

Marot, Clément

Oeuvres de Clément Marot Nouv. éd. revue sur toutes celles qui l'ont précédée; avec des notes historiques et un glossaire des vieux mots, / par Pre.

Rné. Auguis

Bd.: 4

Paris (1823)

P.o.gall.app. 145-4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10104088-9

Copyright

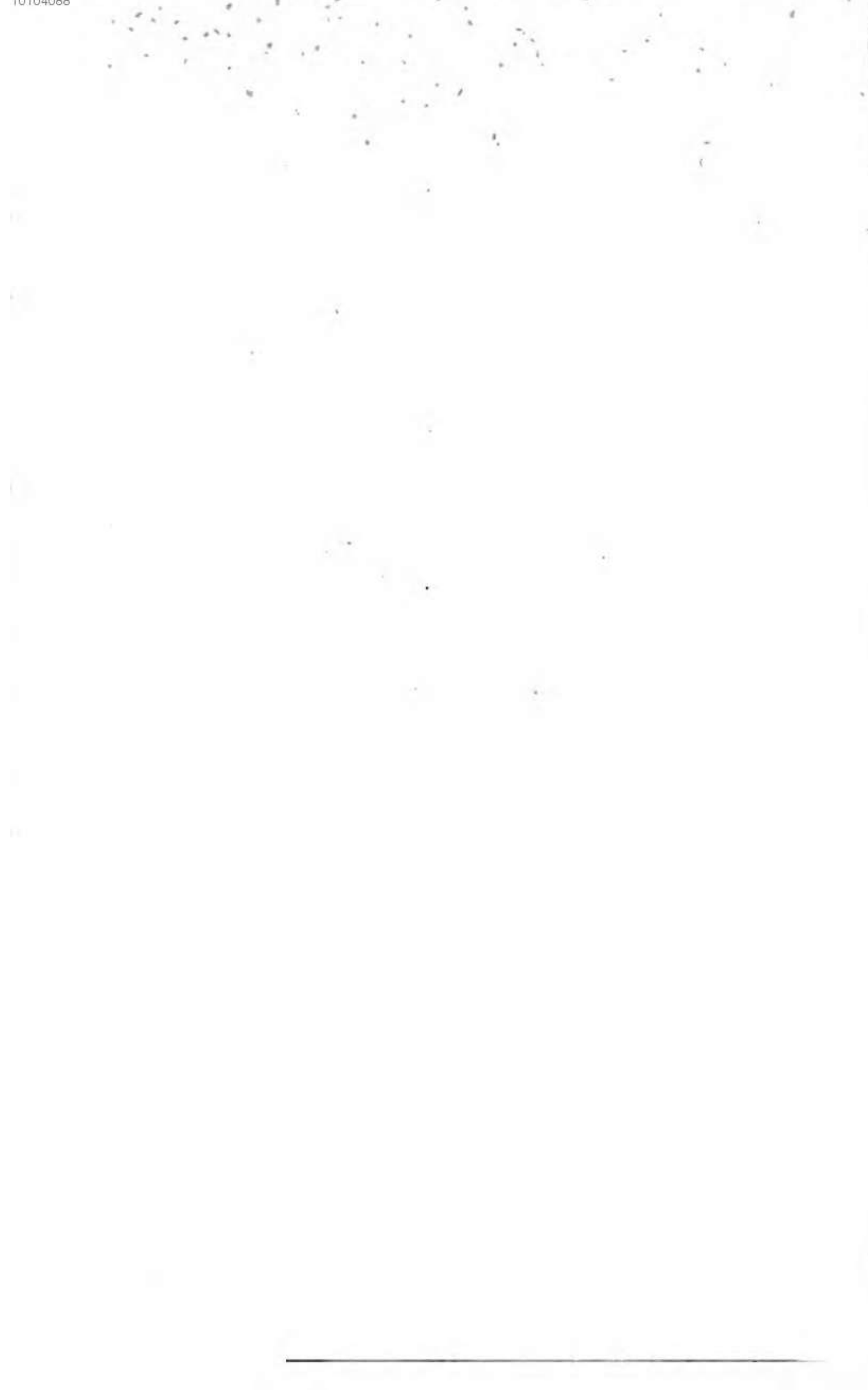
Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Daten systemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.





0104066

ŒUVRES

DE

CLEMENT MAROT.

P. C. Gall. app.

145-4

Marot

ŒUVRES
DE
CLÉMENT MAROT.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue sur toutes celles qui l'ont précédée;

AVEC
DES NOTES HISTORIQUES ET UN GLOSSAIRE DES
VIEUX MOTS;

PAR M. PRE-R^{NÉ} AUGUIS.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
CONSTANT-CHANTPIE, IMPRIMEUR,
Rue Sainte-Anne, n. 20.

MDCCC XXIII.



OEUUVRES

DE

CLÉMENT MAROT.

CIMETIÈRES.

PREMIER CIMETIÈRE¹.

DE JANNE BONTÉ².

Cy gist le corps Jane Bonté bouté :
L'esprit au ciel est par bonté monté.

¹ En comparant les épitaphes de Marot avec son cimetière , on remarque que l'un et l'autre sont à la vérité des épitaphes ; mais les premières sont presque toujours satiriques , au lieu que celles qui sont comprises dans le cimetière sont à la louange de ceux dont il parle.

² La deuxième complainte est faite sur la mort de cette dame : elle figure beaucoup plus dans les œuvres de Clément Marot , qu'elle n'a figuré dans le monde.

II.

DE CHRISTOPHE LONGUEIL , HOMME DOCTE.

1522 .

O VIATEUR, cy dessoubz gist Longueil ¹ :
A quoy tient il que ne meïnes long dueil ,
Quand tu entens sa vie consommée ?
N'as tu encore entendu renommée
Par les climatz ? qui son renom insigne
Va publyant à voix , trompe et buccine ?
Si as pour vray : mais si grande est la gloire
Qu'en as ouy , que tu ne le peulx croire.

Va lire doncq (pour en estre asseuré)
Ses beaulx escripts de stile mesuré :
Lors seulement ne croiras son hault prix ,
Mais apprendras , tant sois tu bien appris ,
Si te sera son bruyt tout véritable ,
Et la grandeur de ses faicts prouffitable.

¹ Ce Longueil , ou Longolius , l'un des plus grands
littérateurs de son temps , mourut en 1522 , âgé de
34 ans.

III.

DE MAISTRE ANDRÉ DE VOUST , MEDECIN DU DUC
D'ALENÇON.

CELUY qui prolongeoit la vie des humains,
A la sienne perdue , au dommaige de mains.
Helas ! c'estoit le bon feu maistre André le Voust
Jadis Alençonnois , ores pasture et goust
De terrestre vermine : et ores revestu
De cercueil et de tumba , et jadis de vertu.
Or est mort medecin du bon duc d'Alençon :
A nature ainsi fault tout payer la rençon.

IV.

DE CATHERINE BUDÉ , DAMOYSELLE PARISIENNE.

MORT a ravy Catherine Budé ¹.

Cy gist le corps : hélas , qui l'eust cuydé ?
Elle étoit jeune , en bon poinct , belle et blanche.
Tout cela chet comme fleurs de la branche.

¹ Elle étoit sans doute parente de Guillaume Budé , qui fut gratifié par François I^{er} d'une charge de maître des requêtes.

N'y pensons plus. Veoir mais du renom
 Qu'elle mérite , en dirai je rien ? non :
 Car du mary les larmes , pour le moins ,
 De sa bonté sont suffysans témoins.

V.

DE LA ROYNE CLAUDE.

1524.

Cy gist envers Claude royne de France ¹ ,
 Laquelle avant que mort luy feist oultrance ,

¹ Claude de France , fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne , épouse de François I^{er} , mourut en 1524 , et laissa trois princes et trois princesses. Brantôme fait sentir la cause des chagrins et des peines que la reine Claude eut à souffrir pendant son mariage avec François I^{er} ; il dit (*Dames illustres* , page 298) : « Si la reine Anne eust vécu , » jamais le roi François n'eust espousé madame » Claude , car elle prévoyoit bien le mauvais traitement qu'elle en devoit recevoir , d'autant que » le roy son mari lui donna la vérole qui lui avan- » ça ses jours : et madame la regente sa belle- » mere la rudoyoit fort : mais elle se fortifioit le

Dict à son ame , en jectant larmes d'euil :
Esprit lassé de vivre en peine et dueil ,
Que veulx tu plus faire en ces basses terres ?
Assez y as vescu en pleurs et guerres :
Va vivre en paix au ciel resplendyssant ,
Si complairas à ce corps languyssant.

Sur ce fina par mort qui tout termine ,
Le liz tout blanc , la toute noire hermine :
Noire d'ennuy , et blanche d'innocence.
Or vueille Dieu la mettre en haulte essence ,
Et tant de paix au ciel luy impartyr ,
Que suz la terre en puyse despartyr.

VI.

DE MESSIRE CHARLES DE BOURBON ¹.

DEDANS le cloz de ce seul tumbeau cy
Gist ung vainqueur , et ung vaincu aussy ,

» plus qu'elle pouvoit de son beau esprit et de sa
» douce patience et grande sagesse pour supporter
» ses rigueurs. »

¹ Connétable de France , qui se vit contraint de
sortir du royaume par les injustices que lui fit ma-
dame d'Angoulême , mère de François I^{er} ; ce
prince se retira près de Charles-Quint , en 1523 ,

Et si n'y a qu'ung corps tant seulement.
 Or esbahyr ne s'en fault nullement :
 Car ce corps mort , du temps qu'il a vescu ,
 Vainquit pour aultre, et pour soy feut vaincu.

VII.

DE MONSIEUR DE PRECY.

LE chevalier gisant dessoubz ce marbre cy
 François d'Alegre feut , et seigneur de Precy ,
 Qui soubz Charles huictiesme à Naples se treuva ,
 Là où sa force en guerre à vingt ans espreuva ,
 Et y demoura chief , pour son premier mérite ,
 De trois mil combatans Suisses gens d'eslite :
 Avec lesquels deffait par deux fois en campagne
 Plus gros nombre de ceulx de Naples et d'Espaigne.

Grand sénéchal estoit au royaume susdict ,
 Mais trop tost cet office , et son maistre perdit :
 Ce nonobstant Loys qu'après on couronna ,
 D'estat de chambellan le deffunct guerdonna ,
 En luy donnant maistrise et supresme puyssance
 Dessuz les cleires eaux et grans forestz de France :
 Et en tous les périls et grans guerres d'adoncques

se trouva à la bataille de Pavie , où il commandoit ,
 et fut tué au siège de Rome en 1527.

Alla et retourna sans reproches quelcuncques.

Loys douziesme mort, François roy couronné
Iceulx mesmes estatz , et mieulx, lui a donné.

Premier il espousa de Chartres la vidame ,
Dont n'eut aulcuns enfans : mais la seconde dame,
Comtesse de Joigny et luy deux filles eurent
Qui tout le reconfort de leur vieillesse feurent.
Or mourut aagé d'ans soixante cinq et dix,
Regretté de chascung. Dieu lui doint paradis.

VIII.

DE MESSIRE JEAN COTEREAU, CHEVALIER SEIGNEUR
DE MAINTENON.

CELUY qui gist cy dessoubz consommé ,
Chevalier feut Jean Cotereau nommé :
Qui en jeunesse eut ung si grand bonheur ,
Qu'il déceda plein de biens et d'honneur.
En ce bonheur fortune favorable
Le fait servyr soubz estat honorable
Ung noble duc, qui après grant souffrance
Au chief porta la couronne de France :
Ce fut Loys de ce nom douziesme ,
Que le defunct suyvit en peine extresme
Par tout, au pis de ses adversitez ,

Puis se sentyt de ses prosperitez ,
 Car estant roy (en bonne et volontaire
 Recongnissance) il le fait secretaire ,
 Et thresorier des finances royales ,
 Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le servant souspira,
 Et pour repos, des lors se retira
 Icy chez luy, où par devote emprise
 Funda, bastit, et doua ceste église.

Ses bons subjectz il voulut fréquenter,
 Et leur apprint à semer et enter
 Commodément, et à rendre fertile
 Ce qui estoit desert et inutile :
 En leur faisant apporter de maint lieu
 Arbres divers. Puis mourant dict adieu
 A ses enfans, qui sur luy ont posée
 Ceste épitaphe, et la tumbe arrosée
 De larmes d'euil par naturel debvoir.

Devant sa mort des ans pouvoit avoir
 Soixante et douze. O longue vie et belle,
 Ta longueur soit devenuë éternelle!

IX.

DE LUI MESMES.

Icy gist mort, vivant par bon renom
 Jean Cotereau, seigneur de Maintenon :

Je dy celuy chevalier estimé
Du roy Loys douziesme tant aymé
Qu'en ses thresors pouvoir lui assigna,
Et aux secretz des finances signa.
Je dy celuy de vertu amateur,
Qui de ce temple a été fundateur.

Des ans vesquit prés de soixante et douze :
Chez luy mourut. Puis enfans et espouse
L'ont mis au cueur de sa fundation,
Où il attend ressuscitation.

X.

DE LUY ENCORES.

Je feuz Jean Cotereau, qui quatre rois servy,
Desquels en bien servant la grace desservy,
Etdont feut le dernier François premier du nom,
Soubz qui je trespassey seigneur de Maintenon:
Ayant jà servy France en son privé secret,
Et en ses grans thresors que laissay sans regret,
Pour venyr cy attendre, en paix, de mort le jour,
Où ce temple funday pour mon dernier sejour.

XI.

DE FEUE MADAME DE MAINTENON.

Cy gist l'espouse au mary venerable
 Jean Cotereau , seigneur de Maintenon ,
 Femme jadis prudente et honorable ,
 De nom Marie , et Thurin de surnom.
 Qui de beaulté à bon droict eut renom ,
 Et de vertu , à la beaulté bien duicte :
 L'une par temps l'a laissé , l'autre non :
 Car après mort , jusqu'au ciel l'a conduicte.

XII.

D'ELLE MESMES.

Cy gist qui feut de Maintenon la dame ,
 Belle de corps, encor plus belle d'ame ,
 Pour les haults dons qu'elle eut du grant donneur.
 Cy gist , qui feut exemplaire d'honneur
 En ses beaulx ans pour toute femme exquise ,
 Ayant beaulté desirée et requise ,
 Si que ses ans jeunes tant decorez ,
 Rendirent fort ses vieulx jours honorez.

Ainsy vesquit, ainsy mourut Marie,
Qui des Thurins anoblyt l'armoirie.

XIII.

DES ALLEMANS DE BOURGES , RECITÉ PAR LA DÉESSE
MÉMOIRE.

Qui veut sçavoir grans accors differens,
Les plus nouveaulx qu'on veit entre parens,
Long-temps y a, vienne en cest oratoire
Des Allemans lire la courte histoire.
Memoire suis qui avecques leurs corps
Ne veulx souffryr enterrer leurs accors :
Ains d'en escrire il me prend appetit.
Jean l'Allemant , et Marie Petit
Deux aultres Jeans en maryage acquirent ,
Qui en commun en ung logis vesquirent.
Et ces deux Jeans , deux Jannes espouserent ,
Qui dix enfans sur la terre poserent :
Janne Gaillard espousa Jean l'aisné ,
Une aultre Janne eut l'aultre Jean puisné ,
Laquelle avoit le surnom des Champanges
Ainsy en noms conformes et estranges
Feurent tous cinq en amytié conficts :
Et qui plus est , le bon pere et ses filz ,

Comme de noms , d'estats furent esgaulx ,
 Estans tous trois recepveurs generaulx.
 Le pere au faict des Normans travailla :
 Puis ceste charge au fils aîné bailla :
 Et le puisné receut charge semblable
 En Languedoc. O peuple venerable ,
 Les corps humains que j'ay cy déclarez ,
 De mesme estat, et mesme honneur parez ,
 De mesme nom, de mesme nourriture ,
 Sont enterrez sous mesme sepulture.
 Faictes à Dieu de bon cueur oraison ,
 Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

XIV.

DE ALEXANDRE, PRESIDENT DE BARROIS.

Sous ceste tumbé est gisant Alexandre ,
 Non pas celuy qui son nom fait espandre
 Par l'univers : non pas celuy de Troye ,
 Qui par l'amour mit son pays en proye :
 Alexandre est celui cy de Barrois ,
 Qui à bon droict faict le nombre des trois.

A l'ung Juno fait present de ses biens :
 Venus à l'autre a eslargy des siens :
 A cestuy-cy Pallas, noble déesse,

De ses thresors a faict grande largesse.

Le Grec conquit le monde à force et peine :
Par estre beau le Troyen eut Heleine :
Cil de Barrois par prudence et sçavoir,
Loz immortel a mérité d'avoir.

XV.

DE MAISTRE JACQUES CHARMOLUE, JADIS CHANGEUR
DU THRESOR.

Cy gist envers la chair de Charmoluë :
De terre vint, la terre l'a vouluë :
Quant à l'esprit qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon, et de vertuz orné,
Que dont il vint il ne soit retourné.

XVI.

DE DAMOYSELLE ANNE DE MARLE.

Vous qui aymez amytié nuptiale,
 Vous qui prisez charité cordiale,
 Et qui louez en ung corps féminin
 Un cueur entier, gratieux et benin,
 Arrêtez-vous. Cy gist la damoyelle,
 Qui tout cela, et mieulx avoit en elle,
 Anne est le nom de celle dont je parle,
 Fille jadis de Hierosme de Marle.
 Du noble lieu de Luzancy seigneur :
 Et sa mère est damoyelle d'honneur
 Qui porte nom de Philippe Laurens :
 Laquelle avecq pere et frere, et parens
 Feit la defuncte estre premiere femme
 Du general des finances, Spifame ¹,
 Gaillard de nom, et seigneur de Bisseaux,

¹ Les Spifames sont depuis entrés dans la robe,
 et ce nom a été plus connu qu'illustré par Jacques
 Spifame, chancelier de l'église de Paris, maître
 des requêtes, évêque de Nevers, et enfin apostat,
 qui alla se marier à Genève, où il fut condamné
 pour adultère à perdre la tête sur un échafaud.

Qui d'ung tel arbre a eu neuf arbrisseaux.

Or a vescu très vertueusement
Avecques luy dix ans tant seulement.
Fascheuse mort par son cruel outrage,
N'a pas voulu qu'elle y feust davantaige :
Mais comme ayant sur la bonté envie
Luy annonça le despart de sa vie
L'an de son aage , à peine huict et vingt.
Lors sans viser au lieu dont elle vint,
Et desprisant la gloire que l'on ha
En ce bas monde , icelle Anne ordonna
Que son corps feust entre les povres mis
En ceste fosse. Or pryons chers amys,
Que l'ame soit entre les povres mise,
Qui bien heureux sont chantez en l'église.

XVII.

DE MAISTRE GUILLAUME CRETIN , POETE FRANÇOIS.

1525.

SEIGNEURS passans, comment pourrez vous croire
De ce tumbeau la grant pompe et la gloire?
Il n'est ne painct, ne poly, ne doré,
Et si se dict haultement honoré,
Tant seulement pour estre couverture,

D'ung corps humain cy mis en sépulture,
C'est de Cretin, Cretin qui tant savoit.

Regardez doncq si ce tumbeau avoit
De ce Cretin les faicts laborieux,
Comme il debvroit estre bien glorieux,
Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,
Lequel par toute vermine mine et mord.

O dur tumbeau de ce que tu encœuvres,
Contente toy, avoir n'en peulx les œuvres :
Chose éternelle en mort jamaiz ne tombe.
Et qui ne meurt n'a que faire de tombe.

XVIII.

DE LOYS JAGOINEAU, JADIS RECEPVEUR DE SOISSONS ¹.

1536.

Cy gist Loys Jagoineau surnommé :
Thresorier feut en charges renommé :
Et de pecune oncq ne thesaurisa,
Ains de vertu, que plus qu'argent prisa.

Je ne sçay pas de quel' race estoit il :
Mais je sçay bien que son cueur feut gentil,

¹ Marot a fait cette épitaphe en Italie. Il paroît que ce fut en 1536.

Hardy, courtois , de très noble nature ,
 Et trop plus grant que du corps la stature.
 Il est certain que Chasteaudun son estre
 Soubz liberal planette le fait naistre.
 Recepveur fut de Soissons : et de faict
 France le fait , l'Italie l'a deffaict,
 Italiens en ont le corps icy,
 Et les François le dueil et le soucy :
 Avec lequel dessus luy ont posé
 Ce dur tumbeau de leurs pleurs arrosé.

Or de l'avoir si tost mort estendu ,
 Mort le trompa : car tout bien entendu ,
 Son vif esprit à grans biens prétendoit :
 Monté soit il plus hault qu'il ne tendoit.

XIX.

DE MADAME LA REGENTE, MERE DU ROY ¹.

1531.

CELLE qui travailla pour le repos de mains
 Repose maintenant : pour quoy cryez humains?

¹ Madame Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, roi de France, mourut en 1531. Elle avoit négocié la paix de Cam-

Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
Sans luy rumpre le sien, puis qu'il est ordonné.

XX.

DE FLORIMOND DE CHAMPEVERNE, VALET DE
CHAMBRE DU ROY.

Le roy, la mort aymerent Florimond
De Champeverne, en son floryssant aage.
Le roy par temps le poussa vers le mont
D'honneur et biens, en suffysant estaige :
Mais mort voulant le traicter davantaige,
En ung moment le poussa jusque aux cieux,
Et fait très bien : car des bons l'heritaige
N'est point assiz en ce val vitieux.

XXI.

DE JEAN DE MONTOUCET, VALET DE CHAMBRE DU
ROY LOYS XII.

APRÈS avoir servy autour de la personne
Du roy Loys douziesme, avant que sa couronne
bray en 1529. Voyez ci-dessus rondeau VIII, et ci-
après la complainte IV.

Ornast son noble chief, et après l'avoir prise,
Je Jean de Montdoucet espreuvay la surprise
De l'incertaine mort : car un esclat de lance,
En un plaisant tournoy dedans mon corps se lance,
Si vigoureusement, et par fortune telle,
Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
Qui au lict me jecta saisy de fievre grosse,
De mon lict au cercueil, du cercueil en la fosse :
Non pas sans grant regret du maistre et des amys.
Les amys m'ont pleuré : et le bon maistre a mis
Mes enfans aux estats de moy lors retenus,
Entre aultres que j'avois de sa grace obtenus,
Et donna pension à la mienne espousée,
C'est Jane Cotereau qui est icy posée.

Si tant d'honneur et bien ne vient de mon mérite
Il vient d'amour du roy envers moy non petite :
Mais la source du tout feut la bonté de Dieu.
Pryez pour moy, passans; pryez qu'en cestuy lieu
Je puisse en Jesus Christ tellement sommeiller,
Qu'avecq les siens me fasse au grant jour resveiller.

XXII.

DE GUILLAUME CHANTEREAU , HOMME DE GUERRE.

Cy gist , Guillaume , en terre
Chantereau surnommé ,
Entre les gens de guerre
Jadis très renommé.

Bien vivant estimé ,
Sans noise , sans offence.
S'on l'avoit animé ,
Rude estoit en deffence.

A plaisir et oultrance
Si adextre on le veit ,
Que le dauphin de France
Finablement servyt.

Mais la mort le ravyt
En sa jeunesse meure :
A maint homme qui vit
Grant regret en demeure.

Puis qu'il fault que tout meure
S'en fault il estonner ?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

XXIII.

DE TROIS ENFANS FRÈRES.

D'UNG mesme dard, soubz une mesme année ,
Et en trois jours de mesme destinée ,
Mal pestilent soubz ceste dure pierre
Meit Jean de Bray, Bonadventure et Pierre ,
Freres tout trois , dont le plus vieil, dix ans
A peine avoit. Qu'en dictes-vous lisans ?
Cruelle mort , mort plus froide que marbre ,
N'a elle tort de faire choir de l'arbre
Ung fruict tant jeune, ung fruit sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grant seureté
De bien futur ? Qu'a elle encores faict ?
Elle a , pour vray , du mesme coup deffaict
De pere et mere esperance et liesse ,
Qui s'attendoient resjouyr leur vieillesse
Avecq leurs filz : desquels la mort soubdaine
Nous est tesmoing que la vie mondaine
Autant enfans , que vieillars abandonne.
Il nous doibt plaire, et puis que Dieu l'ordonne.

XXIV.

DE FRANÇOIS DAUPHIN DE FRANCE ¹.

1536.

Cy gist François Dauphin de grant renom
 Filz de François le premier de ce nom :
 Duquel il tint la prison en Espagne.
 Cy gist François qui la lice en campagne ,
 Glaives trenchans , et harnois bien fourbys
 Ayma trop plus que sumptueux habits.

Formé de corps , ce qu'est possible d'estre ,
 Le fait nature : encores plus adextre.
 Et en ce corps hault et droict composé ,
 Le ciel transmit ung esprit bien posé :
 Puis le reprint quand par griefve achoison
 Ung Ferrarois lui donna la poison
 Au vueil d'autrui , qui en craincte regnoit ,
 Veoyant François qui Cæsar devenoit.

¹ François, dauphin de France , fut empoisonné en 1536 , par Sébastien de Montecuculli , Ferrarois , à l'instigation de Charles-Quint , comme l'insinue Clément Marot , et comme le confessa depuis ce malheureux parricide.

Ce dauphin dy, qui par terre et par mer,
Fustes , et gens eust prins plaisir d'armer,
Et la grandeur de terre dominée ,
Si rumpre eust peu sa dure destinée :
Mais ses vertuz luy causerent envie ,
Dont il perdit sur les vingt ans la vie ,
Avec l'attente , hélas , de la couronne ,
Qui le cler chief de son pere environne.
Qu'as tu passant ? complaindre on ne s'en doibt :
Il a trop mieulx que ce qu'il attendoit.

XXV.

DE ANNE DE BEAUREGARD , QUI MOURUT A FERRARE.

1535.

DE Beauregard Anne suis , qui d'enfance
Laissay parens , pays , amys , et France ,
Pour suyvre icy la duchesse Renée :
Laquelle j'ay depuis abandonnée ,
Futur espoux , beaulté , fleuryssant aage ,
Pour aller veoir au ciel mon heritaige ,
Laissant le monde avecq moindre soucy ,
Qu'en laissant France , alors que vins icy.

XXVI.

DE HELEINE DE BOISY ¹.

1533.

NE sçay où gist Heleine, en qui beaulté gisoit,
 Mais icy gist Heleine où bonté reluysoit,
 Et qui la grant beaulté de l'aulture eust bien ternye
 Par les graces et dons dont elle estoit garnye.
 Doncques (ô toy passant) qui cest escript liras,
 Va, et dy hardyment en tous lieux où yras:
 Heleine grecque a faict que Troye est deplorée,
 Heleine de Boisy la France a decorée.

XXVII.

DE MONSIEUR DU TOUR, MAISTRE ROBERT, GEDOIN.

SÇAIS-TU, passant, de qui est ce tumbeau?
 D'ung qui jadis, en cheminant tout beau,

¹ Le P. Bouhours, dans sa *Manière de bien penser*, dialogue 3, dit que cette dame s'appeloit madame de Traves, et Mellin de Saint-Gelais avoit fait aussi sur cette dame une épitaphe assez mauvaise.

Monta plus hault , que tous ceulx quise hastent.
C'est le tumbeau là où les vers s'appastent
Du bon vieillard agreable et heureux ,
Dont tu as veu tout le monde amoureux.
Cy gist , hélas , plus je ne le puis taire ,
Robert Gedoin excellent secretaire ,
Qui quatre rois servyt sans desarroy.
Maintenant est avecques le grand roy ,
Où il repose après travail et peine.

Or a vescu personne d'aage pleine ,
Pleine de biens et vertu honorable :
Puis a laissé ce monde miserable ,
Sans le regret qui l'homme soubvent mord.
O vie heureuse , ô bien heureuse mort.

XXVIII.

DE JEAN L'HUILLIER, CONSEILLER.

INCONTINENT que Loyse le maistre
Congneut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son espoux , le prudent Jean l'Huillier ,
Hélas , dit elle , amy très singulier ,
Vostre prudence au senat honorée ,
Eust mieux porté , que moy lasse éplorée ,
Le dueil de mort. Inutile je vy ,

Et vous eussiez encores bien servy :
 Car vous estiez vertueux et sçavant.
 Las pourquoy doncq ne suis je morte avant ?
 En ce regret demoura des mois douze
 La bonne , belle , et vertueuse espouse :
 Puis trespassa , et en mourant va dire :
 C'est trop d'ung an , sans veoir ce qu'on desire.
 Mon esprit va le sien là hault chercher :
 Vueille mon corps auprès du sien coucher.
 Ce qui fut faict , et n'a sceu mort tant poindre ,
 Qu'elle ait desjoint ce qu'amour voulut joindre.

XXIX.

DE MADAME DE CHASTEAUBRIANT.

1537.

Soubz ce tumbeau gist Françoise de Foix¹,
 De qui tout bien tout chascung souloit dire ,

¹ Françoise de Foix , fille de Phébus de Foix , et sœur de M. de Lautrec et de M. de Lescun , dit le maréchal de Foix , a été maîtresse de François I^{er} , avant madame d'Estampes. Mademoiselle de Foix fut mariée avec Jean de Laval , comte de Châteaubriant , à qui Marot adressa , par l'épigramme II , son premier livre des épigrammes , selon l'ancienne

Et le disant, oncq une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grant beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
Debiens, d'honneurs, et mieulx que ne raconte
Dieu éternel richement l'estoffa.
O viateur, pour t'abreger le compte,
Cy gist ung rien, là où tout triompha ¹.

division de ses ouvrages. Brantôme rapporte un tour de femme intelligente qu'elle fit à François I^{er}. Ce prince lui fit redemander les joyaux ornés de ses chiffres qu'il avoit donnés à cette maîtresse. Elle feignit d'être malade, et demanda trois jours pour les chercher, et pendant ce temps-là elle fit fondre le tout, le mit en lingot, et le renvoya ainsi à François I^{er}, qui ne put s'empêcher de dire, mais après coup : *Elle a montré plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme.* On dit que le comte de Châteaubriant, qui ne vouloit pas être impunément cocu royal, fit mourir sa femme en 1539. Ainsi l'épithaphe de Clément Marot est vraisemblablement de ce temps-là. Varillas a fait un épisode considérable sur cette dame, dans son *Histoire de François I^{er}*. Voyez ci-dessus la note sur l'étrenne XVIII.

¹ Elle triompha du cœur de François I^{er}, et même de la sottise que fit ce prince en lui redeman-

XXX.

DE MONSIEUR LE GENERAL PREUD'HOMME ¹.

1543.

Cy dessoubz prend son dernier somme
 Le prudent Guillaume Preud'homme,
 De Normandie general,
 A qui Dieu feut tant liberal,
 Qu'il luy donna user sa vie
 Sans peur, sans blasme, sans envie,
 Et mourut (voyez quel bonheur)
 Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.

dant ses joyaux. Le père Bouhours, dans sa *Manière de bien penser*, fait grand cas de la fin de cette épitaphe, à cause de l'opposition de paroles et de pensées de rien et de tout.

¹ Voyez ci-après la complainte v, où il est parlé de lui.

XXXI.

DE MONSEIGNEUR DE LANGEAY , GUILLAUME DU
BELLAY ¹.

1540.

ARRESTE toi lisant ,
Cy dessoubz est gisant ,
Dont le cueur dolent j'ay ,
Ce renommé Langeay ,
Qui son pareil n'eut pas ;
Et duquel au trespas
Jecterent pleurs et larmes
Les lettres et les armes.

¹ Guillaume du Bellay , sieur de Langey , mourut auprès de Lyon , au commencement de 1540. Il quittoit le Piémont pour se rendre à la cour. Nous avons ses mémoires imprimés avec ceux de Martin du Bellay , son frère.

XXXII.

EPITAPHE D'ERASME, PRIS DU LATIN, MAGNUS
ERASMUS IN HOC TUMULO EST, ETC.

1536.

Le grand Erasme icy repose¹;
Quicuncque n'en sçait aultre chose,
Aussy peu qu'une taupe il veoit,
Aussy peu qu'une pierre il oyt.

XXXIII.

EPITAPHE DE FEU MESSIRE ARTUZ GOUFFIER, GRANT
MAISTRE DE FRANCE, PRIS DU GREC DE LASCARIS.

1519.

PATROCLUS fut d'Achilles regretté,
Ephestion l'a d'Alexandre esté,

¹ Erasme mourut à Bâle, en 1536. Les savans s'empressèrent à l'envi de faire l'épitaphe de ce grand homme, et Marot ne voulut pas être des derniers à lui rendre ce devoir.

Qu'il estimoit amy comme soy-mesme :
Le roy François de leurs œuvres supresme
Imitateur, plainct Artus de Boisy,
Qui merita d'estre par luy choisy
Pour mieulx aymé ; Dieu luy doint lieu celeste,
Et ne luy soit la tumbe si moleste ,
Que le cler nom de Boisy et d'Artus
Ne vive autant que vivent ses vertus.

XXXIV.

EPITAPHE DE PHILIPPE , MERE DUDICT SEIGNEUR
GRANT MAISTRE , PRIS DU GREC DE CINERIUS.

Soubz cette tumbe cy
Gist de Montmorancy
Philippe noble dame,
Belle de corps et d'ame,
Qui de Dieu tant receut ,
Qu'en son ventre conceut
Grans seigneurs magnifiques
Et dames heroïques :
Si que des enfans d'elle ,
La vertu immortelle ,
Par hault loz pretieux
S'estend jusques aux cieulx.

32 CIME TIÈRES DE CLÉMENT MAROT.

Passans , ne pleurez point ,
Plorer ne vient à poinct
De ceste dame bonne :
Plus tost fault qu'on s'estonne
De son si grant bonheur
Accompagné d'honneur.

FIN DES CIME TIÈRES.

COMPLAINCTES.

COMPLAINCTES

DE

CLÉMENT MAROT.

PREMIÈRE COMPLAINCTE.

DU BARON JEAN DE MALLEVILLE, PARISIEN, QUI
AVEC L'AUTHEUR SERVIT JADIS DE SECRETAIRE A
MARGUERITE DE FRANCE, SOEUR UNICQUE DU
ROY, ET FUT TUÉ DES TURCS A BARUTH ¹.

A LA TERRE.

O TERRE basse, où l'homme se conduict,
Respons (hélas!) à ma demande triste :
Où est le corps que tu avois produit,

¹ Le baron Jean de Malleville étoit ami de Marot, et secrétaire, ainsi domestique de madame Marguerite, sœur de François I^{er}. Baruth, ville de Sourie, autrefois Berythe, sur la Méditerranée, au pied du mont Liban, entre Seyde et Tripoli, de Syrie. C'est là sans doute que le pauvre baron de Malleville fut tué par les Turcs.

Dont le despart me tourmente et contriste ?
L'avois tu faict tant bon, tant beau, tant miste,
Pour de son sang taindre les dards poinctus
Des Turcs maudits. Las ! ils n'en ont point eus
De plus ayment vray honneur, qu'iceluy :
Qui mieulx ayma là mouryr en vertus,
Qu'en deshonneur suyvre plusieurs battus.
Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER.

O cruaulté d'impetueuses vagues,
Mer varyable, où toute craincte abunde,
Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont faict peryr de mort tant furibunde.

Si hault desyr de congnoistre le monde
T'avoit transmy si gentil personnaige,
Las ! falloit il qu'en la fleur de son aage
Par devers toy si rudement le prinses,
Sans plus reveoir la court des nobles princes,
Où tant il est à present regretté ?

O mer amere aux mordantes espines :
Certainement ce qu'arrestes et pince,
Au gré de tous est trop bien arrêté.

A NATURE.

Helas ! nature, où est la bonne grace
Dont tu le feis luire par ses effects ?

Formé l'avois beau de corps et de face ,
Doulx en parler, et constant en ses faicts :
D'honnesteté estoit l'ung des parfaicts ,
Car en fuyant les picquans espinettes
D'oysiveté , flustes et espinettes
Bruyre faisoit en très doulce accordance :
Du luz sonnoit motetz et chansonnettes :
Danser sçavoit avecq, et sans sonnettes :
Las , or est il à sa derniere dance.

A LA MORT.

Las , or est il à sa derniere dance ,
Où toy, la mort, luy as faict sans soulas
Faire faulx pas et mortelle cadence ,
Soubz dur rebec sonnans le grand helas.
Quand est du corps, vray est que meurdry l'as,
Mais de son bruyt, où jamaiz n'eut frivole ,
Maulgré ton dard, par tout le monde il vole ,
Tousjours croissant, comme liz qui fleuronne.
Touchant son ame, immortelle couronne
Luy a donné celuy par qui mourut :
Mais quelque bien encor que Dieu luy donne ,
Je suis contrainct, par amour qui l'ordonne,
Le regretter, et mauldire Baruth.

A FORTUNE.

Fortune , helas ! muable et desreglée ,
Qui du palud de mal heur viens et sors :

Bien as monsté que tu es aveuglée ,
 D'avoir jecté sur luy tes rudes sors :
 Car si tes yeulx d'inimyté consors
 Eusses ouvers , pour bien apperceveoir
 Les grans vertus qu'on luy a veu avoir ,
 Pitié t'eust meuë à le retenyr seur :
 Mais tu ne veulx de toy mesmes rien veoir ,
 Pour aux humains faire mieulx assavoir
 Que plus te plaist cruaulté que douceur.

MAROT CONCLUD.

La terre dict, qu'à bon droict peult reprendre
 Ce qu'elle a faict, quoy qu'on ait desservy.
 La mer respond, que sain le sceut bien rendre
 En terre ferme, où soubdain fut ravy.
 Nature dict, que mort a l'audivy¹
 Par dessuz elle, et qu'en rien ne peult mais.

¹ Ce mot latin étoit alors très-commun pour dire pouvoir, crédit, autorité. Jean du Molinet s'en sert dans ses *neuf preux de gourmandise*.

Je suis Amon, fils de David;
 Qui ma sœur Thamar defloray;
 J'avois pour lors grand *audipit*.
 Mais Absalon, qui cecy veit,
 S'en vengea, il n'est rien plus vray;
 Moy estant en mon lict couché,
 Du corps il me fait partyr l'ame;
 Le fiant vin froid cueur enflamme.

La mort respond , que les plus grans jamaiz
 N'espargnera. Et fortune l'infame
 Dict qu'elle est née à faire tort et blasme.
 Laissons la doncq en sa coustume vile :
 Et supply ons le filz de nostre dame ,
 Qu'en fin ez cieulx il nous face veoir l'ame
 Du feu baron , dict Jean de Malleville.

II.

D'UNE NIEPCE , SUR LA MORT DE SA TANTE.

O QUE je sens mon cueur plein de regret ,
 Quand soubvenyr ma pensée resveille
 D'ung dueil caché , au plus profond secret
 Du mien esprit , qui pour se plaindre veille ;
 Seigneurs lisans , n'en soyez en merveille ,
 Ains vos douleurs à la mienne unyssez ,
 Ou pour le moins ne vous esbahyssez ,
 Si ma douleur est plus qu'aulture profonde :
 Mais tous ensemble estonnez vous assez ,
 Comment je n'ay en mon cueur amassez
 Tous les regrets qui feurent oncq au monde.

Tous les regrets qui feurent oncq au monde ,
 Venez saisir la dolente niepce ,

Qui a perdu par fiere mort immunde
Tante , et attente , et entente , et liesse.
Perdu (hélas !) gist son corps. Et qui est-ce ?
Jane, Bonté , des meilleures de France :
De qui la vie esloingnoit de souffrance
Mon triste cueur, et le logeoit aussy
Au parc de joye et au cloz d'esperance :
Mais , las , sa mort bastit ma demourance
Au bois de dueil , à l'ombre de soucy.

Au bois de dueil , à l'ombre de soucy
N'estoye au temps de sa vie prospere.
Mon soulas gist soubz ceste terre icy,
Et de le veoir plus au munde n'espere.
O mort mordante , ô impropre impropere !
Pour quoy (hélas !) ton dard ne flechysoit ,
Quand son vouloir au mien elle unyssoit
Par vraye amour, naturelle , et entiere ?
Mon cueur ailleurs ne pense , ne pensoit ,
Ne pensera. Doncques (quoy qu'il en soit)
Si je me plains , ce n'est pas sans matiere.

Si je me plains , ce n'est pas sans matiere
Veu que trop feut horrible cest oraige ,
De convertyr en terrestre fumiere
Ce corps , qui seul a navré maint couraige.
Hélas ! c'estoit celle tant bonne et saige ,
A qui jadis le Prince des haults cieulx

Voulut livrer le don tant pretieux
D'honnesteté, en cueur constant et fort,
Mais dard mortel de ce feut envieux:
Dont plus ne vient plaisir devant mes yeulx,
Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort,
Que plus n'en puis : doncq en bois, ou montaigne,
Nymphes laissez l'eau qui de terre sort,
Maintenant fault qu'en larmes on se baigne.
Pour quoy cela ? pour de vostre compaignie
Pleurer la mort. Mort l'est venu saisir :
Pleure Rouen, pleure ce desplaisyr,
En douleur soit tant plaisante demeure :
Et qui aura de soy triste desir,
Vienne avec moy, qui n'ay aultre plaisir,
Fors seulement l'attente que je meure.

Fors seulement l'attente que je meure,
Rien ne me peult allegier ma douleur :
Car soubz cinq poincts incessamment demeure,
Qui m'ont contraincte aymer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en son mal heur :
Ennuy sur moy employe son effort :
Soucy me tient sans espoir de confort :
Regret après m'oste liesse pleine :
Peine me suyt, et tousjours me remord.

Par ainsy j'ay, pour une seule mort,
 Dueil, et ennuy, soucy, regret et peine.

III.

DEPLORATION DE MESSIRE FLORIMOND ROBERTET ¹.

Jadis ma plume on veït son vol estendre
 Au gré d'amour, et d'un bas stile et tendre
 Distiller dicts, que soulois mettre en chant :
 Mais un regret de tous costez trenchant
 Luy faict laisser ceste douce coustume,
 Pour la tremper en encre d'amertume.
 Ainsy le fault, et quand ne le fauldroit,
 Mon cueur, hélas ! encores le voudroit.
 Et quand mon cueur ne le voudroit encores
 Outre son vueil contrainct y seroit ores
 Par l'aiguillon d'une mort qui le poind,
 Que dy je mort ? d'une mort n'est ce point,
 Ains d'une amour, car quand chascun mourroit,
 Sans vraye amour plaindre on ne le pourroit.
 Mais quand la mort a faict son malefice,
 Amour adoncq use de son office,
 Faisant porter aux vrays amys le dueil :

¹ Robertet, secrétaire d'état sous François I^{er}.

Non point un dueil de fainctes larmes d'euil ,
Non point un dueil de drap noir annuel ,
Mais un dueil tainct d'ennuy perpetuel :
Non point un dueil qui dehors apparroist ,
Mais qui au cueur , en apparence , croist.

Veoylà le dueil qui a vaincu ma joye :
C'est ce qui faict que toute rien que j'oye
Me sonne ennuy : c'est ce qui me procure ,
Que couleur blanche à l'euil me soit obscure ,
Et que le jour cler me semble noire nuict
De tel' façon , que ce qui tant me nuict ,
Corrump du tout le nayf de ma muse.
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste tragedie :
Mais maintenant force m'est que je die
Chanson mortelle en stile plein d'esmoy ,
Veu qu'aulture cas ne peut sortyr de moy .

De mon cueur doncq l'intention totale
Vous comptera une chose fatale ,
Que je trouvay d'aventure mal seine
En m'en venant de Loire droict à Seine
Dessuz Tourfou. Tourfou jadis estoit¹

¹ A dix lieues de Paris , sur le chemin d'Orléans.
Cette complainte est imitée de l'építaphe du roi
Charles VII, faite par Simon Greban , et qui est
imprimée à la fin de quelques éditions du Roman
de la Rose.

Ung petit bois , où la mort commettoit
 Meurdres bien grans , sur ceux qui chemin tel
 Vouloyent passer. En celuy lieu mortel
 Je vèy la mort hideuse et redoutée ,
 Dessuz ung char en triumphe montée ,
 Dessoubz ses pieds ayant un corps humain
 Mort à l'envers , et un dard en la main ¹
 De bois mortel , de plumes empenné
 D'un vieil corbeau ,  qui le chant damné
 Predict tout mal , et fut trempé le fer
 En eau de Styx , fleuve triste d'enfer.
 La mort , en lieu de sceptre venerable ,
 Tenoit en main ce dard espouvantable ,
 Qui en maint lieu estoit tainct et taché
 Du sang de cil qu'elle avoit surmarché.

Ainsy debout sur le char se tenoit ,
 Qu'ung cheval pasle en hennyssant traisnoit ;
 Devant lequel cheminoit une fée ² ,
 Fresche , en bon poinct , et noblement coiffée ,

¹ Ces vers sont imités de l'építaphe de Charles VII, où Greban , parlant de la fière Atropos , dit :

Qui la tenoit une darde en sa main
 De boys mortel enferré de souffrance.

² L'église romaine est ici représentée sous la figure d'une fée , c'est-à-dire , d'une enchanteresse .

Sur teste rase ayant triple couronne ,
Que mainte perle et rubis environne :
Sa robe estoit d'un blanc et fin samis ,
Où elle avoit en pourtraicture mis
Par traict de temps , un million de choses ,
Comme chasteaux , palais , et villes closes ,
Villaiges , tours , et temples , et convents ,
Terres , et mers , et voiles à tous vents ,
Artillerie , armes , hommes armez ,
Chiens et oyseaux , plaines et bois ramez ,
Le tout brodé de fine soye exquise ,
Par main d'autruy torse , taincte , et acquise :
Et pour devise , au bord de la besongne ,
Estoit escript : Le feu à qui en grongne¹.
Ce neantmoins sa robe elle mussoit
Soubz ung manteau qui humble paroissoit ,
Où plusieurs draps divers feurent compris ,
De noir , de blanc , d'enfumé , et de gris² ,
Signifiant des sectes un grand nombre ,
Qui sans travail vivent dessoubz son ombre.
Ceste grant dame est nommée Romaine ,

¹ Parce qu'alors on brûloit tous ceux qui écrivoient ou parloient contre l'abus du clergé , et contre les vices des gens d'église.

² Augustins , dominicains , carmes et cordeliers ou franciscains.

Qui ce corps mort, jusques au tumbeau meine,
La croix devant, en grant cerimonie,
Chantant mottets de piteuse armonie.

Une aultre dame au costé droict venoit,
A qui trop peu de chanter soubvenoit :
D'ung haubin noir de pareure tanée,
Montée estoit la plus triste et tennée,
Qui fust alors soubz la haulteur celicque :
Helas ! c'estoit Françoise republicque,
Laquelle avoit en mains lieux entamé
Son manteau bleu de fleurs de liz semé :
Si derumpoit encor de toutes pars
Ses beaulx cheveux sur elle tous espars :
Et pour son train ne menoit avec elle,
Sinon douleur, ennuy, et leur sequelle,
Qui la servoyent de tout cela qui duict,
Quand au sepulchre un amy on conduict.

De l'autre part cheminoit en grant peine
Le bon homme au labeur, qui en la plaine
Avoit laissé bœufs, charruë, et culture,
Pour ce corps mort conduire en sepulture,
Mais bien lava son visaige haslé,
De force pleurs, ains que là feust allé.

Lors je veoyant telle pompe mundaine,
Presupposay, en pensée soubdaine,
Que là gisoit quelque prince de nom :
Mais tost après feuz adverty que non,

Et que c'estoit ung serviteur royal,
Qui feut jadis si prudent et loyal,
Qu'après sa mort, son vray seigneur et roy
Luy ordonna ce beau funebre arroy :
Monstrant au doigt, combien d'amour desserve
De leurs seigneurs, les servans qui bien servent.
Et comme sceu je alors, qui estoit l'homme?
Autour de luy ne veoy qui me le nomme,
Et m'en enquiers : mais le cueur qui leur fend,
Toute parole à leur bouche deffend.
Si vous diray, comment doncques j'ay sceu
Le nom de luy. Ce char que j'apperceu
N'estoit paré de rouge, jaune, ou vert,
Mais tout de noir par tristesse cœuvert,
Et le suyvoyent cent hommes, en douleur,
Vestuz d'habits de semblable couleur :
Chascung au poing torche, qui feu rendoit,
Et où l'escu du noble mort pendoit,
Lors curieux picquay pour veoir les armes :
Mais telle veuë aux yeulx me mit les larmes,
Y veoyant painct l'esle sans per à elle¹.
Dieu immortel (dy je lors) veoycy l'esle,
Qui a vollé ainsy que voller fault,
Entre deux airs, ne trop bas, ne trop hault :
Veoycy, pour vray, l'esle dont la vollée

¹ Les armes de Robertet sont deux ailes ou un vol d'oiseau.

Par sa vertu à la France extollée ,
Circunvollant ce monde spatieux ,
Et survollant maintenant les neuf cieulx ,
C'est l'esle noire , en la bende dorée ,
L'esle en vollant jamaiz non essorée ,
Et dont sortye est la mieulx escripvant¹
Plume , qui feust de nostre aage vivant.

C'est celle plume , où modernes espritz ,
Soubz ses patrons , leur sçavoir ont appriz :
Ce feut la plume en saige main baillée ,
Qui ne feut oncq (comme je croy) taillée
Que pour servyr , en leurs secrets , les roys :
Aussy de reng elle en a servy trois^r ,
En guerre , en paix , en affaires urgens ,
Au gré des roys , et prouffit de leurs gens.

O vous humains , qui escoutez ma plainte ,
Qui est celuy qui eut ceste esle paincte
En son escu ? Vous en fault il doubter ?
Sentez-vous point , quand venez à gouster
Ce que je dy en mon triste motet ,
Que c'est le bon Florimon Robertet ?
En est il d'aulture en la vie mortelle ,
Pour qui je disse une louenge telle ?
Non , car vivant de son art n'en approche :
Or est il mort serviteur sans reproche.

¹ Charles VIII , Louis XII et François I^{er}.

Ainsy pour vray, que mon cueur et ma langue
Disoient d'accord si piteuse harengue,
La fiere mort sur le char sejournee
Sa face pasle a devers moy tournée,
Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
Le mesme dard, dont elle avoit tué
Celuy qui feut la toute runde sphere,
Par où guettois ma fortune prospere.
Mais tout à coup tourna sa veuë oblique,
Contre et devers Françoisse republicque,
Qui l'irritoit, mauldissoit, et blasmoit,
D'avoir occis celuy qui tant l'aymoit.

Adoncq la mort, sans s'effrayer, l'escoute,
Et republicque hors de l'estomac boute
Les propres mots contenuz cy après,
Avec sanglots s'entresuyvans de prés.

LA REPUBLICQUE FRANÇOISE.

Puis qu'on sçait bien, ô perverse chimere,
Que toute raige en toy se peult choisyr
Jusque à tuer avec angoisse amere
L'enfant petit au ventre de sa mere,
Sans luy donner de naistre le loisir:
Puis qu'ainsy est, pour quoy prens tu plaisir
A monstrier plus ta force tant congneuë,
Dont ne te peult louenge estre adveneue?

Qui de son corps la force met en preuve ,
Devant ses yeulx loz ou gain luy appert :
Mais en l'effect , où la tienne s'espreuve ,
Blasme pour loz , perte pour gain se treuve :
Chascung t'en blasme, et tout le monde pert :
Perdu nous as l'homme en conseil expert ,
Et l'as jecté mort dedans le giron
De France (hélas !) qui pleure à l'environ.

François, franc roy de France et des François,
Tu le feuz veoir quand l'ame il vouloit rendre :
De luy donner reconfort t'advançois,
Et en ton cueur contre la mort tançois ,
Qui ton bon serf au besoing venoit prendre.
O quelle amour impossible à comprendre !
Santé cent ans puisse avoir un tel maistre ,
Et du servant au ciel puisse l'ame estre !

France , et la fleur de ses princes ensemble,
Le corps au temple en grand dueil ont mené.
Lors France triste à Hecuba ressemble ,
Quand ses enfans à l'entour d'elle assemble ,
Pour lamenter Hector son filz aîné :
Quicuncque feut Hector aux armes né,
Robertet feut nostre Hector en saigesse :
Pallas aussy luy en fait grant largesse.

Au fons du cueur les larmes vont puyant

Povres de court , pour pleurer leur ruyne :
Et toy , labeur , tu ne veoy s plus luysant
Ce cler soleil , qui estoit tant duysant
A esclercir de ce temps la bruynes :
Processions , ne chanter en rue hymne
N'ont sceu mouvoir fiere mort à mercy ,
Qui me contrainct de dire encore ainsy :

Vieille effacée , infecte , imaige immunde ,
Craincte de gens , et pensement sous jeux.
Quel bon advis , quelle saigesse abunde
En ton cerveau , d'apovrir ce bas monde ,
Pour enrichyr de noz biens les haultz cieulx ?
Que maudict soit ton dard malicieux ?
En ung seul coup s'est monstré trop habille
D'en tuer ung , et en navrer cent mille.

Tu as froissé la main tant imitable ,
Qui au prouffit de moy , lasse , escripvoit :
Tu as cousu la bouche veritable :
Tu as percé le cueur tant charitable ,
Et assommé le chef qui tant sçavoit :
Mais maulgré toy , ça bas de luy se veoit
Un cler renom , qui ce tour te fera ,
Que par suz toy sans fin triumphera.

Tu as deffaict (ô lourde et mal adextre !)
Ta non nuysance , et nostre allegement :
Endormy as de ta pesante dextre

Cil qui ne peult resveillé au munde estre ,
Jusques au jour du final jugement.
Las , et tandis nous souffrons largement ,
N'ayant recours qu'au ciel , et à noz larmes ,
Pour nous venger de tes soubdains alarmes.

De voz deux yeulx , vous sa chere espousée ,
Faictes fontaine où puyser on puyse eau.
Filles de luy , vostre face arrousée
De larmes soit , non comme de rousée ,
Mais chascung euil soit un petit ruisseau :
Chascung des miens en jecte plus d'un seau :
De tout cela faisons une riviere ,
Pour y noyer la mort qui est si fiere.

Ha , la meschante ! escoutez sa malice :
Premier occit en martial destroict
Quatre meilleurs chevaliers de ma lice ,
Lescun , Bayart , la Tremoille et Pallice¹ :

¹ Le maréchal de Foix , dit aussi Lescut , ou Lescun , de la maison de Foix , frère d'Odet de Foix , comte de Lautrec. Il fut blessé à la bataille de Pavie , et mourut prisonnier en 1525 , peu de jours après cette fatale journée. Voici l'éloge qu'en fait Guillaume Cretin.

Le maréchal de Foez , puissant et fort ,
Preux comme Hector , Scipion ou Pompée.

Pierre du Terrail , ou chevalier Bayart , fut blessé à

Puis est entré en mon conseil estroict ,
Et de la troupe alla frapper tout droict

la retraite de Rebec , au mois de mars 1524, et mourut peu d'heures après, regretté comme le plus grand homme d'armes et le plus vertueux chevalier de son siècle. Sa mort fut d'un héros, comme l'avait été le reste de sa vie. Se sentant blessé aux reins, et ne pouvant plus se tenir à cheval, il se fit mettre à terre, le visage tourné vers les ennemis. Le connétable de Bourbon, commandant l'armée de Charles-Quint, l'ayant trouvé en cet état, lui dit qu'il le plaignoit bien fort; il lui répondit généreusement que c'étoit plutôt lui qui étoit à plaindre, d'avoir pris les armes contre la France, qui l'avoit fait naître, et qui l'avoit nourri si tendrement.

Louis de la Trémoille, ou la Trimouille, surnommé le chevaliersans reproche, fut tué à la bataille de Pavie, en 1525, après avoir beaucoup figuré dans les guerres d'Italie et dans les armées sous Louis XII et François I^{er}.

Jacques de Chabanes la Palisse, maréchal de France, tué aussi à la bataille de Pavie, après avoir paru dans les armées comme l'un des meilleurs généraux. C'est à son sujet que Guillaume Cretin a fait l'apparition du maréchal de Chabanes, où il y a des choses curieuses et singulières sur la bataille de Pavie.

Le plus aymé , et le plus diligent.
Soubvent de telz est un peuple indigent.

Si son nom propre à dire on me semond ,
Je respondray , qu'à son loz se compasse :
Son loz fleuryt , son nom c'est Florimond ,
Un mont flory , un plus que flory mont ,
Qui de haulteur Parnassus outrepasse :
Car Parnassus (sans plus) les nuës passe :
Mais cestuy vainct la haulteur cristaline ,
Et de luy sort fontaine Cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart
En Tartarie , Espagne , et la Morée :
Deux filz du nom nous restent de sa part ,
Et un nepveu , qui d'esprit , forme et art
Semble Phœbus à la barbe dorée.
De luy se sert dame France honorée
En ses secrets : car le nom y consone :
Si faict son sens , sa plume , et sa personne.

Vous ses deux filz , ne sont vos yeulx lassez ?
Cessez vos pleurs , cessez François , et Claude :
Et en latin dont vous sçavez assez ,
Ou en beau grec quelque œuvre compassez ,
Qui après mort vostre pere collaude.
Puis increpez ceste mort qui nous fraude ,
En luy prouvant par dicts philosophaulx ,
Comme inutile est son dard , et sa faulx.

L'AUTHEUR.

Incontinent que la mort entendit ,
Que l'on vouloit inutile la dire ,
Son bras tout sec en arriere estendit ,
Et fierement son dard mortel brandit ,
Pour republicque en frapper par grant ire.
Mais tout à coup de fureur se retire ,
Et d'une voix , qui sembloit bien loingtaine ,
Dict telle chose utile et très certaine.

LA MORT A TOUS HUMAINS.

Peuple seduict, endormy en tenebres
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
Pour quoy me fayz tant de pompes funebres,
Puis qu'à ta bouche inutile me nomme ?
Tu me maudicz, quand tes amys assomme ,
Mais quand ce vient qu'aux obsecques on chante,
Le prestre adoncq qui d'argent en a somme ,
Ne me dict pas maudicte , ne meschante.

Et par ainsy de ma pompe ordinaire
Amende plus le vivant que le mort.
Car grant tumbeau, grant dueil, grant luminaire
Ne peut laver l'ame que peché mord.
Le sang de Christ , quand sa loy te remord ,
Par foy te lave, ains que le corps desvie :

Et toutesfois sans moy qui suis la mort ,
Aller ne peulx en l'éternelle vye.

Pourtant si suis deffaicte et descirée ,
Ministre suis des grans thresors du ciel :
Dont je debvrois estre plus desirée ,
Que ceste vie amere plus que fiel.
Plus elle est doulce , et moins en sort de miel :
Plus tu y vis , plus te charges de crimes.
Mais par deffault d'esprit celestiel ,
En t'aymant trop , tu me hays et deprimes.

Que dy je aymer ? celuy ne t'ayme en rien ,
Lequel voudroit tousjours vivre en ce monde ,
Pour se frustrer du tant soubverain bien ,
Que luy promet verité pure et munde :
Possedast il mer et terre fecunde :
Beaulté , sçavoir , santé sans empirer ,
Il ne croit pas qu'il soit vie secunde :
Ou s'il la croit , il me doibt desirer.

L'apostre Paul , saint Martin charitable ,
Et Augustin de Dieu tant escripvant ,
Maint aultre saint plein d'esprit veritable
N'ont desiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy estrivant ,
Mais pour l'amour de mon pere celeste ,
T'enseigneray comme yras ensuyvant

Ceulx à qui oncq mon dard ne feut moleste.

Prye à Dieu seul, que par grace te donne
La vive foy dont saint Paul tant escrit.
Ta vie après du tout luy abandonne,
Qui en peché journellement aigrit.
Mouryr pour estre avecques Jesus Christ,
Lors aymeras plus que vie mortelle.
Ce beau souhait fera le tien esprit :
La chair ne peult desirer chose telle.

L'ame est le feu, le corps est le tison :
L'ame est d'enhault, et le corps inutile
N'est aultre cas qu'une basse prison,
En qui languist l'ame noble et gentile.
De tel' prison j'ay la clef très subtile :
C'est le mien dard à l'ame gratieux :
Car il la tire hors de sa prison vile
Pour d'icy bas la renvoyer aux cieulx.

Tien toy doncq fort du seul Dieu triumpant,
Croyant qu'il est ton vray et propre pere ;
Si ton pere est, tu es doncq son enfant,
Et heritier de son regne prospere.
S'il t'a tiré d'éternel impropere,
Durant le temps que ne le congnoissoys,
Que fera il, s'en luy ton cueur espere ?
Doubter ne fault que mieulx traicté ne soys.

Et pour autant que l'homme ne peult faire ,
Qu'il puisse vivre icy bas sans peché ,
Jamaiz ne peult envers Dieu satisfaire ,
Et plus luy doibt le plus tard depesché :
Doncq comme Christ en la croix attaché
Mourut pour toy, mouryr pour luy desire :
Qui pour luy meurt , est de tout relasché ,
D'ennuy, de peine , et peché , qui est pire.

Qui faict le coup ? c'est moy, tu le sçais bien :
Ainsy je suis au chrestien qui desvye ,
Fin de peché , commencement de bien :
Fin de langueur, commencement de vye.
Donc homme vieil , pour quoy pren tu envye
De retourner en ta jeunesse pleine ?
Veulx tu rentrer en misere asservye ,
Dont eschappé tu ez à si grant peine ?

Si tu me dyz qu'en te venant saisir,
Je ne te fay sinon tort et nuysance ,
Et que tu n'as peine , ne desplaisir,
Mais tout plaisir, liesse , et toute aisance :
Je dy qu'il n'est desplaisir que plaisance ,
Veu que sa fin n'est rien que damnement :
Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance ,
Veu que lafin redunde à saulvement.

Quel desplaisance entends tu que je die ?

Craindre mon dard ? cela n'entend je point.
J'entens pour Dieu souffryr dueil , maladie ,
Perte , et meschief, tant vienne mal appoinct :
Et mettre juz de gré (car c'est le poinct)
Desirs mundains et liesses charnelles :
Ainsy mourant soubz ma darde qui poind ,
Tu en auras qui seront éternelles.

Doncques pour moy contristé ne seras ,
Ains par fyance et d'un joyeux couraige ,
Pour à Dieu seul obeyr, laisseras
Thresors , amys , maison , et labouraige.
Cler temps de loing est signe que l'oraige
Fera de l'air tost séparation :
Aussy tel' foy, au mourant personnaige
Est signe grant de sa salvation.

Jesus , affin que de moy n'eusses craincte ,
Premier que toy voulut mort encouryr :
Et en mourant ma force a si estraincte ,
Que quand je tuë on ne sçauroit mouryr,
Vaincûë m'a pour les siens secouryr :
Et plus ne suis qu'une porte , ou entrée ,
Qu'on doibt passer volontiers , pour couryr
De ce vieil monde en celeste contrée.

Jadis celuy que Moyse l'on nomme ,
Ung grand serpent tout d'airain eslevoit :

Qui (pour le veoir) pouvoit gueryr un homme,
Quand un serpent naturel mors l'avoit,
Ainsy celuy qui par vifve foy veoit
La mort de Christ, guerit de ma blessure :
Et vit ailleurs plus qu'icy ne vivoit,
Que dy je plus? mais sans fin, je t'asseure.

Par quoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aulcun meurt, porter et faire dueil.
Si tu crois bien, que Dieu vers lui le meine,
A quelle fin en jectes larmes d'euil?
Le veulx tu vif tirer hors du cercueil
Pour à son bien mettre empesche et deffence?
Qui pour ce pleure, est marry dont le vueil
De Dieu est faict. Jugez si c'est offence.

Laisse gemyr et braire les payens,
Qui n'ont espoir d'éternelle demeure,
Faulx de foy : te donne les moyens
D'ainsy pleurer, quand fault que quelcun meure,
Et quant au port du drap plus noir que meure,
Hypocrisie en a taillé l'habit,
Dessoubz lequel tel pour sa mere pleure,
Qui bien voudroit de son pere l'obit.

Messes sans nombre, et force anniversaires,
C'est belle chose, et la façon j'en prise :
Si sont les chants, cloches, et lumineaires :

Mais le mal est en l'avare prestrise :
Car si tu n'as vaillant que ta chemise¹,
Tien toy certain qu'après le tien trespas ,
Il n'y aura ne convent , ny eglise ,
Qui pour toy sonne, ou chante, ou face un pas.

¹ Voici ce que dit Faux-Semblant, c'est-à-dire ,
le père et le patriarche de tous les moines dans le
Roman de la Rose :

Mais povres femmes, povres hommes
Qui de deniers n'ont pas graus sommes,
Veulx je bien aux prelatz laisser
Et aux curez à confesser,
Car ceulx rien ne me donneroient.

LE DIEU D'AMOUR.

Pour quoy ?

FAUX-SEMBLANT.

Parce qu'ils ne pourroient.

Et dans un autre endroit, ce maître hypocrite
marque :

S'on me devoit tuer ou battre ,
Si me vueil je partout embattre
Et ne querroye j'à cesser
De ces empereurs confesser ,
Ou roys , ou ducs , barons ou comtes ;
Mais de povres gens sont ce hontes ;
Je n'ayme tel confession ,
Et n'est pour aultre occasion
Que n'ay cure de povres gens ,
Leur estat n'est ne bel , ne gent.

N'ordonne à toy telles solemnitez ,
Ne soubz quel marbre il fauldra qu'on t'enterre ,
Car ce ne sont vers Dieu que vanitez :
Salut ne gist en tumbeau , ny en terre.
Le bon chrestien au ciel yra grant erre ,
Feust le sien corps en la ruë enterré :
Et le mauvais en enfer tiendra serre ,
Feust le sien corps sous l'autel enserré.

Mais pour tomber à mon premier propos ,
Ne me crains plus , je te pry , ne maudis :
Car qui voudra en éternel repos
Avoir de Dieu les promesses et dicts ,
Qui voudra veoir les anges benedicts ,
Qui voudra veoir de son vray Dieu la face ;
Brief, qui voudra vivre au beau paradis ,
Il faut premier que mouryr je le face.

Confesse doncq que je suis bien heureuse ,
Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux :
Et que ta vye est aigre et rigoureuse ,
Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux :
Car tout au pis quand l'esprit vigoureux
Seroit mortel , comme le corps immunde ,
Encores t'est ce dard bien amoureux ,
De te tirer des peines de ce munde.

L'AUTHEUR.

Quand mort preschoit ces choses, ou pareilles,
Ceulx qui avoient les plus grandes oreilles,
N'en desiroient entendre mots quelscuncques,
Par quoy se teut, et fit marcher adoncques
Son charriot en grant triumphe et gloire,
Et le deffunct mener à Blois sur Loire,
Où les manans, pour le corps reposer,
Preparoient tumbes, et pleurs pour l'arroser.

Or est aux champs, ce mortel charriot,
Et n'y a bled, sauge, ne polliot,
Fleurs, ne boutons hors de la terre yssuz,
Qu'il n'admortisse en passant par dessus.
Taupes et vers, qui dedans terre hantent,
Tremblent de peur, et bien passer le sentent,
Mesme la terre en seurté ne se tient,
Et à regret ce charriot soustient.

Là dessus est la mort maigre et villaine,
Qui de sa froide et pestifere alaine,
L'air d'entour elle a mis en tel meschief,
Que les oyseaux vollans par suz son chief,
Tombent d'en haut, et morts en terre gisent :
Excepté ceulx qui les mal heurs predisent.

Bœufs et jumens courent par le pays,
De veoir la mort grandement esbahys.
Le loup cruel crainct plus sa face seule

Que la brebis du loup ne crainct la gueule.
Tous animaulx de quelscuncques manieres
A sa venuë entrent en leurs tesnieres.
Quand elle approche aux fleuves , ou estangs ,
Poules , canards , et cignes là estans ,
Au fons de l'eau se plongent et se cachent ,
Tant que la mort loing de leurs rives sçachent,
Et s'elle approche une ville , ou bourgade ,
Le plus hardy se muce , ou chet malade ,
Oumeurt de peur. Nobles, prestres, marchants,
Lessent la ville , et gagnent l'air des champs :
Chascung faict voye à la chimere vile.
Et quand on veoit qu'elle a passé la ville ,
Chascung revient. Lors on espend et ruë
Eau de senteurs , et vinaigre en la ruë.
Puis ez cantons feu de genevre allument ,
Et leurs maisons esventent , et parfument ,
A leur pouvoir de leur ville chassant
L'air que la mort y a mis en passant.

Tant faict la mort , qu'auprés de Bloys arrive,
Et costoyoit jà de Loire la rive ,
Quand les poissons grans , moyens , et petitz
Le hault de l'eau laisserent tous crainctifz ,
Et vont treuver au plus profond et baz
Loire leur Dieu , qui prenoit ses esbatz
Dedans son creux , avec ses sœurs et filles ,
Dames des eaux les Naiades gentilles :

Mais bien à coup ses esbatz se perdirent ,
Car les poissons en leur langue luy dirent ,
Comment la mort , qu'ilz avoient rencontrée ,
Avoit occis quelcun de sa contrée.

Le fleuve Loire adoncq en ses espritz ,
Bien devina que la mort avoit priz
Son bon voisin , dont si fort lamenta ,
Que de ses pleurs ses undes augmenta :
Et n'eust esté qu'il estoit immortel ,
Trespasé feust d'ouïr un remors tel.

Ce temps pendant la mort faict ses exploicts
De faire entrée en la ville de Bloys :
Dedans laquelle il n'y a citoyen ,
Qui pour fuyr cherche lieu , ne moyen ,
Car du deffunct ont plus d'amour empraincte
Dedans leurs cueurs , que de la mort n'ont craincte.
De leurs maisons partyrent seculiers ,
Hors des convents sortyrent reguliers ,
Justiciers laisserent leurs practiques ,
Gens de labeur serrerent leurs boutiques ,
Dames aussy tant feussent bien polyes ,
Pour ce jour là ne se feirent jolyes ,
Toutes et tous , des grans jusque aux menuz ,
Loing au devaënt de ce corps sont venuz ,
Sinon aulcuns , qui les cloches sonnoient ,
Et qui la fosse , et la tumbes ordonnoient.

Ses cloches doncq chascune eglise esbranle

Sans carrillon , mais toutes à grant branle
Si haultement que le ciel entendit
La belle Echo qui pareil son rendit.

Ainsy receu ont honorablement
Leur amy mort , et lamentablement
L'ont amené avecq croix , et banieres ,
Cierges , flambeaux , de diverses manieres
Dedans l'église au bon saint Honoré :
Là où Dieu feut pour son ame imploré
Par augustins , par jacobins , et carmes ,
Et cordeliers. Puis avecq pleurs et larmes
Enterré l'ont ses parens et amys :
Et aussy tost qu'en la fosse feut mys ,
Et que sur luy terre et tumbé l'on veoit ,
La fiere mort , qui amené l'avoit ,
Subtillement de là s'esvanouyt ,
Et oncques puis on ne la veit , n'ouyt.

Tel fut conduict dedans Bloys la comté
L'ordre funebre , ainsy qu'on m'a compté.
Si l'ay compris succinct en cest ouvraige ,
Faict en faveur de maint noble couraige ,
S'il y a mal , il vient tout de ma part :
S'il y a bien , il vient d'où le bien part.

IV.

DE MADAME LOYSE DE SAVOYE , MÈRE DU ROY.
FORME D'ÉGLOGUE ¹.

1531.

THENOT, COLIN.

En ce beau val sont plaisirs excellens.
Un cler ruisseau bruyant près de l'umbraige,
L'herbe à souhait, les ventz non violens:
Puis toy, Colin, qui de chanter fait raige,
A Pan ne veulx rabaisser son hommaige:

¹ Madame Louise de Savoie, mère du roi François I^{er} et régente du royaume, morte le 22 septembre 1531. Cette complainte fut si estimée au temps de Clément Marot, que les savans en firent même alors en latin de très-grands éloges, comme on le voit par ces vers qui sont à la fin de cette complainte dans l'édition de Bonnemere.

H. D. V. TETRASTICON.

Coæ cùm Veneris formam pingebat Apelles
Eximiam, num unus clarus in orbe fuit;
Sic Loisë fatum tenui modulatus avenâ
Dignus perpetuâ laude Marotus erit.

Mais quand aux champs tu l'accompaignerois ,
Plus tost prouffit en auroit que dommaige :
Il t'apprendroit et tu l'enseingnerois.
Quant à chansons , tu y besongnerois
De si grant art , s'on venoit à contendre ,
Que quand sur Pan rien tu ne gaignerois ,
Pan dessuz toy rien ne pourroit prestendre.
S'il gaigne en prix un beau fourmaige tendre ,
Tu gaigneras un pot de laict caillé :
Ou si le laict il ayme plus cher prendre ,
A toy sera le fourmaige baillé.

COLIN.

Berger Thenot , je suis esmerveillé
De tes chansons , et plus fort je m'y baigne ,
Qu'à escouter le linot esveillé ,
Où l'eau qui bruyt tombant d'une montaigne ,
Si au matin Calliope te gaigne ,
Contre elle au soir obtiendras le butin :
Ou s'il advient que tant noble compaignie
Te gaigne au soir , tu vaincras au matin.
Or je te pry , tandis que mon mastin
Fera bon guet , et que je feray paistre
Noz deux trouppeaux , chante un peu de Catin ,
En deschiffrant son bel habit champestre.

THENOT.

Le rossignol de chanter est le maistre , ✓

Taire convient devant luy les pivers :
Aussy estant là où tu pourras estre ,
Taire feray mes chalumeaux divers.
Mais si tu veulx chanter dix foyz dix vers ,
En deplorant la bergere Loyse ,
Des coingz auras , six jaunes , et six verts ,
Les mi eux sentans qu'on veist depuis Moyse.
Et si tes vers sont d'aussy bonne mise ,
Que les derniers que tu feis d'Ysabeau¹ ,
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise ,
Ains beaucoup plus , et meilleur , et plus beau.
De moy auras un double chalumeau
Faict de la main de Raffy Lyonnois :
Lequel à peine ay eu pour un chevreau ,
Du bon pasteur Michau , que tu congnois.
Jamaiz encor n'en sonnay qu'une foyz ,
Et si le garde aussy cher que la vye :
Si l'auras tu de bon cueur toutesfois ,
Faisant cela à quoy je te convye.

COLIN.

Tu me requiers de ce dont j'ay envye.
Suz doncqmes vers, chantez chants douloureux,
Puis que la mort a Loyse ravye ,
Qui tant tenoit noz court ilz vigoureux.

¹ Il veut parler de la ballade vi ci-dessus.

Or sommes nous maintenant mal heureux ,
 Plus estonnez de sa mortelle absence ,
 Que les aigneaux , à l'heure qu'entour eux
 Ne treuvent pas la mere qui les pense.
 Pleurons , bergers , nature nous dispense :
 Pleurons la mere au grant berger d'icy ¹ :
 Pleurons la mere à Margot d'excellence ² ,
 Pleurons la mere à nous autres aussy .
 O grant pasteur , que tu as de soucy !
 Ne sçay lequel , de toy , ou de ta mere
 Me rend le plus de tristesse noircy :
 Chantez mes vers , chantez douleur amere .
 Lors que Loyse en sa loge prospere ,
 Son beau mesnage en bon sens conduisoit :
 Chascung pasteur , tant feust il riche pere ,
 Lieu là dedans pour sa fille eslisoit ³ .
 Aulcunes fois Loyse s'advisoit
 Les faire seoir toutes sous un grant orme ,
 Et elle estant au milieu , leur disoit :
 Filles , il fault que d'ung poinct vous informe ,

¹ Le grand berger , ou le grand pasteur , François I^{er} .

² Madame Marguerite de Valois , reine de Navarre , sœur de François I^{er} et fille de madame Louise de Savoie .

³ Il parle des filles d'honneur que l'on met auprès des princesses .

Ce n'est pas tout d'avoir plaisante forme ,
Bordes , troupeaux, riche pere , et puyssant :
Il faut préveoir que vice ne difforme
Par long repos vostre aage fleuryssant.
Oysiveté n'allez point nourryssant ,
Car elle est pire , entre jeunes bergeres ,
Qu'entre brebis ce grant loup ravyssant ,
Qui vient au soir tousjours en ces fougeres.
A travailler soyez doncques legeres :
Que Dieu pardoint au bon homme Roger ,
Tousjours disoit que chez les mesnageres
Oysiveté ne treuvoit à loger.
Ainsy disoit la mere au grant berger ,
Et à son dict travailloyent pastourelles :
L'une plantoit herbes en un verger ;
L'autre paissoit coulumbs et tourterelles ,
L'autre à l'aiguille œuvroit choses nouvelles :
L'autre en après faisoit chapeaux de fleurs :
Or maintenant ne font plus rien les belles ,
Sinon ruisseaux de larmes et de pleurs.
Converty ont leurs danses en douleurs ,
Le bleu en brun , le vertgay en tanné :
Et leurs beaulx taincts en mauvaises couleurs :
Chantez , mes vers , chantez dueil ordonné.
Dès que la mort ce grant coup eut donné ,
Tous les plaisirs champestres s'assoupyrent :
Les petits ventz encores en souspyrent.

Fueilles et fruicts des arbres abbatirent :
 Le cler soleil chaleur plus ne rendit :
 Du manteau vert les prez se devestirent :
 Le ciel obscur larmes en respandit¹,
 Le grant pasteur sa musette fendit,
 Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
 Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,
 Laissa le paistre, et se print à besler.
 Et quand Margot ouyt tout reveler,
 Son gentil cueur ne feut assez habille
 Pour garder l'euil de larmes distiller,
 Ains de ses pleurs en fit bien pleurer mille :
 Terre en ce temps devint nuë et debile :
 Plusieurs ruyssaux tout à sec demourerent :
 La mer en feut troublée et mal tranquille,
 Et les dauphins bien jeunes y pleurerent².
 Biches et cerfs estonnez s'arresterent :
 Bestes de proye, et bestes de pasture,
 Tous animaulx Loyse regretterent,
 Exceptez loupz de mauvaise nature.
 Tant en effect, griefve feut la poincture,

¹ Parce qu'elle mourut dans l'automne, où les vents commencent à souffler, et où les fruits tombent quand on ne les cueille pas.

² Les fils de France, François, dauphin, Henri duc d'Orléans, et Charles, duc d'Angoulême.

Et de malheur l'aventure si pleine ,
Que le beau lys en print noire taincture ,
Et les troupeaux en portent noire laine.
Sur arbre secq s'en complainct Philomene ,
L'aronde en faict cris piteux et tranchans ,
La touterelle en gemyt, et en meine
Semblable dueil, et j'accorde à leurs chants.
O francs bergiers sur franche herbe marchants¹
Qu'en dictes vous? quel dueil, quel ennuy est-ce
De veoir secher la fleur de tous noz champs !
Chantez , mes vers , chantez , adieu liesse.
Nymphes et dieux , de nuict en grant destresse
La vindrent veoir, et luy dirent hélas !
Dors tu ici, des bergiers la maistresse ?
Ou si c'est mort, qui t'a mise en ses lacqz !
Las , ta couleur (telle comme tu l'as)
Nous juge bien , que morte tu reposes.
Ha mort fascheuse ! oncques ne te meslas
Que de ravyr les excellentes choses.
Tant eut au chief de saigesses encloses :
Tant bien sçavoit le cloz de France aymer ,
Tant bien y sceut au lys joindre les roses ²

¹ Bergers François, ou les seigneurs de la cour.

² Par la délivrance de François I^{er} et des enfans de France prisonniers en Espagne.

Tant bien y sceut bonnes herbes semer.
 Tant bien sçavoit en seurté confermer
 Tout le bestail de toute la contrée :
 Tant bien sçavoit son parc clorre et fermer,
 Qu'on n'a point veu les loupz y faire entrée.
 Tant a de fois sa prudence monstrée
 Contre le temps obscur et pluvieux,
 Que France n'a (long temps a) rencontrée
 Telle bergere, au rapport des plus vieulx
 Adieu Loyse, adieu en larmes d'y eulx ,
 Adieu le corps qui la terre decore.
 En ce disant s'en vont nymphes et dieux :
 Chantez , mes vers , chantez douleur encore.
 Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore :
 Cognac s'en coingne en sa poictrine blesme,
 Remorantin la perte rememore :
 Anjou faict jou : Angoulesme est de mesme ¹.
 Amboise en boit une amertume extresme :
 Le Maine en mene un lamentable bruyt :
 La povre Touvre arrousant Angoulesme
 A son pavé de truites tout destruiet.
 Et sur son eau , chantent de jour et nuict
 Les cygnes blancs dont toute elle est couverte ,

¹ François I^{er} avoit érigé le comté d'Angoulême
 en duché, et l'avoit donné à madame Louise sa
 mère.

Pronosticquans en leur chant, qui leur nuict,
Que mort, par mort, leur tient sa porte ouverte.
Que faictes vous en ceste forest verte,
Faunes, sylvains ? je croy que dormez là :
Veillez, veillez, pour pleurer ceste perte :
Ou si dormez, en dormant songez la.
Songez la mort, songez le tort qu'elle ha ;
Ne dormez point sans songer la meschante :
Puis au resveil, comptez moy tout cela
Qu'aurez songé, affin que je le chante.
D'où vient cela, qu'on veoit l'herbe sechante
Retourner vifve, alors que l'esté vient ?
Et la personne au tumbeau tresbuchante,
Tant grande soit, jamaiz plus ne revient ?
Ha ! quand j'ouy l'autre hier (il me soubvient)
Si fort cryer la corneille en un chesne,
C'est ung grant cas (dy je lors) s'il n'advient
Quelque meschef, bientost, en cestuy regne.
Autant me dict le corbeau sur un fresne :
Autant m'en dict l'estoille à la grant queue¹ :

¹ Sur la fin de juillet 1551, il parut une comète chevelue qui dura encore tout le mois d'août, et l'on crut alors que ce phénomène avait prédit la mort de cette princesse. Le Roman de la Rose dit :

Ne les princes ne sont pas dignes
Que les cours du ciel donuent signes
De leur mort plus que d'un aultre homme;

Dont je laschay à mes souspirs la resne,
Car tel douleur ne pense avoir oncq euë.
Chantez, mes vers, fresche douleur conceuë.
Non, taisez vous, c'est assez deploré :
Elle est aux Champs Elysiens receuë,
Horz de travaux de ce monde éploré.
Là où elle est n'y a rien desfloré :
Jamaiz le jour, et les plaisirs n'y meurent:
Jamaiz n'y meurt le vert bien coloré,
Ne ceux avecq qui là dedans demeurent.
Car toute odeur ambrosienne y fleurent,
Et n'ont jamaiz ne deux, ne trois saisons,
Mais ung printemps : et jamaiz ils ne pleurent
Perte d'amys, ainsy que nous faisons.

Car leur corps ne vault pas deux pommes
Envers le corps d'ung charruyer
Ou d'ung clerc, ou d'ung escuyer,
Car je les faicts semblables estre
Si comme il appert à leur naistre.

Et Rabelais dit : « La plus grande folie du monde
» est, penser qu'il y ait des astres pour les roys,
» papes et gros seigneurs, plus tost que pour les
» paovres et souffreteux : comme si nouvelles es-
» toiles avoient été créées depuis le temps du dé-
» luge, ou de Romulus, ou Pharamond à la nou-
» velle création des roys. Ce que Triboulet ne
» Cailhette (celebres fous) ne diroient; qui ont été
» toutesfois gens de hault sçavoir et grand renom.»

En ces beaulx champs, et nayfves maisons,
Loyse vit, sans peur, peine, ou mesaise :
Et nous ça bas pleins d'humaines raisons
Sommes marrys (ce semble) de son aise.
Là ne veoit rien, qui en rien luy desplayse :
Là mange fruict d'ineestimable prix :
Là boit licqueur, qui toute soif appaise :
Là congnoistra mille nobles espritz.
Tous animaulx plaisans y sont compriz ,
Et mille oyseaux y font joye immortelle ,
Entre lesquels volle par le pourpris
Son papegay, qui partyt avant elle ¹.
Là elle veoit une lumiere telle ,
Que pour la veoir mouryr debvrions vouloir.
Puis qu'elle a donc tant de joye éternelle ,
Cessez , mes vers , cessez de vous douloir.
Mettez vos monts , et pins en nonchaloir ,
Venez en France , ô nymphes de Savoye ,
Pour faire honneur à celle qui valoir
Feit par son loz , son pays et sa voye.
Savoisienne estoit, bien le savoye ,
Si faictes vous : venez doncques, affin
Qu'avant mouryr vostre euil par deça voye,
Là où feut mise après heureuse fin.

¹ Un perroquet, c'est ainsi qu'il s'appelle encore en quelques pays.

Portez au bras chascune plein coffin ¹
D'herbes et fleurs , du lieu de sa naissance ,
Pour les semer dessus son marbre fin ,
Le mieux pourveu, dont ayons congnoissance :
Portez rameaux parvenuz à croissance ,
Laurier , lierre et lys blancs honorez ,
Romarin vert , roses en abundance ,
Jaune soucie , et basinets dorez :
Passeveloux de pourpre colorez ,
Lavende fresche , euillets de couleur vifve ,
Aubepins blancs , aubepins azurez ,
Et toutes fleurs de grant beaulté nayfve.
Chascune soit d'en porter attentifve :
Puis sur la tumbe en jectez bien espais ,
Et n'oubliez force branche d'olive ² :
Car elle estoit la bergiere de paix.
Laquelle sceut dresser accords parfaicts
Entre bergiers , alors que par le monde
Taschoient l'ung l'autre à se rendre deffaicts ,
A coup de goy , de houlette et de funde.

¹ Corbeille.

² Cette princesse, et madame Marguerite sa fille ,
reine de Navarre, firent en 1529, au nom de Fran-
çois I^{er}, le traité de Cambray avec madame Mar-
guerite d'Autriche , tante de Charles-Quint , char-
gée des pouvoirs de l'empereur son neveu.

Vien le dieu Pan, vien plus tost que l'aronde,
Pars de tes parcs, d'Arcadie desplace,
Cesse à chanter de Siringue la blonde,
Approche toy, et te mets en ma place,
Pour exalter avec meilleure grace
Celle de qui je me suis entremis :
Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
Mais tu as tort que tu ne la gemys.
Et toy Thenot, qui à plorer t'es mys
En m'escoutant parler de la très bonne,
Delivre moy le chalumeau promis,
A celle fin qu'en concluant la sonne :
Et que du son rende graces et donne
Louenge aux dieulx des haultsmonts et des plains
Si haultement, que ce val en resonance :
Cesseez mes vers, cesseez icy vos plaincts.

THENOT.

O franc pasteur, combien tes vers sont pleins
De grant douceur, et de grant amertume.
Le chant me plaist, et mon cueur tu contrains
A se douloir plus qu'il n'ha de coustume.
Quand tout est dict, Melpomené allume
Ton stile doux à tristement chanter :
Oultre, il n'est cueur et feust ce ung cueur d'enclume
Que ce propoz ne feist bien lamenter.
Pour quoy (Colin) sans flater, ne venter,

Non seulement le bon flageol merites ,
 Ains devroit on chapeau te presenter
 De vert laurier pour choses tant bien dictes.
 Suz grans toreaux , et vous brebis petites ,
 Allez au tect , assez avez brousté :
 Puis le soleil tombe en ces bas limites ,
 Et la nuict vient devers l'aulture costé.

V.

DE MONSIEUR LE GENERAL GUILLAUME PREUD'HOMME¹.

1543.

UNIQUE filz de Preud'homme , dont l'ame
 Ces jours passez soubz la funebre lame

¹ On a déjà parlé de lui ailleurs. Les généraux des finances sont de la création du roi Jean , qui n'en établit que trois. Ils furent destinés à faire le département des tailles et impositions , que les rois de France veulent être levées sur le peuple. Ils étoient chargés de faire apporter dans les coffres du roi tous les deniers dus à cause des aides , et avoient plein pouvoir , autorité et mandement spécial de mettre , ordonner , et établir élus , receveurs , grenetiers , contrôleurs , commissaires , et

Laissa le corps , escoute un peu comment
Celle du mien s'en vint en ung moment ,
Bien tost après en mon lict m'apparoistre ,
Et les secrets qu'elle me fait congnoistre.

Filz (ce dict elle) en nos Champs Elysées
N'a pas long temps par les droictes brisées
Est devers nous un esprit arrivé ,
Discret , gentil , amiable et privé ,
Qui deschargé de son terrestre corps ,
Et plus n'estant de ce monde records ,
S'en vint trouver au plus beau du pourpriz ,
Les immortelz et fleuryssans espritz
Des renommez vieulx poètes gallicques ,
Qui en accords plus divins qu'angelicques ,
Tous à lentour des lauriers tousjours verts ,
Alloient chantant à l'envy maints beaulx vers.

Luy là venu , ils cessèrent leurs chants :
Et il leur dict : O l'eslite des Champs
Elysiens ! Espritz en verité
Par dessusz tous remplis de déité :

autres officiers nécessaires au recouvrement des finances. Leur autorité a varié ; et enfin ces charges ont été supprimées et unies , en 1577 , à celles des trésoriers de France ; mais quoique ces derniers eussent le nom de trésoriers de France , ils n'avoient cependant aucun maniement de finances.

’ L'ame de Jean Marot , père de Clément.

Je ne suis point esprit de poësie ,
Mais je suis tel , qu'amour et fantasie
J'avois en vous et en vostre vertu ,
Estant encor de chair et d'os vestu.
Et délaissant le monde terrien ,
Je quittay tout : et si n'apportay rien
Que les beaulx vers de voz celestes veines ,
Qui en mes soings , mes labeurs et mes peines
Me soulageoient , tout par cueur les disant.
Avec amys ou princes devisant :
Parmy lesquels alors en toute gloire ,
De vos haults noms il estoit faict memoire.

Or doncq espritz pleins de bonté nayfve ,
Souffrez qu'icy avecques vous je vive ,
Puis que vescu avez au cabinet
De ma mémoire. Adoncques Molinet¹
Aux vers fleurys , le grave Chastellain ,
Le bien disant en rime et prose , Alain ,
Les deux Grebans au bien resonnant stile ,
Octavian à la veine gentile.
Le bon Cretin aux vers equivocqué ,
Ton Jean le Maire entre eux hault collocqué ,
Et moy ton pere en joye le receusmes ,
Car quasy tous de luy congnoissance eusmes.

¹ Voyez ce qu'on a dit de tous ces poëtes sur l'épigamme CCXXII.

Heureux esprit (ce luy va Cretin dire)
Quelle raison plus tost vers nous te tire,
Que par devers tant d'esprits excellens
Qui sont icy, jadis tous opulens,
A toy pareils, et conseillers royaulx,
Desquels tu feus, veoire des plus loyaulx?
Il luy respond: O ame debonnaire,
Penser me fays au labeur ordinaire
Que j'euz au monde: et parmi eulx estant,
Je y penserois encores tant, et tant,
Que le record de ces sollicitudes
Me priveroit des grans beatitudes
Qui sont ceans. Je cherche les delices
Qui aux espritz sont duysans et propices:
Je cherche joye, et repos, et sçavoir,
Où les peult on mieulx qu'entre vous avoir?
Or soit ma joye en ce poinct accomplye:
Et par suz tout, Cretin, je te supplye
De me monstrier, en ces beaulx champs floris,
Nostre Ennius, Guillaume de Loris¹
Qui du Roman acquit si grand renom,
Duquel aussy nous deux portons le nom,
Dont mieulx je l'ayme. Adoncq Cretin le meine

¹ Guillaume de Loris, en Gatinois, commença son roman de la Rose vers l'an 1265, et il fut continué par Jean de Meun vers l'an 1305.

Par un sentier odorant et ameine ,
Au bout duquel sous un rosier plaisant ,
Peult voir de loin Loris encor faisant
Tout à part soy ses regrets et clamours
Aprés la Rose. O puyssance d'amours !
Là parvenuz , Cretin qui le plainct fort
Luy dict , Loris , amour te doint confort ,
Laisse tes plaincts. Veoycy une noble ame
Qui esvitant d'ignorance la blasme ,
Feut en son temps le copieux registre
Des beaulx escriptz , que jadis sceurent tistre
Les bons facteurs du gallicque hemisphere ,
Desquels tu es le bon ancien pere.

Si eusses veu comment sans peine prendre ,
En sa mémoire il les savoit comprendre ,
Puis de quel' grace , et avec quel plaisir
Les recitoit , en lieu , temps , et loisir :
Non moins aymé eusses le reciteur
Que l'œuvre mesme , ou le compositeur.
C'est le plaisir où il se delectoit ,
Quand du roy franc servant fidele estoit
Et general des argenteuses sommes ,
Là où du nort prindrent le nom les hommes ¹.
C'est le second de qui les mains loyales

¹ Général des finances de la province de Normandie.

Seules ont eu des finances royales
Gouvernement. Or les a il laissées,
Mieulx qu'avant luy en ordre bien dressées :
Et au sortyr du corps, jà d'aage plein,
Cler, pur, et net, s'en vint en ce beau plain
Cercher repos en la troupe immortelle
De nous, qui tous luy debvons amour telle
Que luy à nous. Au nom du tout puyssant
Bien venu soit l'esprit resplendyssant,
Respond Loris ; d'un nom sommes tous trois,
Pour la mornifle encor ung j'en vouldrois
Avecques nous. De sa bouche à grant' peine
Feut hors ce mot, qu'ilz virent en la plaine
Venir plus cler que nul ruby ballay,
L'esprit du preux Guillaume du Bellay¹,
Tant travaillé de guerres piedmontoises,
Qu'à peine eust sceu encore aller deux toises :
Si se vint mettre avec eux à repos,
Armes laissant à souldars et supposts :
Laisant en France et en Piedmont ennuy,
Mais non laissant homme semblable à luy.
Bien tost après, allans d'accord tous quatre
Par les preaux tousjours herbuz s'esbattre,

¹ Il mourut à Saint-Saphorin, au mont de Tarrare, près Lyon, le 9 janvier 1540, âgé de 47 ans ou environ.

Du mesme nom deux espritz rencontrerent :
 L'ung Bissipat, que neuf sœurs allaicterent¹,
 L'autre Budé², qui la palme conquit
 Sur les sçavans du siecle où il vesquit.
 Bien heureuse est, ô Clement, ta naissance.
 Qui de luy euz privée congnoissance.

Au demourant nostre Gaule, ainsi comme

¹ Guillaume Bissipat, vicomte de Falaise en Normandie, l'un des cent gentilshommes du roi Louis XII, très-habile dans les langues grecque, latine et françoise, mourut à Boulogne-la-Grasse, en Italie, l'an 1511. Il est fort loué par Jean du Bouchet et Guillaume Cretin.

² Guillaume Budé, né en 1467, mourut le 23 août 1540, âgé de 73 ans, grand littérateur, surtout pour la langue grecque, voulut par son testament être enterré avec une simplicité vraiment chrétienne pendant la nuit, sans torches, luminaire, et tout ce cortége qui ne fait qu'embarrasser les rues, et même les parens du défunt.

Voici ce qu'en dit Mellin de Saint-Gelais :

Qui est celuy que tout le monde suit?

Las! c'est Budé au cercueil estendu.

Pour quoy n'ont faict les cloches plus grant bruyt?

Son nom sans cloche est assez espandu.

Que n'a ton plus en torches despendu,

Suivant la mode accoustumée et sainte?

Affin qu'il feust par l'obscur entendu

Que des François la lumière est esteincte.

Nous a compté l'esprit du grant Preud'homme
De maint poëte ores est decorée :

Mais entre tous , de trois moult honorée ,
Dont tu es l'ung , Saint Gelais angelicque ,
Et Heroët à la plume heroicque ,

Maulgré le temps vos escriptz dureront ,
Tant que françois les hommes parleront.

Ainsy le dict l'ame de frais venuë

A qui , sans fin , est la troupe tenuë
De Parnassus , veu qu'en mortelle vie
Aymée l'a , et en l'autre suyvie.

Poëtes doncq , qui en terre vivez ,
Le loz, le bruyt de Preud'homme escripvez
En chascung genre et espece de mettre :
Et escribvans n'oubliez pas à mettre ,
Qu'au riche estat où il se conduisoit ,
Autant sur tous sa vertu reluysoit ,
Comme Aurora est luysante et decore
Sur toute estoille , ou Phœbus sur Aurore.

Aurore adoncq à la face vermeille
Sortyt du ciel , et sur ce je m'esveille .
La plume prins , me mis à rythmoyer
Ma vision , afin de l'envoyer
A toy , du vray Preud'homme fils unicque ,
Reçoy la donc , je la te communicque ,
Comme au plus proche , esperant que ce Val

1 Duval, trésorier de l'épargne, à qui Marot

Plus grant esprit , qu'en armes Perceval ,
Et dont ta sœur à bon jour feut pourveuë
Aura l'honneur de la seconde veuë.
Et si mes vers te plaisent , comme pense ,
De toy ne veulx , pour toute recompense ,
Fors qu'en vertus sois ton pere ensuyvant
Si qu'on le veoye encore, en toy , vivant.

adresse l'épigramme xxxvi, et à laquelle le même
Duval répond par la xxxvii^e.

FIN DES COMPLAINCTES.

ORAISON

DEVANT LE CRUCIFIX.

LAS je ne puis, ne parler, ne cryer,
Doulx Jesus Christ: plaise toy deslyer
L'estroict lyen de ma langue perye,
Comme jadis feys au vieil Zacharye.
La quantité de mes vieulx péchez bousche
Mortellement ma pecheresse bouche:
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduict empeschant:
Si que ne puis pousser dehors le crime,
Qui en mon cueur par ma faulte s'imprime.

Quand le loup veult, sans le sceu du bergier
Ravyr l'aigneau, et fuyr sans dangier,
De peur du cry le gosier il luy coupe:
Ainsy quand suis au remors de ma coulpe;
Le faulx Satan faict mon parler refraindre,
Affin qu'à toy je ne me puisse plaindre,
Affin, mon Dieu, qu'à mes maulx et perilz
N'invocque toy, ne tes saints esperitz:
Et que ma langue à mal dire apprestée,
Laquelle m'as pour confesser prestée,

Taise du tout mon mesfaict inhumain ,
Disant tousjours , attends jusque à demain ;
Ainsy sans cesse , à mal va incitant
Par nouveaulx arts , mon cueur peu resistant.

O mon Saulveur, trop ma veuë est troublée,
Et de te veoir j'ai pitié redoublée ,
Rememorant celle benignité ,
Qui te fait prendre habit d'humanité.
Veoyant aussy de mon temps la grant perte ,
Ma conscience a sa puyssance ouverte ,
Pour stimuler et poindre ma pensée
De ce que j'ay ta haultesse offensée ,
Et dont par trop en paresse te sers ,
Mal recordant que t'amour ne dessers ,
Trop malpiteulx quand veoy souffryr mon proche
Et à gemyr plus dur que fer , ne roche.

Doncq, ô seul Dieu, qui tous nos biens accrois,
Descens , hélas ! de ceste haulte croix
Jusques au bas de ce tien sacré temple ,
A celle fin que mieulx je te contemple.

Pas n'est si longue icelle voye , comme
Quand descendis du ciel pour te faire homme :
Si te supply de me prester la grace ,
Que tes genouils d'affection j'embrasse ,
Et que je sois de baiser advoué
Ce divin pied , qui sur l'autre est cloué.

En plus hault lieu te toucher ne m'encline ,

Car du plus bas je me sens trop indigne.
Mais si par foy suis digne que me veoyes,
Et qu'à mon cas par ta bonté pourveoyes,
Sans me chasser comme non legitime,
De si hault bien trop heureux je m'estime :
Et s'ainsy est, que pour soy arrouser
De larmes d'euil, on te puyse appaiser,
Je veulx qu'en pleurs tout fundant on me treuve
Soit le mien chief dés maintenant ung fleuve :
Soient mes deux bras ruisseaux où eaus s'espand
Et ma poitrine une mer haulte et grant :
Mes jambes soyent torrent qui coure roide :
Et mes deux yeulx, deux fontaines d'eau froide,
Pour mieulx laver la coulpe de moi mesmes.
Et si de pleurs, et de sanglots extresmes
Cure tu n'as, desirant qu'on te serve
A genouils secs, dés or je me reserve,
Et suis tout prest (pour plus briefve response)
D'estre plus secq que la pierre de ponce.
Et d'aulture part, si humbles oraisons
Tu aymes mieulx, las ! par vifves raisons,
Fays que ma voix soit plus repercussive,
Que celle là d'echo, qui semble vifve
Respondre aux gens et aux bestes farouches :
Et que mon corps soit tout fendu en bouches :
Pour mieulx à plein, et en plus de manieres
Te rendre grace, et chanter mes prieres.

Brief, moyen n'est qui appaiser te face,
Que je ne cherche, affin d'avoir ta grace :
Mais tant y a, que si le mien tourment
Au gré de toy n'est assez vehement,
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
Je souffriray, comme cil qui sera
Le tien subject, car rien ne veulx souffrir
Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,
Et à qui seul est mon ame subjecte.

Mon pryer donc ennuyeux ne rejecte,
Puis que jadis une femme ennuyante
Ne rejectas : qui tant fut supplyante,
Et en ses dicts si fort t'importuna,
Qu'à son desir ta bonté ramena,
Pour lui oster de ses pechez le nombre,
Qui tant faisoient à sa vye d'encombre.

L'estroicte loy que tu as prononcée,
Espouventer pourroit bien ma pensée :
Mais je prens cueur en ta douceur immense,
A qui ta loy donne lieu par clemence :
Et quoy que j'aye envers toy tant mesfaict,
Que si aulcung m'en avoit autant faict,
Je ne croy pas que pardon luy en feisse :
De toy, pourtant, j'attens salut propice,
Bien congnoissant que ta benignité
Trop plus grant est que mon iniquité.

Tu savois bien que pecher je devoye :

M'as tu doncq fait pour d'enfer tenir voye?
Non, mais affin qu'on congneust au remede,
Que ta pitié toute rigueur excede.

Veulx tu souffryr qu'en ma pensée aiguë,
De droict et loix encontre toy arguë?

Qui d'aulcung mal donne l'occasion,
Luy mesme faict mal et abusion.

Ce nonobstant tu as créé les femmes,
Et nous defens d'amour suivre les flammes,
Si l'on ne prend marital sacrement
Avec l'amour d'une tant seulement:
Certes plus doux tu es aux bestes toutes¹,
Quand sous tes loix ne les contrains et boutes.

¹C'est bien à peu près ce que dit le Roman de la Rose, et d'une manière même assez singulière, où parlant des femmes :

D'aultre part ilz sont franchises nées;
Loy les a conditionnées,
Qui les osten de leurs franchises
Où nature les avoit mises.
Car nature n'est pas si sotte
Qu'elle fasse naistre Marotte
Tant seulement pour Robichon
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnès, ne pour Perrette,
Ains nous a faicts beau filz, n'en doubtes,
Toutes pour tous, et tous pour toutes,
Chascune pour chascung commune,
Et chascung commun pour chascune.

Pourquoy as tu produict pour vieil et jeune,
Tant de grans biens, puis que tu veulx qu'on jeune
Et de quoy sert pain, et vin, et fruictaige,
Si tu ne veulx qu'on en use en tout aage,
Veu que tu feis terre fertile et grasse ?
Certainement tel' grace n'est point grace :
Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
Mais plus tost dam, si ce mot dire j'ose,
Et ressemblons, parmy les biens du monde,
A Tantalus, qui meurt de soif en l'unde,
Et d'aulture part, si aulcung est venuste,
Prudent, et beau, gorgias, et robuste,
Plus que nul aulture, est ce pas bien raison,
Qu'il en soit fier, puis qu'il a l'achaison ?

Tu nous as faict les nuicts longues et grandes,
Et toutesfois à veiller nous commandes.
Tu ne veulx pas que negligence on hante,
Et si as faict mainte chose attrayante
Le cueur des gens à oysifve paresse.
Las, qu'ay je dit ? quelle fureur me presse ?
Pers je le sens ? hélas ! mon Dieu, refrain
Par ta bonté de ma bouche le frain :
Le desvoyé vueilles remettre en voye,
Et mon injure au loing de moy envoie :
Car tant sont vains mes argumens oblicques,
Qu'il ne leur fault responses ne replicques.

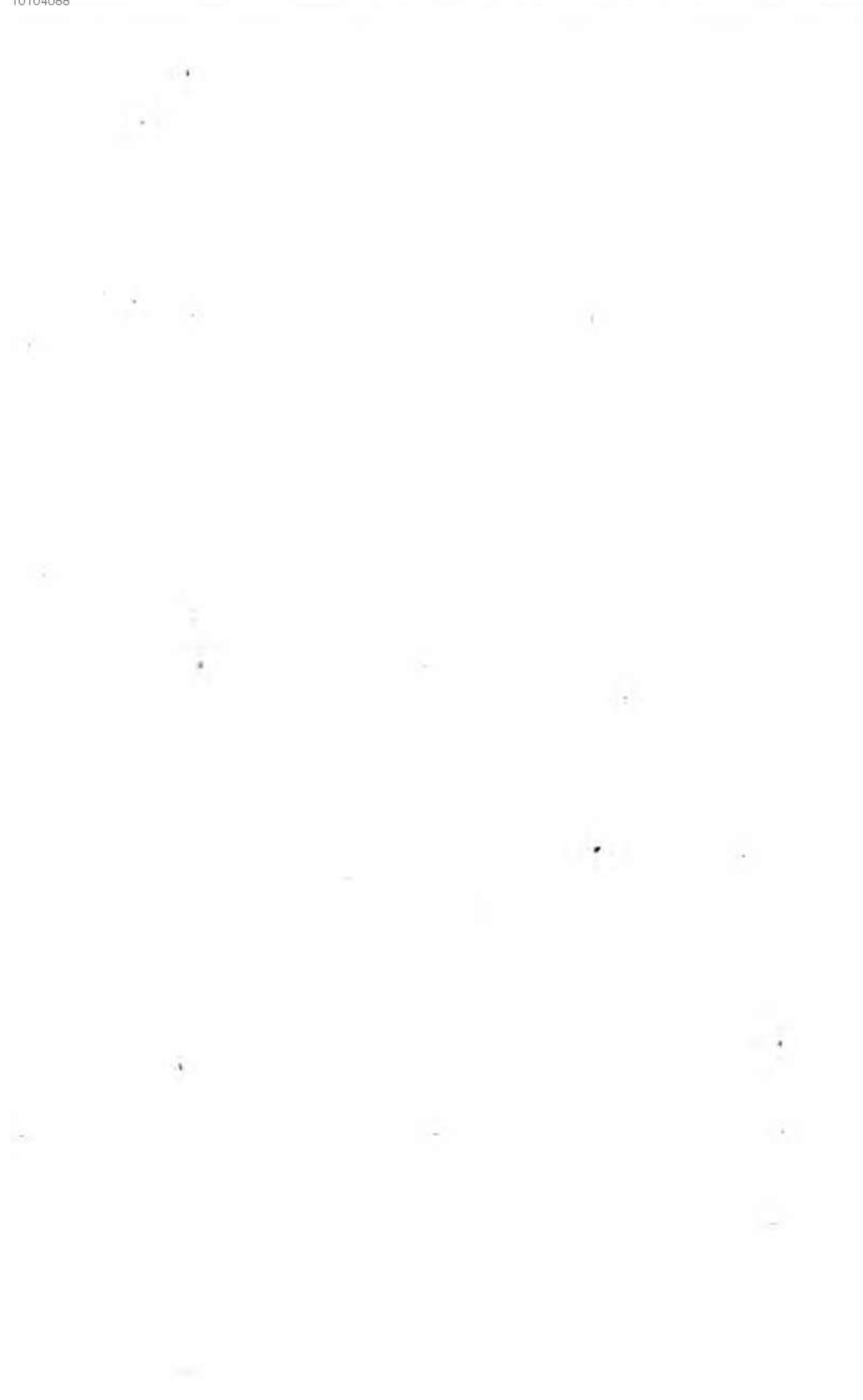
Tu veulx qu'aucuns en povreté mendyent,

Mais c'est affin qu'en s'excusant ne dyent,
Que la richesse à mal les a induicts :
Et à plusieurs les grans thresors produicts,
A celle fin que dire n'ayent garde,
Que povreté de bien faire les garde.

Tel est ton droict, veoyre et si croy pour ce
Tu feis Judas gouverneur de ta bourse.
Et au regard du faulx riche inhumain,
A celle fin qu'il n'eust faulte de rien,
Quand il voudroit user de mal ou bien.

Mais, ô Jesus, roy doulx et amayble,
Dieu très-clement, et juge pitoyable,
Fays qu'en mes ans ta haultesse me donne
Pour te servyr, saine pensée et bonne :
Ne faire rien qu'à ton honneur et gloire,
Tes mandemens ouyr, garder, et croire,
Avecq souspirs, regrets et repentance
De t'avoir faict par tant de fois offence.

Puis quand la vie à mort donnera lieu,
Las tire moy, mon Redempteur et Dieu,
Là hault, où joye indicible sentyt
Celuy larron qui tard se repentyt,
Pour et affin qu'en laissant tout moleste,
Je sois remply de liesse celeste,
Et que t'amour dedans mon cueur encréé,
Qui m'a créé, prés de toy me recrée.



104088

TRADUCTIONS

DE

CLÉMENT MAROT.



TRADUCTIONS

DE

CLÉMENT MAROT.

PREMIÈRE ÉCLOGUE

DES BUCOLICQUES DE VIRGILE.

1512.

MELIBÉE.

T'oy Tityrus gisant dessoubz l'ormeau
Large, et espez, d'un petit chalumeau
Chantes chansons rustiques en beaulx chants.
Et nous laissons (maulgré nous) les doulx champs
Et noz pays. Toy oysif en l'umbraige
Fays resonner les forestz qui font raige
De rechanter après ta chalemelle
La tienne amye Amaryllis la belle.

TYTYRE.

O Melibée, amy cher et parfaict,
Un dieu fort grant ce bien icy m'a faict:

Lequel aussy tousjours mon dieu sera ,
Et bien soubvent son riche autel aura
Pour sacrifice , un aigneau le plus tendre ,
Qu'en mon troupeau pourray choysyr et prendre
Car il permet mes brebiz venir paistre ,
Comme tu veoyz, en ce beau lieu champestre :
Et que je chante en mode pastorale
Ce que voudray et de ma fluste rurale.

MELIBÉE.

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cueur ne met envye aulcune ,
Mais m'esbahys , comme en toutes saisons
Malheur nous suy t en noz champs et maisons.
Ne veoyz tu point , gentil bergier, hélas !
Je tout malade , et privé de soulas
D'ung lieu loingtain meine cy mes chevrettes
Accompagnées d'aigneaux , et brebiettes ,
Et (qui pis est) à grant labeur je meine
Celle que veoiz tant maigre en ceste plaine ,
Laquelle estoit la totale esperance
De mon troupeau : or n'y ay je assurance ,
Car maintenant , je te prometz , elle a
Faict en passant , prés de ces coudres là ,
Qui sont espez , deux gemeaulx aigneletz
Qu'elle a laissez moy contrainct , tous seuletz ,

Non dessus l'herbe , ou aulcune verdure ,
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha Tityrus , si j'eusse esté bien saige ,
Il me soubvient , que souvent par presaigne
Chesnes frappez de la fouldre des cieulx
Me predisoient ce mal perniteux.
Semblablement la sinistre corneille
Me disoit bien la fortune pareille,
Mais je te pry , Tityre , compte moy ,
Qui est ce dieu qui t'a mis hors d'esmoy ?

TITYRE.

Je sot cuydois, que ce que l'on dict Romme,
Feust une ville ainsy petite , comme
Celle de nous : là où maint aignelet
Nous retirons, et les bestes de laict.
Mais je faisois semblables à leurs peres
Les petitz chiens , et aigneaux à leurs meres ,
Accomparant , d'imprudence surpris ,
Chose petite à celle de grant prix :
Car pour certain , Romme noble et civile
Leve son chief par suz toute aultre ville ,
Ainsy que font les grans et haults cyprez
Sur ces buyssonsque tu veoids icy prés.

MELIBÉE.

Et quel motif si exprez t'a esté
D'aller veoir Romme ?

TITYRE.

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfoys me vint veoir,
Car ains que vint, barbe pouvois avoir:
Si me veit elle en pitié bien exprez,
Et puis je l'euz assez long temps après,
C'est assavoir, sitost qu'euz accointée
Amaryllis, et laissé Galathée.

Certainement, je confesse ce poinct,
Que quand j'estois à Galathée joint,
Aulcun espoir de liberté n'avoye,
Et en soucy de bestail ne vivoye:
Veoyre et combien, que maintefois je feisse
De mes troupeaux à noz dieux sacrifice:
Et nonobstant, que force gras fourmaige
Se feist tousjours en nostre ingrat villaige:
Pour tout cela, jamaiz jour de semaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBÉE.

O Amaryl': moult je m'esmerveilleois,
Pour quoy les dieux d'un cueur triste appellois,
Et m'estonnois pour qui d'entre nous hommes
Tu reservois en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y estoit, à vray dire,

Mais toutesfois, ô bien heureux Tityre,
Les pins très haults, les ruyssaux qui couloient,
Et les buyssons adoncques t'appelloient.

TITYRE.

Qu'eusse je faict, sans de chez nous partyr?
Je n'eusse peu de service sortyr,
N'ailleurs que là, n'eusse trouvé des dieux
Si à propoz, ne qui me duysent mieulx.
Là, pour certain, en estat triumpphant
(O Melibée!) je vey ce jeune enfant;
Au loz de qui nostre autel par coustume
Douze foyz l'an en sacrifice fume.

Certes c'est luy qui premier^{est} répondit
A ma requeste, et en ce poinct me dict:
Allez, enfans, menez paistre voz bœufz,
Comme devant, je l'entends et le veux:
Et faictes joindre aux vaches voz toreaux.

MELIBÉE.

Heureux vieillard sur tous les pastoureux,
Doncques tes champs par ta bonne aventure,
Te demourront, et assez de pasture,
Quoi que le rocq d'herbe soit despouillé,
Et que le lacq de bourbe tout souillé,
Du jonc lymeux couvre le bon herbaige,
Ce neantmoins le mauvais pasturaige
Ne nourryra jamaiz tes brebiz pleines:

Et les troupeaux de ces prochaines plaines
Desormais plus ne te les gasteront,
Quand quelque mal contagieux aurent.

Heureux vieillard, desormais en ces prées
Entre ruyssaux, et fontaines sacrées
A ton plaisir tu te rafreschyras:
Car d'ung costé, joignant de toy auras
La grant closture à la saulsaye espesse,
Là où viendront menger la fleur sans cesse
Mousches à miel, qui de leur bruyt tant doulx
T'inciteront à sommeil tous les coups.
De l'aultre part, suz un hault rocq sera
Le rossignol, qui en l'air chantera:
Mais cependant la palombe enrouée,
La tourtré aussy de chasteté louée
Ne laisseront à gemyr sans se taire
Suz un grant orme: et tout pour te complaire.

TITYRE.

Doncques plus tost cerfz legiers et cornuz
Vivront en l'air, et les poissons tous nudz
Seront laissez de leurs fleuves tarys:
Plus tost beuront les Partes Ararys
Le fleuve grant: et Tigris Germanie
Plus tost sera ma personne bannie
En ces deux lieux: et leurs fins et limites
Circuyray à journées petites,

Ains que celuy que je t'ai racompté
Du soubvenir de mon cueur soit osté.

MELIBÉE.

Helas ! et nous yrons sans demourée
Vers le pays d'Africque l'alterée :
La plus grant part en la froide Scythie
Habiterons , ou yrons en Parthie ,
Puis qu'en ce poinct fortune le decrete ,
Au fleuve Oaxe impetueux , de Crete
Finablement viendrons tous esgarez
Vers les Angloys , du monde separez.

Long temps après ou avant que je meure ,
Verray je point mon pays et demeure ?
Ma povre loge aussy faicte de chaume ?
Las s'il advient, qu'en mon petit royaume
Revienne encor, je le regarderay ,
Et des ruynes fort je m'estonneray.

Las fauldra il qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte et fructueux ?
Las fauldra il qu'un barbare estrangier
Cueille ces bledz ? O en quel grant dangier
Discorde a mis et pasteurs et marchans !
Las , et pour qui avons semé nos champs ?
O Melibée , plante arbres à la ligne ,
Ente poiriers , mets en ordre la vigne :
Helas ! pour qui ? allez , jadis heureuses ,

106 PREMIÈRE ÉCLOGUE DE VIRGILE.

Allez, brebiz maintenant mal heureuses.

Après cecy, de ce grant creux tout vert ,
Là où souvent me couchois à couvert ,
Ne vous veoirray jamaiz plus de loing paistre
Vers la montaigne espineuse et champestre :
Plus ne diray chansons recreatives :
Ny dessoubz moy povres chevres chetifves
Plus ne paistrez le treffle fleuryssant ,
Ne l'aigre feuille au saule verdyssant.

TITYRE.

Tu pourras bien , et te pry que le vueilles ,
Prendre repos dessus des vertes feuilles
Avecques moy, ceste nuict seulement.
J'ay à soupper assez passablement ,
Pommes , prunaux , tout plein de bon fruictaige ,
Chastaignes , aulx , avec force laictaige.
Puis de citez les cheminées fument ,
Desjà le feu pour le soupper allument :
Il s'en va nuict , et des haults monts descendent
Les umbres grans , qui parmy l'air s'espandent.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉCLOGUE DE VIRGILE.

MAROT AU ROY,
TOUCHANT LA MÉTAMORPHOSE.

Long temps avant que vostre liberalité royalle m'eust fait successeur de l'estat de mon pere, le mien plus affectionné (et non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur poëtique, qui tant vous agreast que par là je peusse devenyr (au fort) le moindre de vos domesticques. Et pour ce faire, mis en avant, comme pour mon Roy, tout ce que je peulz : et tant importunay les Muses, qu'elles enfin offryrent à ma plume inventions nouvelles et anticques, lui donnant le choix ou de tourner en nostre langue aulcune chose de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par ci devant non jamais veüe. Lors je consideray que à Prince de hault esprit haultes choses luy affierent : et tant ne me fyay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Par quoy les laissant reposer, jectay l'euil sur les livres latins, dont la gravité des sentences,

et le plaisir de la lecture (si peu que je y compris) m'ont espris mes espritz, mené ma main, et amusé ma Muse. Que dy je amusé? Mais incitée à renouveler, pour vous en faire offre, l'une des plus latines anticquitez, et des plus anticques latinitez. Entre lesquelles celles de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle: tant pour la grant douceur du stile que pour le grant nombre des propoz tombans de l'ung en l'autre par lyaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'ung. Et toutesfois aisement (et peult estre point) ne se trouvera livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Par quoy, Sire, si la nature en la diversité se resjouit, là ne se devra elle melancolyer. Pour ces raisons et autres maintes deliberay mettre la main à la besogne: et tout mon pouvoir suivre et contrefaire la veine du noble poëte Ovide, pour mieulx faire entendre et sçavoir à ceux qui n'ont la langue latine, de quelle sorte il escrivoit: et quelle difference peut estre entre les anciens et les modernes. Oultre plus, tel lit en maint passaige les noms d'Appollo, Daphné, Pyramus et Tisbée, qui a l'histoire aussy loing de l'esprit que les noms prés de la bouche: ce qui pas ain-sy n'yroit, si en facile vulgaire estoit mise cette belle Metamorphose: laquelle aux poëtes vul-

gaires, et aux painctres seroit très prouffitable, et aussy decoration grant en nostre langue : veu mesmement que l'arrogance grecque l'a bien voulu mettre en la siene. Or est ainsy que Metamorphose est une diction grecque, vulgairement signifiant transformation. Et a voulu Ovide ainsy tituler son livre contenant quinze livres, pour ce qu'en iceluy il transforme les uns en arbres, les aultres en pierres, les aultres en bestes, et les aultres en aultres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuer celuy qui les transmuë. Et après j'ay contre-pensé, que double louenge peult venyr de transmuer un transmueur, comme d'assaillir un assaillieur, de tromper un trompeur, et mocquer un mocqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande Majesté, fauldroit premierement que vostre plus qu'humaine puyssance transmuaast la muse de Marot en celle de Maro. Toutesfois telle qu'elle est, soubz la confyance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduict et parachevé de ces quinze livres le premier : dont au chasteau d'Amboise vous en pleut ouïr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plaist, par temps aurez la piece entiere : car la

plume de petit ouvrier ne desire vollar si non
là où le vent de vostre royalle bouche la
voudra pousser. Et à tant me tairay, Ovide
veult parler.

LIVRE PREMIER

DE

LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

1530.

ARDANT desir d'escrire ung hault ouvraige ,
M'a vifvement incité le couraige
A réciter maintes choses formées
En aultre corps tous nouveaulx transformées.
Dieux soubverains qui tout faire sçavez,
Puis qu'en ce point changées les avez ,
Donnez faveur à mon commencement.
Et deduisez mes propoz doucement,
A commencer depuis le premier naistre
Du monde rund jusqu'au temps de mon estre.

Avant la mer , la terre , et le grant œuvre ,
Du ciel très hault qui toutes chose cœuvre ,
Il y avoit en tout ce monde enorme
Tant seulement de nature une forme ,
Dicte chaos , ung monceau amassé ,
Gros , grant , et lourd , nullement compassé.
Brief ce n'estoit qu'ung pesanteur vile
Sans aulcung art, une masse immobile,

Là où gisoient les semences encloses ,
Desquelles sont produictes toutes choses ,
Qui lors estoient ensemble mal couplées ,
Et l'une et l'autre en grant discord troublées.

Aulcun soleil encores au bas monde
N'eslargyssoit lumiere clere et monde :
La lune aussy ne se renouvelloit ,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chascung mois. La terre compassée
En l'air espars ne pendoit balancée
Soubz son droict poids. La grant fille immortelle
De l'Océan , Amphitrite la belle
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre , ainsy que ores ,
Et quelque part où feust la terre , illecq
Estoit le feu , l'air , et la mer avecq.

Ainsy pour lors estoit la terre instable ,
L'air sans clarté , la mer non navigable ,
Rien n'avoit forme , office , ne puyssance ,
Ainçois faisoit l'ung aux aultres nuysance :
Car froid au chaud menoit guerre et discords :
Secq à l'humide , et le tout en ung corps.
Avecq le dur le mol se combatoit :
Et le pesant au legier debatoit.

Mais dieu qui est la nature excellente ,
Appaisa bien leur noise violente :
Car terre adoncq du ciel desempara ,

De terre aussy les eaux il separa,
Et meit à part, pour mieulx faire leur paix,
Le ciel tout pur d'avecques l'air espais.
Puis quand il eut desmeslez, et hors miz
De l'orde masse, iceulx quatre ennemiz,
Il va lyer en concorde paisible
Chascung à part, en sa place duysible.
Le feu sans poids du ciel courbe et tout rund
Feut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus haultain.
L'air le suyvit qui n'en est pas loingtain,
Ains du cler feu approche grandement
D'agilité, de lieu semblablement.

En espesseur la terre les surpasse,
Et emporta la matiere plus crasse
Du lourd monceau: dont en bas s'avalla
Par pesanteur. Puis la mer s'en alla
Aux derniers lieux sa demourance quierre,
Environnant de tous costez la terre.

En tel' façon, quicuncques ait esté
Celuy des dieux, quand il a projecté
Ce grant ouvraige et en membres dressée
La grosse masse en ce poinct despecée,
Il arrundit et fait la terre au moule,
Forme et façon d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en son poids juste et droict
Egale feust par ung chascung endroict,

Puis çà et là les grans mers espandit ,
Et par grans vents enflées les rendit ,
Leur commandant faire flotter leur unde
Tout à l'entour des fins de terre runde :
Parmy laquelle adjousta grans estangs ,
Lacqz et marets et fontaines sortans :
Et puis de bords et rives tournoyantes
Ceinctures fait , aux rivières courantes.
Qui d'une part en la terre se boivent :
Aultres plusieurs en la mer se reçoivent :
Et là , au lieu de rives et de bors ,
Ne battent plus que grans havres et ports.

Aux champs après commande de s'estendre ,
Et aux forests, rameaux et fueilles prendre :
Ung chascung val en pendant fait baisser ,
Et contre hault les montaignes dresser.

Et tout ainsy que l'ouvrier advisé ,
Fait le hault ciel par cercles divisé ,
Deux à la dextre , et sur senestre deux ,
Dont le cinquiesme est le plus ardent d'eux.
Par tel' façon , et en semblable nombre
Il divisa terre pesante et sombre :
Et en cela le hault ciel ne l'excede :
Car comme luy cinq regions possede ,
Dont la moyenne habiter on ne peut ,
Par le grant chault qui en elle se meut :
Puis elle en a deux couvertes de neige :

Et au milieu de ces deux est le siege
De deux encor, que Dieu, qui les ouvroit,
Amodera par chault meslé de froit.

Sur tout cela l'air il voulut renger :
Lequel d'autant comme il est plus leger
Que terre et l'eau, d'autant est il pesant
Plus que le feu tant subtil et luysant.
En celuy air les nuës et nuées,
Commanda estre ensemble situées :
Et le tonnerre et tempestes soubdaines,
Espouventans les pensées humaines :
Semblablement avec la fouldre ardante,
Les vents causans froidure morfondante.

A iceulx vents Dieu n'a permis d'aller
Confusement par la voye de l'air :
Et nonobstant que chascung d'eulx exerce
Ses soufflemens en region diverse,
Encore à peine on peult, quand s'esvertuent,
Y resister, qu'ilz ne rumpent et ruent
Le monde jus par bouffemens austeres :
Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'envolla
Vers Orient, et occuper alla
Nabathe et Perse, et les monts qui s'eslevent
Soubz les rayons qui au matin se levent :
Zephyrus feut soubz vesper resident,
Prés des ruyseaux tiedys de l'Occident.

Boreas froit envahit la partie
Septentrionne, avecques la Scythie.

Et vers midy, qui est tout au contraire,
Auster moiteux, jecta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay cy declairé,
Le grant ouvrier mit le ciel etheré
Cler, pur, sans poids, et qui ne tient en rien
De l'espesseur, et brouas terrien.

A peine avoit tous ces œuvres haultains
Ainsy assis, en lieux seurs et certains,
Que tout autour du ciel cleres et nettes
Vont commencer à luyre les planettes,
Qui de tout temps pressées et cachées
Soubz celle masse avoient esté cachées.

Aussy affin que region aulcune
Vuide ne feust d'animaulx à chascune
Propres et duicts, les estoilles et signes
Et des haults dieux les formes très insignes
Tindrent le ciel. Les poissons nets et beaux
Eurent en part, pour leur manoir, les eaux.
La terre après print les bestes sauvages:
Et l'air subtil oyseaux de tous plumaiges.

La trop plus sainte et noble créature,
Capable plus de hault sens par nature,
Et qui sur tout pouvoit avoir puyssance,
Restoit encore. Or print l'homme naissance,
Où l'ouvrier grant, de tous biens origine

Le composa de semence divine ,
Où terre adoncq (qui estoit separée
Tout freschement de la part etherée)
Retint en soy semence supernelle
Du ciel , qui print sa facture avecq elle ;
Laquelle après Prometheus mesla
En eau de fleuve, et puis formée l'a
Au propre imaige et semblable effigie
Des dieux , par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout aultre animal
Jecte tousjours son regard principal
Encore bas , Dieu à l'homme a donné
La face haulte , et luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx ,
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.

La terre doncq nagueres desnuée
D'art , et d'imaige ainsy feut transmuée ,
Et se cœuvrit d'hommes d'elle venuz ,
Qui lui estoient nouveaux et incongnuz.

L'aage doré sur tous resplendissant ,
Feut le premier au monde fleuryssant ,
Auquel chascung , sans correcteur et loy ,
De son plein gré gardoit justice et foy.
En peine , et peur aulcung ne souloit vivre :
Loix menaçans ne se gravoient en cuivre
Fiché en murs : povres gens sans refuge
Ne redoutoient la face de leur juge :

Mais en seurté se sçavoient accoincter,
Sans qu'il fallust juge à les appoincter.

L'arbre du pin, charpenté et fendu,
N'estoit encor des haults monts descendu
Sur les grans eaux, pour flotter et naiger,
Et en païs estrange voyaiger.

Hommes mortels ne congnoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profunds, et murs de grans efforts
N'environnoient encor villes et forts.
Trompes, clérons d'airain droict, ou tortu,
L'armet, la lance et le glaive poinctu
N'estoient encor. Sans usaige et alarmes
De chevaliers, de pietons, et gens darmes,
Les gens alors seurement en tous cas
Accomplyssoient leurs plaisirs delicats.

La terre aussy non froissée et feruë
Par homme aulcung, de soc de la charruë,
Donnoit de soy tous biens à grant planté,
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté:
Et les vivans contens de la pasture
Produicte alors sans labeur ne culture,
Cueilloient le fruict des sauvaiges pommiers,
Fraises aux monts, les cormes aux cormiers:
Pareillement les meures qui sont jointes
Contre buyssons pleins d'espineuses poinctes,
Avec le gland qui leur tomboit à gré

Du large chesne à Juppiter sacré.

Printemps le verd regnoit incessamment,
Et Zephyrus souspirant doucement
Soefves rendoit, par tiedes alénées,
Les belles fleurs sans semences bien nées.
Terre portoit les fruicts tost et à point,
Sans cultiver. Le champ sans estre point
Renouvelé, par tout devenoit blanc,
Par force espics pleins de grain bel et franc,
Prest à cueillir. Fleuves de laict couloient.
Fleuves de vin aussy couler souloient,
Et le doulx miel, dont lors chascung goustoit,
Des arbres verts tout jaune degoutoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,
Feut au profund des tenebres transmis,
Soubz Juppiter estoit l'humaine gent;
Et en ce temps survint l'aage d'argent,
Qui est plus bas que l'or tres souverain,
Aussy plus hault et riche que l'airain.

Ce Juppiter abaissa la vertu
Du beau printemps, qui tousjours avoit eu
Son cours entier, et soubz luy feut l'année
En quatre parts reduicte et ordonnée;
En froit Yver, et en Esté qui tonne,
En court Printemps, et variable Autonne.

Lors commença blanche et vifve splendeur
Reluyre en l'air espris de seche ardeur.

D'aultre costé survint la glace froide ,
Par vent d'yver penduë , estraincte et roide.
Lors on se print à musser soubz maisons .
Maisons estoient , cavernes , et cloisons ,
Arbres espez , fresche ramée à force ,
Et verts osiers joincts avecques escorce.

Lors de Cerés les bons grains secourables
Soubz longs seillons de terres labourables
Sont enterrez ; et feurent bœufs puyssans
Pressez du joug , au labeur mugyssans ,
Aprés cestuy troisieme succeda
L'aage d'airain , qui les deux exceda
D'engin mauvais ; et plus audacieux
Aux armes feut , non pourtant vitieux.

Le dernier est de fer dur et rouillé ,
Où tout soubdain chascung vice brouillé
Se vint fourrer , comme en l'aage total
Accomparé au plus meschant metal ,
Honneste honte et verité certaine
Avecques foy prindrent fuite loingtaine :
Au lieu desquelz entrèrent Flaterie ,
Deception , Trahison , Menterie ,
Et folle Amour , Desir , et Violence
D'acqueryr gloire et mundaine opulence.

Telle avarice adoncq , le plus soubvent
Pour praticquer mettoit voiles au vent.

Lors mal congnu du nautonnier et maistre

Et mainte nef, dont le bois souloit estre
Planté debout sur montaignes cornuës,
Naigeoit, saultoit par vagues incongnuës.

Mesmes la terre (avant aussy commune,
Que la clarté du soleil, air, et lune)
Feut divisé en bornes, et partis
Par mesureurs fins, caults et deceptifs.

Non seulement humaines creatures
Cercherent bledz et aultres nourrytures :
Mais jusqu'au fons des entrailles allerent
De terre basse : où prindrent et fouillerent
Les grans thresors et les richesses vaines
Qu'elle cachoit en ses profondes veines :
Comme metaulx, et pierres de valeurs,
Incitemens à tous maulx et mal heurs.
Jà hors de terre estoit le fer nuysant,
Avecques l'or, trop plus que fer cuysant,
Lors guerre sort, qui par ces deux metaulx
Faict des combats inhumains et brutaulx,
Et casse et rumpit de main sanguinolente
Armes clinquans soubz force violente.

On veit desjà de ce qu'on emble et oste :
Chez l'hostelier n'est point assuré l'hoste,
Ne le beau pere avecques le sien gendre :
Petite amour entre freres s'engendre :
Le mary s'offre à la mort de sa femme :
Femme au mary faict semblable diffame :

Par mal talent les marastres terribles
Meslent soubvent venins froits et horribles :
Le filz affin qu'en biens mundains prospere ,
Souhaitte mort, avant ses jours, son pere.

Dame pitié gist vaincuë et oultrée :
Justice aussy la noble vierge Astrée ,
Seule et derniere après tous dieux sublimes ,
Terre laissa taincte de sang et crimes.

Aussy affin que le ciel etheré
Ne feust de soy plus que terre asseuré ,
Les fiers geants (comme on dict) affecterent
Regner aux cieulx, et contremont dresserent ;
Pour y monter, mainte montaigne ont mise
L'une sur l'aulture. Adoncques part transmise
Fouldre du ciel , l'omnipotent facteur
Du mont Olympe abbatit la haulteur :
Et debrisa en ruine fort grosse
Pellion mont assis sur celuy d'Osse.

Quand par son poids ces corps faulx et cruelz ,
Feurent gisans derumpus et tuez ,
La terre feut mouillée en façon telle ,
De moult de sang des geants enfans d'elle ,
Que (comme on dict) trempée s'enyvra :
Puis en ce sang tout chault , ame livra :
Et pour garder enseigne de la race
En fait des corps portans humaine face :
Mais ceste gent feut aspre et despiteuse ,

Blasmant les dieux, de meurdres convoiteuse:
Si qu'à la voir, bien l'eussiez devinée
Du cruel sang des geants estre née.

Cecy veoyant des haults cieulx Juppiter,
Crye, gemit, se prent à despiter,
Et sur le champ par luy feut allegué
Ung aultre faict non encor divulgué,
Des banquets pleins d'horreur espouventable,
Que Lycaon presparoit à sa table.

Dont en son cueur yre va concepvoir
Tel qu'ung roy, comme luy, peult avoir:
Et son conseil appella haultement,
Dont les mandez vindrent subitement.

Or d'icy bas, là suz lieu celeste
Est une voye aux humains manifeste
Semblable à laict, dont laictée on l'appelle,
Aisée à veoir pour sa blancheur tant belle:
Et par icelle est le chemin des dieux,
Pour droict aller au trosne radieux
Du grand Tonnant, et sa maison royalle
En ce lieu blanc, des nobles dieux la salle
Feut frequentée alors par tout son estre,
A huys ouverts, sur dextre et à senestre.
Les moindres dieux en divers lieux s'assirent,
Et les puyssans leurs riches sieges meirent
Vers le hault bout: brief, telle est ceste place,
Que se j'avois de tout dire l'audace,

Je ne craindrois dire que c'est la mesme ,
Qu'est du hault ciel le grant palais supresme.

Doncq quand les dieux feurent en ordre assis
Aux sieges bas , faicts de marbre massifs ,
Juppiter mis au plus hault lieu de gloire ,
Et appuyé sur son sceptre d'yvoire ,
Comme indigné , par trois fois , veoyre quatre ,
De son grant chief fit bransler et debatre
L'horrible poil : duquel par son pouvoir ,
Faict terre et mer , et estoilles mouvoir :
Puis tout despit devant tous il desbouche
En tel' façon son indignée bouche :

Je ne fus oncq pour le regne mundain
Plus triste en cueur , de l'oraige soubdain
Auquel geants qui ont serpentins pieds ,
Feurent tous prêts , quand feusmes espiedz ,
De tendre et mettre au ciel recreatif
Chascung cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy feust tant
Cruel et fier , celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule suite ,
Et d'une ligue enfin par moy destruite :
Mais maintenant en toute voye et trasse ,
Par où la mer le monde entier embrasse ,
Perdre et tuer ne fault , pour son injure ,
Le mortel genre. Et qu'ainsy soit , j'en jure
Des baz enfers les eaux noires et creuses ,

Coulaus soubz terre aux forests tenebreuses :
 Quoy que devant fault toute chose vraye
 Bien espreuver : mais l'incurable playe
 Par glaive fault toujours couper à haste ,
 Que la part saine elle n'infecte et gaste.

J'ay en forests et sur fleuves anticques
 Mes demidieux , et mes faunes rustiques ,
 Satyres gays , nymphes nobles compaignes ,
 Et mes sylvains residens aux montaignes :
 Lesquels d'autant que ne les sentons dignes
 D'avoir encor les gloires celestines ,
 Souffrons , au moins , que seurement et bien
 Ils puyssent vivre en terre , que du mien
 Leur ay donnée. O dieux intercesseurs ,
 Les pensez vous en bas estre assez seurs ,
 Quand Lycaon , noté de felonnie ,
 A conspiré mortelle vilenie
 Encontre moy , qui par puyssance éterne ,
 La fouldre et vous ça hault tiens et gouverne ?

Lorstous ensemble en fremyssant murmurent ,
 Et Juppiter , d'ardant desir qu'ilz eurent ,
 Vont supplyant qu'en leurs mains vueille mettre
 Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsy au temps que la cruelle main
 D'aucuns voulut tenir le nom romain ,
 Tendrant au sang Cæsarien espandre ,
 Pour la terreur d'ung tant subit esclandre ,

Feut l'humain genre asprement estonné,
Et tout le monde à l'horreur adonné.

Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,
Ne te feut pas moins agreable et juste,
Que ceste cy à Juppiter insigne:
Lequel après avoir par voix et signe
Refraint leur bruyt, chascung d'eulx fait silence.

Le bruyt cessé par le grave excellence
Du hault regent, derechief tout despit,
D'ung tel propos la silence rumpit.

Les peines a (ne vous chaille) souffertes:
Mais quoy qu'il ayt receu telles dessertes,
Si vous diray je en résolution,
Quel est le crime, et la punition.
De ce dur temps l'infamie à merveilles
Venoit souvent jusques à noz oreilles.
Lequel rapport desirant estre faulx,
Subit descens des cieulx luy sans et haultz,
Et circuy le terrestre domaine,
Estant vray dieu dessoubz figure humaine.

Fort long seroit vous dire (ô dieux sublimes!)
Combien par tout il fut treuvé de crimes:
Car l'infamie, et le bruyt plein d'opprobre
Bien moindre feut que la verité propre:
De Menalus traversay les passaiges,
Craincts pour les trous des grans bestes sauvaiges,
Et les haultz pins du froid mont Lyceus,

Et Cillene. Quand cela passé euz ,
Du roy d'Archade ez lieux me viens renger,
Et en sa court dangereuse à loger
Entre tout droict, au point que la serée
Tire la nuict d'un peu de jour parée.

Par signes lors monstray que j'estois dieu
Venu en terre, et le peuple du lieu
A m'adorer j'à commance, et m'invocque:
Mais Lycaon (d'entrée) raille et mocque.
Leurs doulx priers, en disant: Par ung grief
Et cler peril j'espreuveray de brief
Si mortel est ce dieu cy qu'on redoute ,
Et n'en sera la verité en doubte.

Puis quand serois la nuict en pesant somme,
A me tuer s'appreste ce faulx homme ,
De mort subite: icelle experience
De verité lui plaist d'impatience.

Et non content est de si griefve coulpe,
Mais d'ung poignard la gorge il ouvre et coupe
A ung, qui là fut en hostage mis ,
De par les gens de Molosse transmis.
Et l'une part des membres de ce corps
Va faire cuyre ainsy à demy morts
En eau bouillant, rendant l'autre partye
Suz ardant feu, de gros charbons rostye;
Lesquels sur table ensemble met et pose:
Dont par grant feu qui vengea telle chose,

Sur le seigneur tomba la maculée
Orde maison digne d'estre bruslée.

Adoncq s'enfuit troublé de peur terrible :
Et aussy tost qu'il sentit l'air paisible
Des champs et bois , de hurler lui feut force ,
Car pour neant à parler il s'efforce.
Son museau prend la fureur du premier,
Et du desir de meurdres coustumier
Sur les aigneaux ore en use et jouyt ;
Et de veoir sang encores s'esjouyt.
Ses vestemens poil de beste devindrent ,
Et ses deux braz façon de cuisses prindrent.
Il fut faict loup , et la marque conforme
Retient encor de sa premiere forme :
Tel poil vieillard , et tel' frayeur de vis
Encores ha : semblables yeulx tous vifz
Ardent en luy. Brief , tel' figure porte
De cruauté , comme en premiere sorte.

Or est tombé ung manoir en ruine ,
Mais ung manoir tout seul n'a esté digne
D'estre pery ; par tout où paroist terre
Regne Erinnys , ayment peché et guerre.
Et si diriez que tous ilz ont juré ,
De maintenyr vice desmesuré.
Tous doncques soyent par peine meritée
Punys à coup. C'est sentence arrestée.

Alors de bouche aucuns des dieux approuvent

L'arrest donné par Juppiter, et mouvent
Plus son courroux. Les aultres rien ne dirent,
Mais, sans parler, par signe y consentirent.
Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur très aperte :
Et demander vont à Juppiter, quelle
Forme adviendra sur la terre, après qu'elle
Sera privée ainsy d'hommes mortels,
Qui portera l'encens sur les autels,
Et si la terre aux bestes veut bailler,
Pour la destruire et du tout despouiller.

Alors deffend Juppiter, et commande
A ung chascung qui tel' chose demande,
De n'avoir peur, disant qu'à ce besoing,
De toute chose il a la cure et soing :
Et leur promet lignée non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.

Soubdain debvoit pour mettre humains en pouldre
Par toute terre esandre ardante fouldre :
Mais il craignit que du ciel la facture,
Par tant de feux, ne conceust d'avanture
Quelque grant flamme, et que soubdainement
Bruslé ne feust tout le hault firmament.
Puis luy soubvint qu'il est predestiné,
Qu'advenyr doibt ung temps déterminé
Que mer, que terre, et la maison prisée
Du ciel luysant, ardra toute embrasée :

Et qu'on doibt veoir le très grant edifice
Du monde rund, en labeur et supplice.

Lors on cacha les dardz de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez :
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaist user : car soubz eaux veult deffaire
Le mortel genre : et sur les terres toutes.
De tout le ciel jecter pluyes et gouttes,

Incontinent aux cavernes d'Eole
Enclost le vent Aquilon qui tost vole :
Semblablement en ses fosses estuye
Tous ventz chassans la nuë apportant pluye :
Et seulement meit Notus hors d'icelles
Lors Notus vole avecq ses moytes esles,
Son vis terrible est cœuvert ceste foy
D'obscurité noire comme la poix.

Par force d'eau sa barbe poyse toute,
De ses cheveux tous chenuz eau degoute,
Dessus son front moyteurs coulent et filent,
Son sein par tout, et ses plumes distilent.

Puis quand il eut ça et là nuës maintes
Pendant en l'air dedans sa main estrainctes,
Gros bruyt se faict, esclers en terre abundant,
Et du hault ciel pluyes espesses fundent.

Iris aussy de Juno messagere
Vestant couleurs de façon estrangere
Tire conçoit grandes eaux et menuës,

En apportant nourrissement aux nuës,
 Dont renversez sont les bledz à oultrance,
 Morts sont et vains les vœux, et l'esperance
 Des laboureurs, et feut perdu adoncq
 Tout le labeur de l'an qui est si long.
 Encor pour vray l'yre ouverte et patente
 De Juppiter ne feut assez contente
 Des grandes eaux, que de son ciel jecta:
 Mais Neptunus son frere s'appresta
 De promptement à son ayde envoyer
 Grant renfort d'eaux, pour le monde noyer.
 Et à l'instant tous ses fleuves il mande:
 Lesquelz entrez dedans la maison grande
 De leur seigneur en brief dire leur vient.

Pour le present user ne vous convient
 De long propoz, voz forces descœuvrez,
 Ainsy le fault, et vos maisons œuvrez:
 Puis en ostant vos obstacles et bundes,
 Laschez la bride à voz eaux furibundes.

Ce commandé, s'en revont à grans courses:
 Tous les ruyseaux l'entrée de leurs sources
 Laschent à plein, et d'ung cours effrené
 Tout alentour des grans mers ont tourné.

Neptune adoncq de son sceptre massif
 Frappa la terre, et du coup excessif
 Elle trembla, si que du mouvement
 Elle fait voye aux eaux apertement.

Si vont courant tous fleuves esendus
Parmy les champs ouverts et estendus,
En ravyssant avecq les fruicts les arbres,
Bestes, humains, maisons, palais de marbres,
Sans espargner temples painctz et dorez,
Ne leurs grans dieux sacrez et adorez.

Et s'ainsy est, qu'aulcung logis debout
Soit demouré en resistant du tout
A si grant mal, toutesfois l'eau plus haulte
Cœuvre le fest, et par dessus lui saulte.
Que diray plus? grandes tours submergées
Cachées sont soubz les eaux desgorgées:
Et n'y avoit tant soit peu d'apparence,
Qu'entre la mer, et terre eust difference,
Tout estoit mer; et la mer, qui tout baigne,
N'a aucuns bors. L'ung pour se sauver gaigne
Quelque hault mont; l'autre, tout destourbé,
Se siet dedans ung navire courbé:
Endroict au lieu il tire l'aviron,
Où labouroit nagueres environ.

L'ung sur les bledz conduit nefz et bateaux
Ou sur le hault des villes et chasteaux,
Qui sont noyez. L'autre sur les grans ormes
Prent à la main poissons de maintes formes.
L'encre de mer se fiche au pré tout vert;
Fortune ainsy l'a voulu et souffert.
Bateaux courbez couvrent les beaulx vignobles

Gisans soubz l'eau, et plusieurs terres nobles:
 Et au lieu propre, où chevres et moutons
 Broustoient naguere herbes, fleurs et boutons;
 Là maintenant balaines monstrueuses
 Posent leurs corpz. Les nymphes vertueuses
 Regnent en mer, et belles neréides
 S'estonnent fort de veoir soubz eaux liquides
 Forests, maisons, villaiges et citez;
 Par les dauphins les bois sont habitez,
 Et en courant parmy les haults rameaux
 Heurtent maint rocq agité de grans eaux.

Entre brebys nagent loups ravyssans,
 La mer soustient les roux lions puyssans:
 Tigres legiers porte l'eau undoyante:
 De rien ne sert la force fouldroyante
 Au dur sanglier, ne les jambes agiles
 Au cerf ravy par les undes mobiles.

Et quand l'oyseau vaguant a bien cherché
 Terres, ou arbres, où puisse estre branché,
 A la fin tumbe en la mer amassée,
 Tant ha du vol chascune esle lassée.

Jà de la mer la fureur à grans brasses
 Avoit cœuvert et mottes, et terrasses:
 Vagues aussy, qui de nouveau flottoient,
 Les haults sommets des montaignes battoient;
 Brief, la pluspart gist engloutye et morte
 Dedans la mer. Ceulx que la mer n'emporte,

Le long jeusner de tel façon les mine,
Qu'à la parfin tumbent morts de famine.

Or separez sont les champs très anticques
Aoniens d'avecques les Atticques
De par Phocis, terre grasse j'entens,
Quand terre estoit: mais en iceluy temps
La plus grant part n'estoit que mer comblée,
Et un grant champ d'eau subit assemblée.

En ce pays Parnassus le hault mont
Tendant au ciel se dresse contremont
A double croupe, et les nuës surpasse
De sa haulteur. Sur ceste haulte place,
Pour ce que mer cœuvroit le demourant,
Deucalion aborda tout courant
En une nef, qui grande n'estoit mye,
Avec Pyrrha sa compaigne et amye.
Les dieux du mont, et nymphes corycides
Là adoroient, prians à leurs subsidies
Themis disant les choses advenyr,
Qui lors souloit des oracles tenyr
Le temple saint: oncques ne feut vivant
Meilleur que luy, ne de plus ensuyvant
Vraye equité, et n'eut oncq au monde ame
Plus honorant les dieux, qu'icelle dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continuë
Que terre estoit ung estang devenuë,
Et ne rester de tant de milliers d'hommes

Maintenant qu'ung sur la terre où nous sommes,
Et ne rester de tant de femmes qu'une :
Veoyant aussy que sans malice aulcune ,
Tous deux estoient , et tous deux amateurs
De son saint nom, et vrayz adorateurs :
Cela veoyant, les nuës qui tant pleurent ,
Rumpt et separe. Et quand les pluyes feurent
Par Aquilon chassées en maints lieux ,
Aux cieulx la terre , à la terre les cieulx
Il va monstrier : aussy l'yre et tempeste
De la marine illecq plus ne s'arreste.

Puis Neptunus sur la mer president ,
En mettant jus son grant sceptre et trident,
Les eaux appaise, et huche sans chommer
Le vert Triton flottant dessuz la mer,
Le dos cœuvert de pourpre faict exprés
Sans artifice : et luy commande après
Souffler dedans la resonnant buccine ,
Et rappeler après avoir faict signe ,
Fleuves et flots. Lors Triton prend et charge
Sa trompe creuse entortillée en large ,
Et qui du bas vers le hault croist ainsy
Qu'ung tourbillon : laquelle trompe aussy
Après qu'elle a prins air tout au milieu,
De la grant mer, chascung rivaige et lieu
Gisant soubz l'ung et soubz l'autre solcil ,
Elle remplyt de son bruyt non pareil.

Laquelle aussy, quand elle feut joingnante
Contre la bouche à Triton , degoustante
Pour la moiteur de sa barbe chargée,
Et qu'en soufflant la retraicte enchargée
Elle eut sonné , par tout feut entenduë,
Des eaux de terre , et de mer estenduë ,
Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,
Contraingnit lors toutes s'en retourner.
Desjà la mer prend bords et rives neufves,
Chascung canal se remplyt de ses fleuves,
Fleuves on veoit baisser et despartyr,
Et hors de l'eau les montaignes sortyr:
Terre s'esleve , et les cieulx qui paroissent,
Croissent ainsy, comme les eaux descroissent.

Longs jours après , boys et foretz mouillées,
Manifestoient leurs testes despouillées
De fueille et fruict: au lieu de quoy retindrent
Les graz limons , qui aux branches se prindrent.
Restably feut tout pays despourveu,
Lequel estant par Deucalion veu
Large et cœuvert, et que terrestre voye
Mise en desert faisoit silence coye,
La larme à l'euil adoncq il souspira
Parlant ainsy à sa femme Pyrrha.

O chere espouse , ô ma sœur honorée,
O femme seule au monde demourée,
Que commun sang, puis parenté germaine ,

DE LA MÉTAMORPHOSE. 1

Puis maryage ont joincte à moy prochaine ,
Et à present joincte à moy de rechief
Par ce peril et dangereux meschief
De toute terre , et pays évident
De l'Orient , et de tout l'Occident :
Nous deux seuletz sommes tourbe du monde ,
Le residu possède mer profonde :
Et n'est encor la fyance , et durée
De nostre vye assez bien assurée :
Et d'aulture part les nuës qu'icy hantent ,
Nostre pensée asprement espouventent.

Si par fortune eschappée sans moy
Feusses des eaux , quel couraige or en toy
Feust demouré ? O chetifve et dolente ,
Comme eusses-tu tel craincte violente
Seule souffert ? qui te feust consoleur ,
Pour supporter maintenant ta douleur ?
Certes , croy-moy , si l'eau t'avoit ravye ,
Je te suyvrois , et l'eau auroit ma vye.
Que pleust auxdieux , qu'un si grant pouvoir j'eusse
Que par les arts de mon pere je peusse
Renouveler toute gent consommée ,
Et mettre esprit dedans terre formée.

Le genre humain reste en nous deux : et pour ce
Doibt en nous deux prendre fin , ou ressource ,
Et des humains demourons la semblance :
Telle a esté des haults dieux l'ordonnance.

Après ces motz, après pleur et cryer,
Bon leur sembla devotement pryer
Themis celeste, et soubz divins miracles
Cercher secours en ses sacrés oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undes
De Cephysis, non bien cleres et mundes
Encor du tout; mais bien jà retirées
Au droict vaisseau, duquel s'estoient tirées,
Et quand jecté eurent de l'eau benie
Sur leurs habits en grant cerimonie,
Et sur leurs chiefs, ils prindrent leur adresse
Droict vers le temple à la sainte déesse,
Dont les sommets, et voustes se gastoient
De laide mousse, et les autels estoient
Sans sacrifice, et les lampes estainctes.

Puis, quand du temple ont les marches attainctes,
Ung chascung d'eulx s'encline contre terre,
Et tout crainctif baise la froide pierre,
Disant ainsy : Si en tristes saisons
Les dieux vaincuz par justes oraisons
Sont amolys : et si courroux et yre
Flechist en eulx, hélas ! vueille nous dire,
Dame Themys, par quel art, ou sçavoir
Reparable est la perte que peulx veoir
De nostre genre ; et aux choses noyées
Tes aides soient par douceur octroyées.

Adoncq s'esmeut ce divin simulacre,

Et leur respond : partez du temple sacre ,
Cœuvrez vos chiefs en devotions saintes ,
Et desliez vos robes qui sont ceinctes ,
Après jectez soubvent par suz le dos
De vostre anticque et grant mere les os.

Lors esbahyz demourent longuem ent ,
Et puis Pyrrha parlant premierement ,
Rumpt la silence , et d'obeyr refuse
Aux motz et dictz dont celle déesse use ,
En la pryant (avec crainctifve face)
Devotement , qu'en ce pardon luy face :
Et d'offenser crainct de sa mere l'ame ,
Jectant ses os , et de luy faire blasme.

Tandis entre eulx resolvent et remirent
Les motz obscurs de l'oracle , que ouyrent
Soubz cœuverture ambiguë donné.
Deucalion , comme moins estonné,
Rasseure après , et doulcement console
La femme simple , avec telle parole :
Croy moy, Pyrrha, que les dieux pour nous veillent
Ilz sont tous bons , et jamaiz ne conseillent
Rien de mauvaiz , et si trop fort je n'erre ,
Nostre grant mere anticque , c'est la terre.
Ses ossemens , selon le mien recorz ,
Les pierres sont , qu'elle a dedans son corpz :
Et commandé nous est de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penser

Pyrrha feust meuë à cause de l'augure ,
Que son mary bien expose et figure ,
Ce nonobstant , son espoir est douteux ,
Et moult encor se deffient tous deux
De cest oracle : en après vont disant :
Mais que nuyra l'espreuve ce faisant ?
Sur ce s'en vont du temple où se humilyent ,
Cœuvrent leurs chiefs et leurs robes deslyent ,
Et derriere eulx , à toutes adventures ,
Comme on leur dict , jectent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à délaisser
Leur durescé , et rudesse abaisser ,
A s'amolloyr , et en amolysant
Figure humaine en elles feut yssant :
Mais qui croira que ce soit verité ,
Si pour tesmoing n'en est l'anticquité ?

Bien tost après que croissance leur vient ,
Et que nature en icelles devient
Plus doulce et tendre , aulcune forme d'homme
On y peut veoir , non pas entiere , comme
Celle de nous , mais ainsy que esbauchée
D'ung marbre dur , non assez bien touchée :
Et ressembloit du tout à ces imaiges
Mal rabotez , et rudes en ouvraiges.

Ce neantmoins des pierres la partye
Qui feut terreuse , ou molle , ou amoytye
D'aulcun humeur , elle feut transformée

En chair et sang d'homme ou femme formée :
 Ce qui est dur et point ne flechissoit,
 En ossement tout se convertissoit :
 Ce qui estoit veine de pierre à l'heure
 Feut veine d'homme, et soubz son nom demeure.
 Si qu'en brief temps les pierres amassées
 Qui par les mains de l'homme sont lancées,
 Des hommes ont (par le pouvoir des dieux)
 Prins la figure en corpz, en face, et yeulx :
 Aussy du ject de la femme esgarée
 La femme feut refaicte et réparée.
 Et de là vient, que sommes (comme appert)
 Un genre dur, aux gros labeurs expert :
 Et bien donnons entiere congnoissance,
 D'où nous sortons, et de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux laissée,
 Feut par l'ardeur du cler soleil pressée
 D'eschauffoison, et que paludz et fanges
 Feurent enflez soubz ces chaleurs estranges,
 Terre engendra tous aultres animaulx
 De son vueil propre, en formes inegaulx.
 Pareillement les semences des choses
 Concepvens fruict, nourryes et encloses
 En terre grasse à produire propice,
 Comme au gyron de leur mere et nourryce,
 Vindrent à croistre, et demourance y tindrent
 Si longuement, qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsy, quand l'eau du Nil qui court
Par sept tuyaux, a delaisé tout court
Les champs mouillez, et chascung sien ruisseau
Rendu dedans son anticque vaisseau :
Aprés aussy que le ly mon tout frais
Est eschauffé du soleil et ses rais,
Les paysans plusieurs animaulx treuvent,
Faictz et créez de mottes où se cœuvent :
Et en peult on en elles veoir assez,
Qui seulement ne sont que commencez
Pour le brief temps de leur tout nouveau naistre,
Semblablement d'aultres y veoit on estre
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,
D'espaule, teste, ou jambes trançonnez :
Et du corps mesme imparfaict, l'une part
Bien souvent vyt, l'aultre est terre sans art.

Certes après que humeur de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise,
Produysans sont, et conçoipvent et portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chault toutes choses conçoit :
Et par ainsy concorde discordante
A geniture est apte et concordante.

Doncques après que la terre mouillée,
Et du nouveau deluge fort souillée,
Vint à sentyr de rechef le grant chault

De l'air prochain et du soleil très hault ,
Elle meit hors cent mille especes siennes :
Et d'une part les formes anciennes
Restitua , jadis mortes des eaux :
De l'aulture part fait monstres tous nouveaux.

O grant Phytton, monstre horrible et infect ,
Terre vouldroit , certes , ne t'avoir faict :
Mais toutesfoys elle , dont se repent ,
T'engendra lors : ô incogneu serpent ,
Au peuple neuf aussy craincte donnois ,
Tant large lieu de montaigne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes
L'arcq et la fleche , et qui de telles armes
Par cy devant n'usoit jamaiz que contre
Chevres fuyans , ou dains : à sa rencontre
Ce groz serpent rua mort estendu ,
Par coups noircis du venin expandu ,
Soubz tant de traictz tiré à tel secousse ,
Que toute vuide en feut quasy sa trousse.

Et puis affin que vieil temps advenyr
Ne sceust du faict la memoire ternyr ,
Il establyt sacrez jeux et esbats
Solemnisez par triumphans combats ,
Phyties dictz du nom du grand Phytton
Serpent vaincu pour cela les fait on.

En celuy prix quicuncques jeune enfant
A lucte , à course , ou au char triumphant

Estoit vainqueur, par honneur singulier
Prenoit chapeau de fueilles de meslier,
Car le laurier encores ne regnoit :
Et en ce temps Phebus environnoit
Sa blonde tête à long poil bien seante
De chascung arbre, et fueille verdoïante.

L'amour premiere au cueur de Phebus née,
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée :
Laquelle amour d'aulcung cas d'avanture
Ne lui survint : mais de l'yre et poincture
De Cupido. Phebus tout glorieux
D'avoir vaincu le serpent furieux,
Veit Cupido, qui de corde nerveuse
Bendoit son arc de corne sumptueuse :
Si luy a dict, dy moy, pour quoy tu portes,
Enfant lascif, ces riches armes fortes ?
Ce noble port qui sur ton col s'assiet,
Mieulx en escharpe à mes espaules siet,
Qui bien en sçay donner playes certaines
Aux ennemys, aux bestes inhumaines :
Qui puis ung peu par sagettes sans nombre
Ay rué jus le serpent plein d'encombre
Phyton l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.

Tien toy content d'esmouvoir en clamours,
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,
Et desormaiz n'approprie à toy mesmes

Ainsy à tort , nos louenges supresmes.

Lors luy respond de Venus le fils cher,
Fiche ton arcq ce qu'il pourra ficher,
O dieu Phebus, le mien te fichera :
Ainsy ton bruyt du mien est et sera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu
Plus foibles sont, et plus basses qu'un dieu.

Ainsy disoit : et quand en ses vollées
Eut tranché l'air, des esles esbranlées,
Il se planta prompt et legier, dessus
L'obscur sommet du hault mont Parnassuz :
Et de sa trousse où met ses dards pervers,
Tira deux traicts d'ouvraiges tous divers :
L'ung chasse amour, et l'aulture l'amour crée :
Tout doré est celuy qui la procrée,
Et ha ferrure aguë, clere, et coincte :
Cil qui la chasse est rebouché de poincte,
Et ha du plomb tout confict en amer
Soubz l'empennon. Cupido Dieu d'aymer
Fiche ce traict, qui est de mercy vuyde,
Contre Daphné la nymphe Peneyde :
Et du doré les os il traversa
Du blond Phebus, et au cueur le blessa.

Subitement l'ung ayme, et l'aulture non,
Ains va fuyant d'amoureuse le nom,
Et jusqu'aux trous des boys chasser venoit :
Brief, la despouille aux bestes que prenoit,

C'estoit sa grant joye quotidienne,
En imitant la pucelle Dyane,
Et d'un bandeau ses cheveulx mal en ordre
Serroit au chief, sans les lyer ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,
Mais tousjours fait refuz aux demandans,
Sans vouloir homme : et du plaisir exempte
Va par les boys, qui n'ont chemin ne sente,
Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces,
Ne aussy d'un taz d'amoureuses negoces.

Son pere aussy luy a dict maintes foyz :
Ma chere fille, un gendre tu me doybs :
Et luy a dict cent foyz, blasmant ses veuz :
Tu me doibz, fille, enfans et beaulx nepveuz,

Elle abhorrant maryage aussy fort
Que si ce feust un crime vil et ord,
Entremesloit parmy sa face blonde
Une rougeur honteuse et verecunde :
Puis en flattant son pere desolé,
Et le tenant doucement accolé :
Mon très cher pere ! hélas ! (ce disoit-elle)
Fais moy ce bien, que j'use d'éternelle
Virginité. Juppiter immortel
Feit bien jadis à Dyane un don tel.

Lors, ô Daphné, vray est qu'à ta demande
Ton pere entend : mais ceste beaulté grande,
A ton vouloir ne donne aulcung adveu,

Et ta forme est repugnante à ton veu.

Phebus qui tant la veit bien composée ,
L'ayme tousjours , la souhaite espousée :
Ce qu'il souhaite espere , quoy que soit ,
Mais son oracle à la fin le deçoibt.

Et tout ainsy que le chaume secq ard ,
Quand on a mis les espiz à l'escart :
Comme buyssons ardent par nuict obscure
D'aulcuns brandons , qu'ung passant d'avanture
En s'esclerant a approché trop prés
D'iceulx buyssons , ou les y laisse après
Qu'il veoit le jour : ainsy Phebus en flamme
S'en va reduict , et d'amour qui l'enflamme ,
Par tout son cueur se brusle et se destruit ,
Et en espoir nourryt amour sans fruict.

Au long du col de Daphné veoit pendus
Ses blondz cheveulx , meslez et espendus.
O dieux , dit il , si peignée elle estoit ,
Que pourroit ce estre ? En après s'arrestoit
A contempler ses estincelans yeulx ,
Qui ressembloient deux estoilles des cieulx.

Sa bouche veoit petite par compas ,
Dont le seul veoir ne le satisfaict pas :
Prise ses mains aussy blanches que lys ,
Prise ses doigts , prise ses bras polys ,
Semblablement ses espaules charnuës
Plus qu'à demy descœuvertes et nuës.

S'il y a rien caché dessoubz l'habit ,
Meilleur le pense : elle court plus subit ,
Que vent legier, et ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'appelle.

Je te pry, Nymphé, arreste ung peu tes pas :
Comme ennemy après toy ne cours pas :
Nymphé , demeure ; ainsy la brebiette
S'enfuyt du loup , et la bische foiblette
Du fort lyon : ainsy les coulumbelles
Vont fuyans l'aigle avec fremissans esles :
Ainsy chascung de ses haineux prend suite ,
Mais vray amour est cause de ma suite.

O que je crains que tombes , et qu'espines
Poignent tes pieds et tes jambes , non dignes
D'avoir blesseure ! ô pour moy grant mal heur
Si j'estois cause en rien de ta douleur !

Là où tu vas , sont lieux fascheux , et bestes :
Je te supply (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied), mais cours plus lentement,
Je te suyvray aussy plus doucement.

Enquiers , au moins , à qui tu plais , amye :
D'une montaigne habitant ne suis mye ,
Ne pastoureau : point ne garde et fay paistre
Troupeaux icy , comme un vilain champaistre.
Tu ne sçais point , sotte , tu ne sçais point
Qui est celuy que tu fuis en ce point :
Pour ce me fuis. La puissante isle Clare,

Delphe , Tenede , et aussy de Petare
Le grant palais me sert et obtempere :
Juppiter est mon geniteur et pere :
Tout ce qui est , sera , et a esté ,
Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers poëtique
Accorde au son des cordes de musique :
Et ma sagette est pour vray bien certaine :
Mais une aultre est trop plusseure et soubdaine ,
Laquelle a faict playe en mon triste cueur,
Dont n'avoit oncq amour esté vainqueur.

Medecine est de mon invention ,
Et si suis dict par toute nation
Dieu de secours : et la grande puyssance
Des herbes est soubz mon obéyssance
O moy chetif, ô moy trop miserable ,
De ce qu'amour n'est par herbes curable ,
Et que les arts , qui ung chascung conservent ,
A leur seigneur ne prouffitent , ne servent !

Alors Daphné crainctive se retire
Loing de Phebus , qui vouloit encor dire
Maints aultres motz , et lascia sur ses faicts
Avecques luy ses propos imparfaicts
Lors en fuyant , moult gente se monstroït,
Le vent par coups ses membres descœuvroit,
Et volleter faisoit ses vestemens ,
Qui resistoient contre les soufflemens ;

Puis l'air subit repoussoit en arriere
Ses beaulx cheveulx expandus par derriere :
Dont sa fuite a sa honte augmentée.
Mais le dieu plein de jeunesse tentée ,
Plus endurer ne peult à ce besoin ,
Perdre et jecter son beau parler au loing :
Ains comme amour l'admoneste et poursuyt
D'ung pas legier les trasses d'elle suy.

Et tout ainsy que le levrier agile ,
Quand il a veu le lievre moins habile
En ung champ vague et qu'au pied l'ung conclud
Gagner sa proye , et l'autre son salut ,
Le chien legier de prés le semble joindre ,
En pense bien jà le tenir et poindre :
Puis de ses dents, ouvrant sa gueulle gloutte ,
Rase ses pieds : lors le lievre est en doute
S'il est point priz : ceste morsure eschappe,
Et de la dent , qui coup sur coup le happe ,
Il se desmelle , et fuyt tout estonné.

Ainsy est il de Phebus et Daphné ,
Espoir le rend fort legier à la suite ,
Craincte la rend fort legiere à la fuite :
Mais le suyvant , qui des esles d'amours
Est soulaigé , va de plus soubdain cours ,
Sans point donner de repos ne d'arrest
A la fuyante : et si prochain il est
De ses talons , que jà de son alaine

Ses beaulx cheveux tous espars il aleine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,
Pasle devint : lors vaincuë et attaincte
Par le travail d'une si longue course ,
Va regarder de Peneus la source ,
Disant : mon pere , ayde à mon cueur tant las,
Si puyssance est en voz fleuves et lacs.
Puis dict : O terre , or me perds et efface
En transmuant ma figure et ma face ,
Par qui trop plais , ou la transgloutis vifve ,
Elle , qui est de mon ennuy motifve.

Ceste pryere ainsy finye à peine ,
Grant pasmoyson luy surprend membre et veine,
De son cueur feut la subtile toilette
Tournée en tendre escorce verdelette.
En feuilles lors croysent ses cheveux beaulx :
Et ses deux braz en branches et rameaux.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante ,
En tige morne et racine se plante.
D'ung arbre entier son chief la hauteur ha.
Et sa verdeur (sans plus) luy demeura :
Par quoy Phebus l'arbre ayma de sadoncq ,
Et quand eut mis sa dextre sur le troncq ,
Encor sentoit le cueur de la pucelle
Se demener soubz l'escorce nouvelle.

En embrassant aussy ses rameaux verds ,
Comme eut bien faict ses membres descœuverts :

Il baise l'arbre , et tout ce nonobstant ,
A ses baisers l'arbre va resistant.

Auquel Phebus a dict : Puis que impossible
Est que tu sois mon espouse sensible ,
Certainement mon arbre approprié
Seras du tout , et à moy dedyé.

O verd laurier, toujours t'aura ma harpe,
Ma clere teste , et ma trousse en escharpe :
Et si seras des capitaines gloire
Tous resjouys , quand triumphe et victoire
Chanteront hault les cleres voix et trompes ,
Et qu'on verra les grans et longues pompes
Au Capitolle , aux consacrez posteaux
Seras debout devant les grans portaulx
Feale garde , et au loz de ton regne
Entrelassé seras au tour du chesne :
Et tout ainsy que mon beau chief doré
Est tousjours jeune , et de poil décoré ,
Vueilles aussy porter en chascung aage
Perpetuel honneur de verd fueillaige.
Ces motz finyz , le laurier s'y consent
En ses rameaux qui sont faictz de recent :
Et si sembloit bransler en sorte honneste
Sa sommité , comme on bransle la teste.

En Thessalie une haulte forest
Par tout enclost un val , qui encore est
Nommé Tempé , temperé , fleuryssant :

Parmy lequel Peneus fleuve yssant
Du fons du pied de Pindus, grant montaigne ,
D'eaux escumans le pays tourne et baigne.
D'ung roide cours les nuës embrumées
Va conduisant , qui petites fumées
Semblent jecter : et va si roidement
Contre les rocqz, que du redundement
Les boys arrouse : et de son bruyt qui sonne ,
Les lieux plus loing , que ses voisins , estonne.

Là la maison , là le siege l'on treuve ,
Et lieu secret de Peneus grant fleuve :
Là comme roy residant en ses terres
En sa caverne estant faicte de pierres
Gardoit justice aux undes là courantes :
Pareillement aux nymphes demourantes
En celles eaux. Premier sont là venuz
Tous les prochains fleuves à luy tenuz ,
Non bien sçachant si chere luy feront ,
Ou par sa fille ilz le consoleront
Que perduë a. Sperche y vint à propoz
Portant peupliers ; Eniphe sans repoz ,
Le doulx Amphrise , et le vieil Apidain ,
Avecq Eas : d'autres fleuves soubdain
Y sont venuz , qui de quelque costé
Où soient portez d'impetuosité ,
En la mer font leurs undes retourner
Quand lassez sont de couryr et tourner.

Le fleuve Inache à part soy tout fasché
Seul est absent, et au profond caché
De son grant creux l'eau par larmes augmente
Et tout chetif sa fille Io lamente
Comme perduë: il ne sçait si en vye
Elle est au monde, ou aux enfers ravye:
Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aulcung lieu, cuyde qu'elle ne soit
En aulcung lieu, et crainct en ses espritz,
Que pirement encores luy soit priz.

Or quelquefois Juppiter eternal
La veoit venyr du fleuve paternel
Si luy a dict: O vierge bien formée,
De Juppiter très digne d'estre aymée,
Et qui doibs faire un jour par grant delict
Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,
Ce temps pendant que le soleil très hault
Est au milieu du monde ardent et chault,
Vien à l'umbrage en ce bois de grand monstre,
Ou en cestuy: et tous deux les luy monstre:
Et si tu crains entrer seulette aux creuses
Fosses et trous de bestes dangereuses,
Croy qu'à seurté yras doresnavant
Soubz les secretz des forests, moy devant
Qui suis un dieu, non point des moindres dieux,
Mais qui en main le grant sceptre des cieulx
Tiens et possede, et qui darde et envoie

La fouldre espars en mainte place et voye ;
 Ne me fuy point : or fuyoit elle fort ,
 Et jà de Lerne avoit par son effort
 Oultrepasé les pasluds et les plains ,
 Et les beaulx champs Lycées d'arbres pleins ,
 Quand Juppiter cœuvrit terre estenduë
 D'obscurité parmy l'air expanduë ,
 Retint la fuite à Io jeune d'aage ,
 Et par ardeur ravyt son pucelaige.
 Ce temps pendant , Juno des courts haultaines ,
 Regarde en bas au milieu des grans plaines :
 Si s'esbahyt , dont les nuës subites
 Soubz le jour cler avoient aux bas limites
 Faict et formé la face de la nuict ,
 Et bien jugea que d'aulcung fleuve induict
 A grans moiteurs ne sont faictes ces nuës ,
 Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.

Puis çà et là regarde d'euil marry ,
 Où estre peult Juppiter son mary ,
 Comme sçachant les emblées secrettes
 Du sien espoux tant de fois en cachettes
 D'elle surpriz : et après que apperceu
 Ne l'a au ciel : Ou mon cueur est deceu
 (Dict elle lors) ou je suis offensée.

Puis du hault ciel soubdainement baissée ,
 Se plante en terre , et commande aux nuées
 Loing s'en aller d'obscurté desnüées.

Mais Juppiter qui bon temps se donnoit ,
Prevoyoit bien que sa femme venoit ,
Et jà avoit de Io , fille de Inache ,
Mué la forme en une blanche vache ,
Belle de corpz comme Io fut en vis.

Adoncq Juno (quoy que ce fut envis)
En estima la forme , et le poil beau ,
Et si s'enquiert , à qui , de quel troupeau ,
Et d'où elle est , comme non congnoissant
La verité. Juppiter, dieu puyssant ,
Dict en mentant qu'elle est née de terre ,
A celle fin , que l'on cesse d'enquierre
S'il l'a point faicte : et lors Juno la grande
Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra il or faire , ou devenyr ?
C'est cruaulté , ses amours forbannyr :
Ne luy donnant , la faict souspeçonner :
Honte en après l'incite à luy donner :
Puis amour est à l'en divertir prompt :
Et en effect amour eust vaincu honte :
Mais si la vache (ung don qui peu montoit)
Eust refusée à celle qui estoit
Sa femme et sœur, sembler eust peu adoncques
Visiblement , que vache ne fut oncques.

Quand Juno eust en don son ennemye ,
Du premier coup elle ne laissa mye
Toute sa peur, et craignit grandement ,

Que Juppiter luy prinst furtivement,
Jusques à tant qu'ez mains d'Argus l'eust mise
Fils d'Arestot, pour en garde estre mise.

Or tout le chief avoit cestuy Argus
Environné de cent yeulx bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans
Prenoient repoz : tous les aultres veillans
Gardoient Io, et en faisant bon guet,
Demouroient tous arrestez en aguet.
En quelque lieu où feust Io la belle,
Incessamment regardoit deverz elle.
Devant ses yeulx Io tousjours il veoît,
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.

Quand le jour luist, il souffre qu'elle paise:
Quand le soleil est soubz la terre espesse,
L'enferme et clost : et du rude chevestre
Lye son col, qui n'a merité d'estre
Ainsy traicté : de fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend sa pasture :
Puis la povrette, en lieu de molle couche,
Toute la nuict, dessuz la terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,
Et boyt de l'eau de borbier toute pleine.
Quand elle aussy, qui si fort se douloit,
Deverz Argus ses bras tendre vouloit
S'humilyant, las, la doulcette et tendre
N'a aulcung bras, qu'à Argus puisse tendre :

Et s'efforçant lamenter de sa gorge ,
Ung cry de vache et mugyssant desgorge ,
Tant que du son en craincte se boustâ ,
Et de sa voix propre s'espouventa.

Après s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache , où en soulas prospere
Souloit jouer soubvent avec pucelles.
Et quand en l'eau veit ses cornes nouvelles ,
Eut grande peur, et de la craincte extremes
S'effarouchoit et se fuyoit soy mesme :
Ignorans sont les Nayades encore ,
Veoyre Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit : mais pour les rendre seurs ,
Suyvoit son pere , et si suyvoit ses sœurs :
Estre touchée assez elle souffroit ,
Et à iceulx (tous esbahyz) se offroit.

Le bon vieillard Inachus à jonchées
Luy presenta des herbes arrachées.
Soubdain ses mains elle luy vint lecher,
Baisant la paulme à son pere très cher,
Et retenyr oncq ses larmes ne sçeut :
Et se orendroit de parler la grace eust ,
Elle eust requiz secours et ayde aulcune ,
Et recité son nom et sa fortune.
En lieu de motz, la lettre que imprima
Son pied en terre , adoncques exprima
Parfaictement et mit en descœuvrance

Du corpz mué la triste desmontrance.

O moy chetif, crya lors esperdu
Son pere Inache , et aux cornes pendu ,
Aussy au col de la vache luysante
En son poil blanc , et en dueil gemyssante ,
O moy chetif (dict-il par plusieurs fois),
N'est-ce pas toy, ma fille , que je veois
Cerchant par tout ? Or est chose espreuvée ,
Qu'en te treuvant je ne t'ay point treuvée ,
Et mes douleurs plus que devant sont grandes.
Las , tu te tais, et aux miennes demandes
Tu ne rens point responce reciproques :
Tant seulement aigres souspirs evocques
Du cueur profond , et ce que faire peulx ,
A mon parler mugys comme les bœufs.

Las , le povret ignorant tout ce mal ,
Te presparois cierge et lict nuptial ,
D'ung gendre feut l'espoir premier de moy ,
Et le second de veoir enfans de toy .
Or d'ung troupeau mary te fault avoir ,
Et d'ung troupeau lignée concepvoir ,
Et n'est possible à moy que finyr face
Tant de douleurs , par mort qui tout efface .
Ains estre dieu ce m'est nuysante chose ,
Et de la mort la porte qui m'est close ,
Prolonge et faict le mien regret durable ,
En aage et temps eterne et perdurable .

Comme Inachus disoit son desconfort ,
Argus se leve , et en le poussant fort ,
Meine par force en paturaiges maints
La povre fille arrachée des mains
De son cher pere , et puis occupe et gaigne
Legierement le hault d'une montaigne
Assez loingtaine , où se sied et accule ,
Et là seant en toutes pars specule.

Lors Juppiter roy de tous les celestes
Plus endurer ne peult tant de molestes
A celle Io , du bon Phorone extraicte.
Si appela son fils , que une parfaicte
Clere Pleiade eut en enfantement.
Mercure eut nom , luy fait commandement
D'occyr Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux pieds esles legeres ,
En main puyssante aussy la verge preste
D'endormyr gens , et son chapeau en teste.

Tantost après , que celuy dieu Mercure
Eut disposé tout cela par grant cure ,
Du hault manoir de son pere saulta
Jusques en terre , où son chapeau osta :
Semblablement des esles se desnueë ,
Et seulement sa verge a retenuë.

D'icelle verge (en s'en allant) convoye
Brebyz en troupe , à travers champs sans voye ,
Comme ung pasteur chantant de chalumeaux

Faicts et construicts de pailles , ou roseaux.

Argus, vacher de Juno, tout espriz
Du son de l'art nouvellement appriz,
Luy dict ainsy : Quicuncques sois , approche
Tu pourrois bien te seoir sur ceste roche
Avecques moy. En aultre lieu du monde
L'herbe n'est point (pour certain) plus fecunde
Pour le bestail : tu veoyz aussy l'umbraige
Bon aux pasteurs en cestuy pasturaige.

Mercure adoncq s'assit auprès d'Argus,
Tint et passa en propoz et argus ,
Le jour coulant , parlant de plusieurs poinctz
Et en chantant de ses chalumeaux jointz
L'ung avec l'aultre , à surmonter il tasche
Les yeulx d'Argus gardans Io la vache ;
Et toutesfois Argus vaincre s'efforce
Le doux sommeil amolyssant sa force.
Veoyre et combien que jusques au demy
De tous ses yeulx , se treuvast endormy ,
Ce nonobstant veille de l'aultre part ,
S'enquiert aussy , pour quoy et par quel art
Treuvée feut la fluste dont chantoit ,
Car puis un peu inventée elle estoit.
Lors dict Mercure. Aux montz gelez d'Arcade
En Nonacris sur toute hamadryade
Une nayade y feut très renommée :
Syringue estoit par les nymphes nommée.

Non une foyz , mais par diverses tires
Avoit mocqué grant nombre de Satyres
Qui la suyvoient , et tous les dieux avecques
Du boys umbreux et champ fertile d'illecques.
En venerie et virginal noblesse
Elle ensuyvoit Dyane la déesse
De l'isle Ortige : et accoustrée et ceincte
A la façon de ceste noble sainte
Maintz eust deceu ; et pour Dyane aussy
Prendre on l'eust peu , ne feust que ceste cy
Avoit ung arcq de corne décoré ,
Et ceste là en avoit ung doré :
Encore ainsy maintes gens decepvoit ;
Or le dieu Pan ung jour venyr la veoit
Du mont Lycée , et ayant sur sa teste
Chappeau de pin , luy fait telle requeste.

O noble nymphe obtempere au plaisir
D'ung dieu qui ha grant vouloir et desir
De t'espouser. Brief, mainte aultre adventure
Restoit encor à dire par Mercure ,
C'est assavoir , tel priere ennuyante
Mise à despris , la nymphe estre fuyante
Par boys espeiz , tant que de grant randon
Vint jusque au bord du sablonneux Ladon ,
Fleuve arrêté : et comment à la suite ,
Lors que les eaux empescherent sa fuite ,
Ses cleres sœurs prya illecques prés

De la muer : aussy comment après
Que Pan cuyda Syringue par luy prise ,
Au lieu du corpz de la nymphe requise
Tint en ses mains des cannes et roseaux
Croyssans autour des paludz et des eaux.
Comment aussy , quand dedans anhela ,
Le vent esmeu dedans ces cannes là
Y fait ung son delicat en voix faincts ,
Semblable à cil d'ung cueur qui faict ses plaincts.
Et comment Pan surpriz du son predict ,
Et du doux art tout nouveau luy a dict ;
Cestuy parler et chant en qui te deus ,
Sera commun tousjours entre nous deux.
Aussy comment pour eternal renom ,
Des lors retint , et donna le droict nom
De la pucelle à ses flustes rurales ,
Joinctes de cire en grandeur inegales.

Ainsy pour vray que Mercure debvoit
Dire telz motz , les yeux d'Argus il veoit
Tous succomber , et sa lumiere forte
De grant sommeil enveloppée et morte.

Soubdain sa voix refraingnit , et cessa ,
Et puis d'Argus le dormyr renforça ,
Adoucissant de la verge charmée
Les yeulx foiblets de sa teste assommée.

Lors tout subit d'un glaive renversé
Baissant le chief , en dormant l'a blessé

Au propre endroict auquel est joincte et proche
La teste au col : puis du hault de la roche
Le jecte à val : et le mont hault et droict
Souille du sang. Ainsy ez orendroit
Gisant par terre , ô Argus , qui vivois :
Et la clarté qu'en cent yeulx tu avois
Est ore estaincte , et la seule obscurté
De mort surprenent cent yeulx et leur clarté.

A doncq Juno prent ces yeulx et les fiche
Dessuz la plume au paon son oyseau riche ,
Et luy emplyt toute la queue d'yeulx ,
Clers et luysans comme estoilles des cieulx ,

Soubdain Juno en yre ardante brusle ,
Et du courroux le temps ne dissimule :
Car Erinny's , la déesse de raige ,
Mit au devant des yeulx et du couraige
D'icelle Io : et cacha l'insensée
Maint aiguillon secret en sa pensée ,
Espouventant par rage furibunde
La povre Io fuyant par tout le monde.
O fleuve Nil ! en grant labeur et plaindre ,
Tu luy restois le dernier à atteindre ;
Auquel pourtant à la fin elle arrive ,
Et en posant tout au bout de la rive
Ses deux genoux , se veautra en la place :
Et en levant sa telle quelle face
Vers le hault ciel , renversant en arriere

Son col de vache , en piteuse pryere ,
En larmes d'euil , et en gemissemens ,
Et en plaintifs et groz mugissemens
Elle sembloit à Juppiter cryer ,
Et de ses maulx fin final luy pryer.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col , la pryant que de grace
Vueille de Io finablement finyr
La grande peine. Et quant à l'advenyr ,
De moy , dit il , toute craincte demetz :
Car ceste ci ne te sera jamaiz
Cause de dueil. Et aux stygieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment pour preuves.
Quand Juno eut appaisé sa poincture ,
Io reprint sa premiere stature ,
Et faicte feut ce que devant estoit.
Du corpz s'enfuyt le poil qu'elle vestoit :
Lors luy décroist des cornes la grandeur ,
Moindre devient de ses yeulx la rundeur ,
Gueule et museau pluz petitz luy deviennent ,
Espaules , bras , et les mains luy reviennent :
L'ungle de vache en nouveaulx pieds et mains ,
Feut divisé en cinq ungles humains.

Brief , rien n'y eut de la vache sur elle ,
Fors seulement la blancheur naturelle ,
Et tout debout feut la nymphe plantée
Du cheminer de deux pieds contentée :

N'osant parler, que de la gorge n'ysse
Mugissement, comme d'une genisse :
Et avecq craincte essayoit à redire
Ce qu'aultrefois elle avoit bien sceu dire.

Or maintenant est déesse honorée,
Elle est du peuple en Egypte adorée.
Par quoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Juppiter : et brief en lieux certains
Cestuy Epaphe ha ses temples haultains
Faictz à l'honneur de son pere et de luy.

Or en ce temps, vray est qu'à iceluy
Estoit égal, de cueur, d'aage, et puyssance,
Ung qui avoit du Soleil prins naissance,
Dict Phaëton qui jadiz devisant
De ses grans faictz, et honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se mettoit,
Dont le Soleil son propre pere estoit.
Ce que Epaphus ne peult pas bonnement
Lors endurer, et luy dict pleinement :
O povre sot, tu metz foy et credict
A tout cela que ta mere te dict :
Et te tiens fier et louenges retien
D'ung pere feinct, qui pour vray ne t'est rien.

Lors Phaëton rougyt d'ouyr ce dire
Et refraingnit de vergongne son yre.
Puis s'en courut à Clymene sa mere

Luy rapporter l'injure tant amere ,
Et si luy dict, chiere mere, au surplus
Cela de quoy tu te doibz douloir plus ,
C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure :
Car quant à moy, je suis de ma nature
Doux et courtois, et l'autre insupportant
Et oultraigeux : mais j'ay honte pourtant ,
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.

Doncq si créé suis de ligne celeste ,
Monstre à present le signe manifeste
D'ung genre tel, tant digne et pretieux ,
En maintenant que je suis des haults cieulx.
Ces motz finyz, ses deux bras advança ,
Et de sa mere au col les enlassa ,
La supplyant par son chief tant chery ,
Et par celuy de Merops son mary ,
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs ,
De luy donner signes certains et seurs
De son vray pere. En effect à grant peine
Sçait on lequel a plus esmeu Clymene ,
Ou le pryer par son filz proposé ,
Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au ciel lors tendit et leva ,
Et regardant le Soleil elle va
Dire ces motz : Par la lumiere sainte
Des luy sans raiz environnée et ceincte,

Qui nous veoid bien, et qui entend nos voix,
Je jure, filz, que ce Soleil que veoïs,
Et qui le monde illumine et tempere,
T'a engendré, et que c'est ton vray pere.
Si menterie en mes propoz je metz,
Je me consens qu'il face que jamaiz
Je ne le veoye, et que ceste lumiere
Soit maintenant à mes yeulx la derniere.

Or tu n'as pas grant affaire à congnoistre
La demourance à ton pere, et son estre :
Car la maison dont il se leve et part,
Est fort voisine à nostre terre et part.
Si aller là tu desires et quiers,
Pars de ceste heure, et à lui t'en enquiers.

Quand Phaëton de sa mere eut ouy
Ung tel propoz, soubdain feut resjouy,
Tressault de joye, et se promet soi mesmes
Les plus haults dons des regions supresmes.

Brief son pays d'Ethyope il traverse,
Et les Indois gisans sous la diverse
Chaleur du ciel : et promptement de là
En la maison de son cler pere alla.

LIVRE SECUND

D E

LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

Le grant palais où Phebus habitoit
Hault eslevé sur columnes estoit ,
Tout luysant d'or , et d'escarboucles fines
Qui du cler feu en splendeur sont affines.
De blancq ivoire estoit la couverture ,
Le grant portail feut à double ouverture
De fin argent espendant mille rais :
Moult sumptueux estoit et de grans frais.
Mais la façon les estoffes surpasse ,
Car Mulciber, des febvres l'oultrepasse,
Y entailla de la mer la clere unde ,
Qui tournoyoit la terre ferme et runde :
Et y grava des terres le grant tour ,
Avecq le ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste mer les dieux marins veoid on ,
C'est assavoir le resonnant Triton ,
Puis Protheus qui se transforme ainsy
Comme il luy plaist et Egeon ausy ,
Lequel estrainct parmy les undes pleines

De ses grans bras , les groz doz des baleines :
Doris aussy , et ses filles ensemble ,
Dont l'une part en la mer nouer semble :
L'autre seant en quelque isle ou rocher
Ses verds cheveulx semble faire secher :
L'autre au vif semble estre sur ung poisson.
Visaige n'ont toutes d'une façon ,
Non pas aussy trop differens à veoir ,
Mais comme il fault entre sœurs les avoir.

La terre après qui là estoit empraincte ,
Hommes portoit, fleuves , et ville mainte ,
Bestes , forests, nymphes illecq cerchans
Leur demourance, et aultres dieux des champs.
Puis là dessus estoit fort bien gravée
Du ciel luysant la figure eslevée ,
Et y avoit dessus la porte dextre
Six signes clers , et six à la senestre.

En la maison que j'ay cy racomptée ,
Vint Phaëton par une grant montée ,
Et de prinsault devant les yeulx se boute
Du pere sien , dont il estoit en doubte :
Si se tint loing , car de plus prés estant
N'eust peu souffryr clarté qui luysoit tant.

Le cler Phebus à la barbe dorée ,
Robe portant de pourpre colorée ,
Seoit en throsne à sa haulteur duysant ,
Garny estoit d'esmeraude luysant.

Autour de luy sont en ce beau sejour
L'an, et les mois, les siecles, et le jour;
Les heures là tiennent aussy leurs places
Toutes de rang par egales espaces.
Là est debout Printemps le nouveau né,
Qui d'un chapeau de fleurz est couronné;
Là est sur pieds l'Esté nud, sans chemise,
D'espics de bled la couronne au chief mise,
Automne aussy, qui les membres tachez
Avoit par tout de raisins escachez,
Avecq Hyver qui tremble et qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.

Au milieu d'eux Phebus son siege avoit:
Lors de ses yeulx, dont toutes choses veoit,
Veit ce jeune homme estonné à merveilles
De veoir là hault choses si nompareilles:
Si luy a dict à chief de temps ainsy:
Que cerches tu en ce palais icy,
O Phaëton, enfant très recepvable
De moy ton pere, et non desavouable?
Que cerches tu? O lumiere pudicque,
Ce respond il, Phebus mon pere unicque,
S'il est ainsy que tu vueilles que j'use
De ce nom là, sans ce que j'en abuse,
Et s'il est vray que ma mere qui faict
Tant de sermens, ne cœuvre son meffaict
Soubz couleur faulse, en te monstrant vray pere.

Fais moy ung don par lequel il appere
Que je suis tien , et hors de ma pensée
Soit , je te pry , ceste doubte chassée.
Ces motz finyz, Phebus qui l'escouta
Ses clers rayons estincellans osta
D'entour du chief, et luy commande après
De s'approcher hardyment de plus prés.
Puis l'accola , disant , en verité ,
Mon chier enfant , tu n'as point merité
Que te renonce , et Clymene a produit
Vray , naturel et legitime fruict
S'il en fut oncq : or sans aultres tesmoings ,
A celle fin que tu en doubtes moins ,
Demande ung don tel que tu le voudras ,
Tien toy certain que de moy ne fauldras
A l'obtenyr. O grant serment des dieux !
Paludz d'enfer, incongneuz à mes yeulx,
Soyez presens à ce que j'ay promiz.

A peine avoit à fin son propoz miz ,
Que Phaëton , d'une ardeur jeune et grande
Le chariot de son pere demande ,
Avecq la charge et le gouvernement
De ses chevaulx , pour ung jour seulement
Dont tout à coup Phebus se repentyt
D'avoir juré , et du grief qu'il sentyt
Son chief luyssant secoua plusieurs fois,
Disant , mon filz , ma parole et ma voix

Trop de legier s'accorda à la tienne ,
Que pleust aux dieux que la promesse mienne
Retinse encor ; je confesse ce poinct ,
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propoz changer ,
Car ton desir est plein de grant danger ,
O Phaëton, ton sens peu raisonnable
Quiert un hault don , veoire mal convenable
A ceste force encor si peu virile ,
Et à cest aage encor si puerile ,
Tu ez mortel , et subject à trespas :
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas :
Ainçois te dy qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permiz aux dieux d'en pouvoir faire.
Brief , tu ne sçaiz que tu vaz affectant ,
Les aultres dieux auront du pouvoir tant
Qu'il leur plaira. Mais celuy seul je suis
Qui le flambant chariot mener puis.
Le roy du ciel , dont la main merveilleuse
Jecte où luy plaist la fouldre perilleuse ,
Ne s'y pourroit luy même habilitier.
Et qu'est il rien plus grant que Juppiter !

Si difficile est la voye premiere ,
Que mes chevaulx ont peine coustumiere
A la monter partans au poinct du jour ,
Combien qu'ils soient tout frais et de séjour.

Le hault chemin est du ciel au milieu

D'où bien soubvent moy mesmes qui suis dieu,
Tremble et fremy de frayeur et d'esmoy,
Veoyant la terre et la mer dessoubz moy.
L'autre chemin dernier est en descente,
Et ha besoin de conduicte descente :
Aussy Tethys qui en mer me reçoit
Tousjours s'effraye, alors qu'elle apperçoit
Que je descens, et entre en peur subite
Que je ne tombe, et ne me precipite.

Et d'autre part du hault ciel la rundeur
Incessamment tourne de tel roideur,
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grant bransle impetueux les vire :
Mais j'y resiste, et la force qui dompte
Les aultres tous, jamaiz ne me surmonte,
Ains en allant au ciel tout au contraire
On veoid du bas au plus hault me retraire.

Prens donc le caz que le chariot mien
Je t'ay donné : entreprendraz tu bien
Tirer deverz les deux poles, en sorte
Que la roideur du hault ciel ne t'emporte ?

Tu crois, peult estre, en des discours debiles
Que là hault sont forests, temples et villes :
Je t'adverty, affin que ne tresbuches,
Qu'aller il fault par dangiers et embusches,
Et que passer te fault devant les formes
Des animaulx horribles et difformes.

Doncques affin que tu tiennes la voye
Si seurement que rien ne te desvoye,
Passer auprès des cornes conviendra
Du fier toreau, qui contre toy viendra.
Du sagittaire ayant l'arcq en la main,
Et du lyon cruel et inhumain :
Puis le chemin du scorpion suyvras,
Qui d'un grant tour courbe ses villains bras :
Celuy du cancre aussy finablement,
Qui les deux bras courbe tout aultrement.

Et n'est en toy pouvoir par nuls travaulx
Du premier coup regyr mes fiers chevaulx :
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poictrines
Et qui leur sort par bouches et narines.
Certes depuis que leurs aigres couraiges
Sont eschaufez tant sont folz et volaiges,
Qu'à bien grant peine ilz souffrent pour leur guide
Ma propre main, et tirent à la bride.

Doncques affin que d'ung don mortifere
Je ne t'estrene, hélas ! mon filz, differe,
Prens garde à toy, et refrains ton desir
Ce temps pendant que tu has le loysir.
Tu veulx, affin d'avoir la congnoissance,
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'ung gaige seur en tes mains j'abandonne :
Las, en craingnant, gaige seur je te donne :
Et ceste peur que celer je ne puis

Tesmoingne assez que ton pere je suis.
Jecte ung petit sur ma face tes yeulx,
Et veoids mon tainct : que pleust ores aux dieux
Que jusque au cœur me peusses veoir aussy,
Et là dedans comprendre mon soucy.

Au demourant veoids tout ce qui abunde
En cestuy riche et universel munde :
Et de si grans et tant d'aultres richesses
Dont terre, et mer, et ciel font leurs largesses,
Demande m'en ce que bon tu veoirras,
D'estre esconduict au dangier ne cherras :
Fors qu'en cecy je ne te diray, non,
Qui n'est que peine, à bien dire son nom,
Non point honneur : ô mon enfant très cher,
Peine pour don tu viens icy chercher :
Qui te faict donc estre à mon col pendu ?
Oste tes bras, flatteur mal entendu,
Tu obtiendras, et t'en tiens assuré,
Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré,
Ce que voudras, tant soit la chose grande :
Mais sois au moins plus saige en ta demande.

Ainsy Phebus son filz admonnestoit,
Qui à ses dictz fort repugnant estoit,
Opiniastre en son premier propoz,
Et le beau char convoite sans repoz.
Doncq quand son pere avecq peine indicible
Eut differé tant qu'il luy feut possible,

Il le mena au lieu hault, où rangé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé :
D'or fut l'aisseul, d'or luysoient tout autour
Les deux limons, d'or estoit le hault tour
De chasque rouë, et l'ordre bel et gent
De chascung ray feut estoffé d'argent.
Sur les coliers sont belles chrysolites
Mises par ordre, avec gemmes esclites,
Desquelles feut grande lumiere yssant
Pour le soleil contre resplendissant.
Et cependant que l'euil et hault couraige
De Phaëton contemploit cest ouvraige,
Aurore vint ouvryr les portes closes
De l'Orient, toutes pleines de roses,
Si vont fuyant les estoilles par routes
Que Lucifer devant soy chasse toutes
A grans trouppeaux et après tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussy tost que Phebus apperçoit
Que terre et munde à rougyr commençoit,
Et qu'il eut veu toutes pasles et mornes
Esvanouyr du croissant les deux cornes,
Il va soubdain les Heures appeler,
Et les chevaulx leur commande atteler;
Ce qu'elles font et les chevaulx superbes
Fort bien repeus d'ambrosiennes herbes,
Hors de l'estable ont tirez et guidez,

Et de leurs freins bien resonnans bridez.

Le pere adoncq d'un unguent pretieux
Oignit le blanc visaige gratieux
De son chier filz, et de tendre et sensible
Contre l'ardeur le rendit deffensible;
Si lui a miz les raiz autour du chief,
Et les mettant redoubla de rechief,
Mille souspirs, qui son prochain martyre
Pronosticquoient, et sur ce luy va dire :
Au moins, mon filz, à l'advis que ton pere
Te veult donner, si tu peulx, obtempere :
Les fiers chevaulx picquer donne toy garde,
Ains par la resne à force les retarde :
De leur gré vont, veoire si roide et fort
Qu'à les tenyr fault merveilleux effort.
Et ne fault pas que d'aller t'avantures
Directement le long des cinq arctures :
Le vray chemin qu'à tenyr je t'encharge
Va de travers en curvature large,
Et seulement jusqu'à l'extresmité
De trois cerceaux son but est limité,
Du pole austral, tant qu'il peult, s'esloingnant.
Aussy de l'Ourse à l'Aquilon joingnant
D'aller par là, non par ailleurz t'advouë :
Tu veoirraz bien les traces de la rouë.
Et pour donner eschauffoison egalle
A terre et ciel, ne monte, ne devalle :

Car si ton char en l'air hault monter laisses,
Le ciel ardras : si aussy tu l'abaisses
Par mesme feu la terre destruyras ;
Tien le moyen , à seurté tu yras.
Aussy affin que la rouë qui tourne
Du costé droict , ne te meine et destourne
Au serpent tors , et qu'au signe de l'are ,
La gauche rouë aussy point ne t'esgare ,
Tien l'entre deux , ne fais destorse aulcune ,
Le demourant je laisse à la fortune :
Laquelle puisse à ton secours veiller,
Et mieulx que toy te vueille conseiller.

Or cependant que t'ay propoz tenu,
L'humide nuict par attaindre est venu
L'extresmité de l'Hesperide mer :
Honnestement ne pouvons plus chommer :
On me demande , et Aurore avancée
Reluyt desjà , toute obscurté chassée.
Prens ceste resne , il est temps de partyr,
Ou si tu veoids que puisses divertyr
Ta fantasie , use pour ton grant bien
De mon conseil , non du chariot mien.
Oultre , tandis qu'as d'y penser le terme ,
Et que tu ez encores en lieu ferme ,
Sans que mal duy t tu sois encor jecté
Dessuz le char follement convoité ,
Concede moy clarté en terre expandre ,

Laquelle veoir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaëton de corps jeune et habile
Saulta dedans le chariot mobile ,
Sur pieds se plante , et grant plaisir prenoit
A manier la resne qu'il tenoit.

Puis mercya son pere plein d'ennuy
Contre et maulgré la vouldté de luy.

Ainsy s'en va le jeune Phaëton :

Lors Pyroïs, Eous, et Aeton ,
Phlegon aussy, chevaulx du soleil cler,
En hennyssant de feu remplyrent l'air,
Et du ciel clos les barres grans et lées
Heurtent des pieds, lesquelles reculées
Feurent soubdain par Tethys, qui encore
De son nepveu les fortunes ignore.
Doncq quand le ciel ainsy par elle œuvert
Se feut monstré bien large et descœuvert,
Les fiers chevaulx deslogeant galopperent
Parmy les airs, et les nuës coupperent,
Oultrepassant, tant feut prompt leur despart,
Le vent yssu d'icelle mesme part.

Mais trop à l'aise et peu chargez se treuvent,
Ne, qui pis est, bien congnoistre ne peuvent
Qui les conduict, et pas ne leur pesoit
Le joug, ainsy que paravant faisoit.

Ains comme danse en la mer le navire
Sans juste poids, et sur l'eau tourne et vire

Puis çà , puis là , instable et sans arrest ,
 Pour ce que vague et par trop legier est :
 Ainsy n'ayant l'accoustumée charge ,
 Ce chariot par le ciel hault et large
 Saulte et ressaulte , et l'air le pousse et guide
 Encontremont , comme une chose vuide.
 Ce que sentans les chevaulx attelez
 Hors du chemin battu s'en sont allez ,
 Et d'ung grant cueur leurs freins vindrent à mordre
 Sans plus couryr selon le premier ordre.
 Dont Phaëton se print à estonner :
 Ne sçait la bride à quelle main tourner ,
 Ne sçait la voye , et quand il la sçauroit ,
 Sur les chevaulx nulle puyssance auroit.

Les sept tryons tous gelez de froidure
 Feurent surpris de chaleur aspre et dure ,
 Et se baigner pour neant ont tendu
 En l'Océan , qui leur est deffendu.
 La grant serpente au pole arcticque empraincte
 Morne de froid , et à nul donnant craincte ,
 Sentyt ardeur , et du chault irritée
 Conceut en soy fureur inusitée.
 On dict aussy par tout (ô Bootés)
 Que moult troublé alors enfuy t'ez ,
 Quoi que couryr ne pouvois , ne vouleusses ,
 Et qu'empesché à ta charette feusses.

Doncq aussy, tost que du hault des clers cieulx

Le miserable en bas jecta ses yeulx ,
La terre veit en rundeur bien formée
Totalement dessoubz luy abismée ,
Si devint pasle , et de peur promptement
Aux deux genoux luy vint ung tremblement ,
Et par si clere et grant resplendissance
Obscurité print en ses yeulx naissance.

Jà vouldroit il qu'en ces lieux supernels
N'eust oncq mené les chevaulx paternels :
Jà se repent dont sa race a congneuë :
Et plus , d'avoir sa requeste obtenuë :
Jà souhaittant de Merops estre né ,
Le malheureux est ainsy pourmené ,
Que le navire agité des oraiges ,
Auquel le maistre a lasché les cordaiges ,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraisons , des vœux , des dieux aussy.

Que fera il ? il a laissé derriere
Beaucoup de ciel , et si en veoit arriere
Plus devant soy , il mesure , il compasse
En son cerveau et l'une et l'aulture espace :
Aulcunes fois verz l'occident se tourne ,
Aulcunes fois son euil jecte et sejourne
Sur l'Orient , mais il est fort à craindre
Que jamaiz plus ne les puyse restraindre :
Car rien ne faict de ce que faire tasche ,
Tant y est neuf : la bride point ne lasche ,

La tenyr court ne luy sert d'ung seul poinct :
 Et des chevaulx les noms ne congnoist point.
 Puis tout tremblant veoid les merveilles sacres,
 Qui sont là suz , et les grans simulacres
 Des monstres fiers , qui en diverses pars
 Par tout le ciel sont semez et espars.

Là est ung lieu où parmy ceste tourbe
 Le Scorpion sa queue et ses bras courbe
 En forme d'arcq , et jusques aux manoirs
 De ses voisins estend ses membres noirs.
 Quand l'enfant veit la beste monstrueuse
 De noir venin toute moiste et sueuse,
 Le menassant à luy de prés se joindre ,
 Et de sa queue aguillonnant le poindre ,
 Povre de sens tellement s'estonna ,
 Que de frayeur la bride abandonna.
 Quand sur le doz les chevaulx la sentyrent ,
 En s'escartant parmy les airs bondyrent ,
 Et librement d'allées et venuës
 Vont galoppant regions incongneuës ,
 Là où leur cours impetueux les porte ,
 Là sans compaz chascung d'eulx se transporte.
 Jusques au ciel des estoilles ilz vont ,
 Le chariot traisnent , et rouller font
 A travers lieux où n'ha chemin , ne sente :
 Plus tost vont hault , plus tost vont en descente ,
 Et de droict fil viennent fondre grant erre

Jusques à l'air plus prochain de la terre :
Si qu'esbahye est la lune en sa sphere
De veoir couryr les chevaulx de son frere
Dessoubz les siens : et les nuës esparses
Parmy les airs fument à demy arses :
Mesmes la terre au plus bas lieu assise
De flambes est (comme le reste) esprise.
Toute se fend pour l'humeur qui taryt,
L'herbe se fene , arbre et fueille peryt :
Le champ du bled à son dommaige baille
Au feu ardent foison de seche paille.
Cela n'est rien , les grans villes et fortes ,
Murs et rempars bruslent jusques aux portes ,
Et pour neant du feu les gens se gardent ,
En cendre vont : bois et montaignes ardent :
Tmolus en ard , le mont Athos s'enflambe ,
Taurus se brusle , Oete est tout en flambe ,
Si feut Ida , pour lors , seche et sans eaux ,
Qui paravant triumphoit en ruyssaux :
Et Helicon des neuf muses aymé ,
Aussy Aemus non encor surnommé
Oeagrien : grant flambe fait Aetna ,
Car pour ung feu à ce coup deux en ha :
Cynthus , Eryx , Parnassus à deux testes ,
Cytheron propre à celebrer les festes ,
Mimas , Othris , et Dindyma s'allument ,
De Rhodopé les neiges se consument ,

En feu s'en va Mycalé et Caucase :
Maulgré son froid , la Scythie s'embrase ,
Le grant mont d'Osse avec Pindus brusla ,
Veoire Olympus plus grant que ces deux là ;
Si feirent bien les grans Alpes cornuës ,
Et Apenin , lequel soustient les nuës.

Lors Phaëton va adviser le monde ,
Qui flamboyoit de feu tout à la runde ,
Si que de chault grant angoisse portoit :
Et anhelant , de sa bouche sortoit
Comme d'ung four vapeur de chaleur pleine :
Son char s'enflambe , intolerable peine
Luy ont en l'air les bluettes donné ,
Et de fumée espesse environné ,
Ne sçait où va , où il est , et l'emmeinent
Les prompts chevaulx où leurs plaisirs les m einent.

On tient qu'alors les Aethiopes prindrent
Teinct si haslé , que Mores ils devindrent ,
Et que du chault qui l'humeur estancha ,
Comme on la veoid , la Libye sécha.
Nymphes adoncq , pleurans eschevelées ,
Faisoient le dueil des sources escoulées.
La Beotie avecq une soif grande
Cerche Dircé , Argos par tout demande
Amymoné sa fontaine liquide ;
Ephyré quiert la source Pirenide.
Les fleuves grans , grans de rives et funs

Ne feurent pas en leurs canaulx profuns
Bien asseurez : mais trop plus qu'esbahys.
Au fil de l'eau a fumé Tanaïs,
Aussy a faict Peneus l'ancien,
Et Caycus fleuve Teutracien,
Et Ismenos riviere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xanthus cler, qui debvoit ardre encor,
Et Lycormas qui est aussy blond qu'or,
Et Meander qui va s'esbanoyant.
Dedans son eau çà et là tournoyant.
Eurotas brusle, et Melas de Mygdonne,
Et Euphrates arrousant Babylone.
Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister,
A ceste ardeur ne peurent resister.
Orontes ard, d'Alpheus les eaux vifves,
Et Sperchius ardent jusques aux rives :
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fundu du feu couloit comme le fleuve.
Les cygnes blancqz qui de leur melodie
Solemnisoient les fleuves de Lydie
Ardoient, avecq nombre infiny d'oyseaux,
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.

Le Nil fuyt effrayé du meschief
Au bout du monde, et retira son chief,
Si bien que point n'apparoist aujourd'huy :
Encor veoid on sept entrées de luy,

De qui les eaux s'en sont toutes allées
Maintenant sont sept poudreuses vallées.

Pareil malheur a les undes taries
D'Hebre et Strymon, aux terres Ismaries,
Et des plus beaulx qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rosne lyonnois,
Aussy du Tibre, à qui estoit promiz
Qu'à luy seroit tout le monde submiz.

La terre fend, et parmy ses fendaces
La grant lueur jusqu'aux regions basses
A penetré, et si cler y raya
Que Proserpine et Pluton s'effraya.

La mer se serre, et ce qu'on disoit mer,
De sable secq ung champ se peult nommer.

Les monts terreux soubz l'eau profonde estans
Sont descœuverts, et se manifestans
Le nombre accreu ont des Cyclades isles.
Au fons s'en vont les poissons moult debiles,
Nobles dauphins pour la chaleur n'osoient
Saillyr en l'air, comme devant faisoient.
Maint beuf de mer, et mainte grant baleine
Au fons de l'eau gisent morts sur l'areine.
Doris, Nerée, et leurs filles faschées,
Mesmes se sont (ainsy qu'on dict) cachées
Dessoubz l'eau tiede : et le grant Neptunus
Tout refrongné osa ses bras tout nuds
Trois fois hors l'eau mettre et adventurer,

Trois fois ne sceut l'air ardent endurer.

Finablement Terre dame très sainte ,
Des eaux de mer environnée et ceincte ,
Et des ruyssaux que l'infortune amere
Feit retirer au ventre de leur mere ,
Va mettre hors parmy une crevace
Jusques au col sa libérale face ,
La main au front , et d'ung grant tremblement
Esbranslant tout universellement ,
Plus bas ung peu s'assit et s'avalla
Que de coustume , et puis ainsy parla :
Si tout cecy (supresme déité)
A gré te vient , et je l'ay merité ,
A quel propoz cesse à present ta fouldre ?
Puis que finyr me convient , et resouldre
Par feu cruel , viens moy du tien feryr :
Regret n'auray de telle main peryr.
A peine puis dire ung mot (et sans doubte
La grant vapeur quasy l'estouffoit toute)
Regarde moy , et entens à mes veulx ,
Grillez et ars sont desjà mes cheveulx :
Flambe et fumée aussy mes yeulx affollent ,
Et sur mon chief les estincelles vollent.
Est ce l'honneur , le fruict , le benefice ,
Que tu me rens de mon fertile office ?
Et pour l'ennuy , la frôissure , et l'ahan
Que j'ai de herce et de socq , d'an en an ?

O dieu des dieux , me traictes tu ainsy ,
Pour mon loyer d'administrer icy
L'herbe aux troupeaux, les fruicts meurs et recens
Au genre humain, et à vous de l'encens ?
Or prens encor que merité je l'aye ,
Qu'ont faict les eaux pour souffryr ceste playe ?
Qu'a desservy ton bon frere Neptune ?
Pour quoy la mer, qui luy est par fortune
Escheu   en lot, va elle en descroissant,
De jour en jour loing du ciel s'abaissant ?
Las ! si l'amour de moy, et de ton cher
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,
Vueilles au moins, par pitié prendre garde
A ton cler ciel. O dieu puyssant, regarde !
Bas et hault fume et l'ung et l'aultre pole
Si, tant soit peu, la flambe les viole,
Vos beaulx manoirs ruyneront, helas.
Ne veoids tu point comment ahane Athlas ?
A peine peult soustenyr sur l'eschine
Du ciel très hault l'enflamb  e machine.
Si mer, si terre, et ciel s'en vont perduz ,
Au vieil chaos retournons confunduz :
Retire doncq du feu si peu de chose
Qui reste encore, et le tout inieulx dispose.
A tant se teut la Terre douloureuse,
Car endurer la vapeur chaloureuse
Plus ne pouvoit, ne parler nullement :

Par quoy son chief retira promptement
Tout dedans soy, aux fosses sousterraines,
Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Juppiter misericordieux
Après avoir bien faict entendre aux dieux,
Mesme à celuy qui le char a donné,
Que sans secours tout s'en va ruyné,
Droict au plus hault de la tour se retire,
D'où d'icy bas les nuës il attire,
Et de laquelle, en tel endroict qu'il veult,
Lance la fouldre, et le tonnerre esmeut.
Mais pour celle heure, il n'eust pas sceu où quierre
Nuës qu'il peust attirer de la terre,
N'aulcunes eaux que du ciel feist pleuvoir :
Par quoy tonna, et de tout son pouvoir,
Darda la fouldre avecques le bras dextre
Sur le nouveau charetier mal adextre,
Luy osta l'ame et le char embrasé ;
Et par le feu, a le feu appaisé.

Les forts chevaulx qui de peur tresbucherent
Culebutant tous ensemble, arracherent
Leurs cols des jougs, les harnois ont laissez
Sur le chemin, rumpus et despecez.
Loing d'ung costé gist le mors tumbé seul,
De l'autre gist, hors des limons l'aisseul,
Rouës, et raiz, et pieces esclatées
Du chariot au loing sont escartées

Et Phaëton, à qui les aspres feux
Faisoient flamber les beaulx crespes cheveux,
Cheut renversé : Fortune ainsy le traicte ,
Et parmy l'air feut porté longue traicte :
Comme par fois des sereins et clers cieulx
Chet une estoile, ou cheoir semble à nos yeulx.

A la fin s'est sa cheutte rencontrée
Loing de la terre en contraire contrée,
Où le receut le Pau, fleuve fameux ,
Et lui lava son visaige fumeux.

Les nymphes lors nayades d'Italie
En tumbeau faict de pierre bien polie ,
Le corps fumant poserent à l'envers,
Et au dessuz firent graver ces vers.

Cy dessoubz gist Phaëton , conducteur
Du chariot de son cler geniteur,
S'on dict que mal sceut conduire sa prise
Si tumba il ayant faict haulte emprise.

Le pere alors miserable et fasché ,
Son larmoyant visaige avoit caché :
Veoire et tient l'on (si croire ainsy le fault)
Que de soleil au monde y eut deffault
Ung jour entier, la flambe seulement
Du survenu cruel embrasement
Donna clarté en terre longue pose ,
Et ce malheur servyt de quelque chose.

Clymene après avoir dict par grant yre,

D'ung tel mal heur ce qu'il en falloit dire ,
Hors de son sens en habit desciré ,
Par tout le monde a couru et viré ,
Cerchant par tout , premier le corps sans ame,
Et puis les oz. Enfin la bonne dame
Treuva les oz soubz dur tumbeau serrez ,
Et sur rivaige estrangier enterrez.
Lors sur le lieu , quasy pasmée , tumbe ,
Et ayant leu le nom dessus la tumbe ,
Le marbre froid de larmes a cœuvert ,
Et l'eschaufa de son sein descœuvert.

Ses sœurs aussy les Heliades belles ,
Non moins pleurant , feirent des larmes d'elles ,
Dons à la mort inutiles et vains :
Et se frappans l'estomac de leurs mains
Ont appelé , par jours et par nuits maintes ,
Leur frere chier Phaëton , qui leurs plainctes
Ne peult ouyr : puis de douleur touchées
Se sont dessus le sepulchre couchées.

Jà quatre mois ce dueil plein d'amertume
Avoient mené à leur mode et coustume.
(Car jà la mode estoit faicte d'usaige)
Des sœurs adoncq , celle qui eut plus d'aage ,
Se voulant seoir dessus la terre froide ,
Crye et se plainct que des pieds devient roide :
Verz qui taschant la seconde venyr
Ses plantes sent racines devenyr ,

La tierce, ainsy que ses cheveulx taschoit
Ruinpre des mains, des fueilles arrachoit,
L'une se plainct, dont ses cuisses chernuës
En truncq de bois tout court sont retenuës.
L'autre se plainct, de quoy ses bras tant beaulx
A veuë d'euil deviennent longs rameaux.
Et cependant qu'elles sont en ces peines,
L'escorce verd leur croist autour des aynes,
Des aynes monte au ventre bellement,
Au sein, aux bras, et aux mains, tellement
Que plus n'appert sinon leur bouche belle,
Qui au secours encor la mere appelle.
Mais que fera la mere martyrée,
Sinon couryr là où elle est tirée
D'amours d'enfans, puis deçà, puis delà,
En les baisant, si l'aisement elle ha?
Ce n'est pas tout, elle a tasché adoncq
A retirer les corps hors de leur truncq,
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
De tous costez rumpoit les jeunes branches.
Dont il saillit dessus l'escorce verte
Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
Chascune adoncq qui sent ce mal, s'escrye,
Laissez cela, ma mere, je vous pryé,
Laissez cela, et voz mains retirez,
Car nostre corps en l'arbre descirez.
Adieu disons; lors l'escorce et le bois

Couvryt leur bouche et empescha la voix.

De ces nouveaulx arbres encor degoutte
Journellement des larmes mainte goutte.
Larmes de gomme en ambre durcyssant,
Lequel le Pau fleuve cler et puyssant
Soubvent envoie aux dames d'Italie,
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là feut present Cygnus filz de Sthenel,
Parent sans plus du costé maternel
A Phaëton, toutes fois son plus proche
En zele vray d'amytié sans reproche.
Luy doncq ayant son regne abandonné,
(Car de Ligure estoit roy couronné)
Avoit remply de grans clameurs plaintifves
D'Eridanus les verdoyantes rives,
Et la forest qui d'arbres et ramées
Accruë estoit, par les sœurs transformées,
Mesmes le fleuve en avoit retenty :
Quand le dolent sa voix d'homme a senty
Attenuer, et son chenu pelaige
Se transmuer en semblable pennaige,
Son col veit loing de l'estomac s'estendre :
Ses doigts rougyr, et l'ung l'autre se prendre :
Puis eut une esle à chascung costé joincte,
Et faicte feut sa bouche un becq sans poincte.
Enfin Cygnus entierement devint
Ung oyseau blancq auquel depuis n'advint

D'avoir au ciel, n'à Juppiter fyance,
Comme n'ayant pas miz en oublyance
Le feu à tort sur Phaëton jecté,
Par quoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs et grans lacqz spatieux,
Et luy feut lors le feu tant odieux,
Qu'il s'est depuis toujours voulu retraire
En l'eau qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil attainct,
Et aussy fort dechu de son beau tainct,
Que quand il souffre esclipse bien extresme.
La clarté hait, hait le jour et soi mesme,
Pleure, et pleurant tant se despite et deult,
Que plus au monde esclairer il ne veult.
Ma destinée a, ce dit il, assez
Eu de travaulx par les siecles passez,
Et me repens du labeur que j'ai priz,
Labeur sans fin, sans honneur, et sans prix.
Qui voudra, voise à ceste heure conduire
Le chariot qui le monde faict luire :
Et si aulcung des dieux ne le peult faire,
Vienne lui mesme entreprendre l'affaire.
Au moins tandis que mes resnes tiendra,
De faire oultrance il ne luy soubviendra,
Et chommeront ses fouldres trop severes,
Dont si bien sçait priver d'enfans les peres :
Lors sçaura il, ayant experience

De mes chevaulx trop pleins d'impatience ,
Que cestuy là qui regyr ne les sceut ,
N'avoit gagné que la mort en receut.

Comme Phebus se plaint de ses molestes ,
Circuy l'ont les aultres dieux celestes ,
Le supplyant d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu jecté, et de pryeres use.
Finablement d'une royalle audace
A la pryere adjousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans chevaulx r'assemble,
Dont le plus seur de peur encores tremble ;
Les bat , les frappe , en colere les broche ,
Et le trespas de son filz leur reproche.

Le tout puyssant adoncq de toutes pars
A tournoyé du ciel les haults rempars ,
Pour visiter avecques providence
Si le feu a rien miz en décadence.
Puis quand il veit que d'ung chascung quartier
Tout estoit seur, ferme, et en son entier ,
Du ciel s'en vint aussy bas que nous sommes
Pour veoir la terre et le labour des hommes ,
Mais par suz tout il mit son estudie
A reparer son païs d'Arcadie ,
Et retablyr les fleuves et ruyseaux ,
Qui n'osoyent faire encor couryr leurs eaux :

Herbes et fleurs à la terre rendit,
Fueilles et fruicts sur les arbres pendit,
Et les forests gastées de l'ardeur
Feit revestir de nouvelle verdure.

Tant y alla , et tant il en revint
Qu'ardemment amoureux il devint
De Calisto vierge , qui de Nonacre
Natifve estoit : cette pucelle sacre
Pas ne faisoit ouvraiges delicats ;
Parer son chief aussy n'estoit son cas ,
Ains le tenoit d'ung blancq fronteau serré ,
Et se ceignoit d'ung groz tissu ferré :
Aulcunes fois ung dard elle tenoit ,
Aulcunes fois ung arcq elle prenoit ,
Car elle estoit de Diane compaignie :
Et n'y eut fille en toute la montaigne
De Menalon d'elle plus fort aymée ,
Mais grant faveur passe comme fumée.

Jà le soleil haultement eslevé
Son my chemin avoit plus qu'achevé ,
Quand elle entra dans ung bois, dont nul aage
N'avoit fait cheoir ne branche , ne fueillaige.
Là sur ung lieu feutré d'herbe et de mousse
Va despouiller de l'espaule sa trousse ,
Puis son bel arcq bien tendu destendit ,
Et dessus l'herbe à terre s'estendit
Tout de son long , de reposer contraincte ,

Faisant chevet de sa trousse bien paincte.
Quand Juppiter qui de loing la regarde ,
La veit seulette et sans aulcune garde ,
Jà , ce dit il , ne sçaura mon espouse
Ce coup d'emblée , et n'en sera jalouse ,
Ou s'ell le sçait , elle aura beau s'en plaindre.
Sont les courroux des dames tant à craindre ?
En ce disant , il va prendre subit
De Diana le visaige et l'habit ,
Puis s'approcha de la vierge , en disant :
Ma chiere sœur , que faiz-tu cy gisant ?
Et en quel bois az tu cherché ta prise ?
Lors se leva la vierge bien apprise ,
Et luy respond : De cueur je te salue ,
Déesse chaste , et de plus grant value
Que Juppiter , j'en dy ce qu'il m'en semble ,
Me deust il or ouyr et veoir ensemble.
Et luy de rire , avecques joye extresme
D'ainsy se voir preferer à soy mesme :
Puis la baisa non assez chastement ,
Ne comme font vierges communément.

Et comme estoit de luy racompter preste ,
Dedaus quel bois avoit esté en queste ,
Il l'empescha , l'embrassant ferme et fort :
Si se déclare , usant de grant effort.
Elle de luy met peine à se deffaire
Autant pour vray que femme sçauroit faire :
Que pleust aux dieux , Juno , que veoir la peusses

Verz elle usé de plus grant doulceur eusses :
Moult se debat : mais où pourroit on prendre
Fille , qui peust d'ung tel dieu se deffendre ?

Au ciel après victorieux il monte ,
Et Calisto pleine d'ennuy et honte ,
Faisant en l'air sa complaincte et querelle ,
En haine print la forest macquerelle :
D'où s'en allant , tant eut le cueur saisy
Et perturbé , qu'elle oublya quasy
Ses dards , sa trousse , et son arcq destendu
Qui là estoit contre ung arbre pendu.

Sur ce veoicy (avec sa chaste bande)
Venyr Diane aval la forest grande
De Menalon , bien fiere en son couraige ,
D'avoir occis mainte beste sauvaige :
Si apperceut la nymphe , et l'appella ,
Elle l'oyant , soubdain se reculla ,
Et de prinsault qu'eut Diane advisé ,
Craignit que feust Juppiter desguisé :
Mais quand ses yeulx en se retournant , veirent
Les nymphes sœurs , qui leur dame suyvirent ,
Elle congneut que ce n'estoient caultelles ,
Par quoy s'en vint droict en la troupe d'elles.

O combien est malaise , qu'on ne face
Congnoistre aux gens son crime par la face !
Les yeulx en hault à grant peine elle dresse ,
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse

Ne cheminer en son reng la premiere
Comme elle estoit paravant coustumiere :
Ains ne dit mot, et rougyssant tesmoingne
Qu'en son honneur elle a receu vergoingne :
Veoire et ne feust que Diane est pucelle ,
Juger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons , et dit on que ses sœurs
Congneurent bien du faict des signes seurs.

Le temps coula , et la lune cornuë
Jusqu'à neuf fois estoit jà revenuë ,
Quand il advint qu'au retour de la chasse
Diane estant du chault pesante et lasse ,
Entra dedans une forest ramée ,
D'arbres espez à l'entour bien fermée ,
Où murmurant un cler ruyseau couloit ,
Duquel le sable au fund de l'eau rouloit.

Après qu'elle eut de sa divine bouche
Loué le lieu , l'eau du pied elle touche :
Puis dict ainsy : Loing de nous pour le moins ,
Sont à present regardeurs et tesmoings :
Je suis d'advis , mes filles chier tenuës ,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nuës.

A ce mot là rougyt la povre fille :
Toute la troupe adoncq se deshaille ,
Forz Calisto , qui triste et pensifve est :
Veoyant cela , chascune la devest ,
Et prés que feut mise jus sa vesture ,

Avecq le corpz parut sa forfacture :
 Dont plus avant en trouble et peur elle entre,
 Et comme veult des mains cacher son ventre ,
 Va (dict Diane) ailleurs ton corpz mouiller,
 Et le sacré ruyseau ne vien souiller,
 Luy commandant , puis qu'elle estoit enceinte,
 De s'en aller hors de la bande sainte.

Juno , déesse arrogante et austere ,
 De longue main savoit tout ce mystere ,
 Et attendit l'heure propre et le poinct ,
 Pour s'en venger griefvement et appoinct.
 Or de tarder n'avoit plus cause aulcune ,
 Et ce qui plus augmentoit sa rencune ,
 Son ennemye avoit jà faict l'enfant
 Nommé Arcas , en beaulté triumpuant
 Deverz lequel Juno, pleine de raige ,
 Tourna ses yeulx et son cruel couraige ,
 Disant ainsy : adultere villaine,
 Encor falloit qu'eusses la pance pleine ,
 Et que le tort que de toy j'ay receu
 Feust par ton fruict manifesté et sceu ,
 Et que par là feust aussy tesmoingné
 Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.
 Mais impunye or ne te laisseray,
 Car pour jamaiz ta forme effaceray,
 Qui trop te plaist et qui trop feut prisée
 De mon mary, garse mal advisée.

Ces motz finys , de main cruelle et forte
La prend au poil , et par terre la porte
Le front premier : elle la supplyant ,
Luy tend les bras bien fort s'humilyant.
Ses bras adoncq ainsy qu'ilz s'avancerent ,
Ung groz poil noir à vestir commencerent :
Ses mains , ses doigts , à se courber se prindrent ,
Et peu à peu crochuz ungles devindrent ,
Servans de piedz pour marcher en tous lieux.
Sa bouche aussy que le plus grant des dieux
Baisa jadiz , changea sa belle forme
En gueulle grant, rechignée , et difforme.
Aussy affin que par humble pryer,
Elle ne peust les couraiges ployer,
Osté luy feut le pouvoir de rien dire :
Une voix raucque , une voix pleine d'yre
Et de terreur luy sortoit seulement
Hors du gosier espouvantablement :
Mais nonobstant que du tout devint ourse ,
Son premier sens ne perdit elle pour ce ,
Ains tesmoingnant ses douleurs et tourmens
Par continuz aigres gemissemens
Elle a levé , comme font les humains ,
Deverz le ciel ses telles quelles mains :
Et quand ne peult son Juppiter absent
Nommer *ingrat* , *ingrat* elle le sent.

Las ! quantes fois en la prairye sienne

Et par devant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repoz ny arrest ,
N'osant coucher seullette en la forest !
Las! quantes fois par rochers et par bois
Les chiens courans l'ont tenuë aux abbois !
Las! quantes fois elle qui feut chasseuse ,
Devant chasseurs fuyt toute paoureuse !
Soubvent veoyant mainte beste champestre
S'alloit cacher ne se soubvenant estre
Ce qu'elle estoit , si qu'en mont ne rocher
L'ourse n'osoit des ourses approcher :
Et veoyant loups de peur se desespere ,
Combien qu'entre eux feust Lycaon son pere.
A chief de temps survint son filz Arcas ,
Né de quinze ans , ignorant tout le cas ,
Qui en allant les bestes pourchasser ,
Et eslisant propre bois pour chasser ,
Dés que ses retz et filets eut tendus
Aux environs du bois d'Erymanthus ,
Par grant hazard suz à sa mere il court :
Qui le veoyant , sur pieds s'arresta court ,
Comme si elle eust congnoissance bonne
De son enfant. Arcas adoneq s'estonne ,
Et recula de craincte espovanté ,
Veoyant l'euil d'elle en luy tousjours planté :
Et non sçachant que sa mere feust telle ,
Il ne voulut plus prés s'approcher d'elle :

Lors de son dard freschement esmoulu ,
Par l'estomac enferrer l'a voulu.
Mais Juppiter, soubveraine deffense ,
Retint le coup, empeschant ceste offense :
Puis par le vent en l'air hault emportez
En ung moment il les a transportez
Jusques au ciel , où il en fait deux signes
Clers et luysans , en mansion voisines.

Juno s'enfla , dès que devant ses yeulx
Veit resplendyr son adversaire aux cieulx :
D'où descendant en mer s'en est venuë
Deverz Téthys la déesse chenuë,
Et l'Océan, tous deux pour leurs vieillesse
Moult reverez des dieux et des déesses.
Si ont pryé Juno qu'elle leur dist
Pourquoy venoit, laquelle respondit :
Vous demandez pour quoy si diligente
Je viens ça bas , qui du ciel suis regente :
Sçavoir vous fay qu'une aultre maintenant
Est au cler ciel en lieu de moy regnant.
Et mentyr veulx , si dès que sera nuict,
Vous ne veoyez (qui trop au cueur me nuict)
Deux astres neufz , qui d'amour favorable
Ont eu naguere au ciel place honorable ,
Droict au cerceau, dont la rundeur accole
En petit tour, des cieulx le dernier pole.

O dieux marins , est ce là pour penser

Qu'on ne vouldra Juno plus offenser ?
Est ce par là qu'on craindra ma puyssance ,
Qui fay prouffit quand je porte nuysance ?
O combien grande et habile je suis !
O que j'ay bien monstré ce que je puis !
D'estre plus femme ay gardé la traistresse ,
Et maintenant elle est faicte déesse :
Ainsy punys sont ceulx qui me font faulte :
Veoylà comment est ma puyssance haulte.
Je suis d'advis que femme il la reface ,
Et que de beste il luy oste la face ,
Ainsy qu'il feit à Io mugyssant.

A quoy tient il qu'en me forbanyssant
Il ne l'espouse, et qu'il ne delibere
De recepvoir Lycaon pour beau pere ?

O puyssans dieux , si la grieve poincture
Et le mespriz de vostre nourryture
Vous touche au cueur, commander vous pryons
A vostre mer, que les Septemtryons
N'y entrent point, et les astres chassez
Qui par mal faire au ciel sont avancez ,
A celle fin que l'orde concubine
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Juno très bien sa demande impetra
Des dieux de mer, puis dedans l'air entra
En chariot ayant limons dorez ,
Tiré par paons bien paincts et colorez.

Aussy bien paincts des yeulx d'Argus tué ,
Comme en noir feut ton pennaige mué ,
Corbeau jaseur, qui avois de coustume
Par cy devant de porter blanche plume.
Certes l'oyseau par moy ores chanté
Estoit jadiz si blancq et argenté ,
Qu'égal estoit aux coulumbelles coyés ,
Et de blancheur ne debvoit rien aux oyes ,
Qui preserver debvoient le Capitole ,
N'au cygne avecq, qui loing des eaux ne vole :
Mais tant luy fait sa langue de dommaige ,
Qu'ores, pour blancq, il porte noir plumaige.

Jadiz n'y eut fille en toute Aemonie
Qui feust de grace et beaulté mieux garnie
Que Coronis , la nymphe Larissée ,
Que Phebus eut sur toutes en pensée ,
Elle estant vierge , ou elle ayant forfaict :
Mais le corbeau s'apperceut de son faict ,
Si ne sceut on jamaiz le divertyr
D'aller Phebus son maistre en advertyr.
En y allant la corneille esvollée
(Pour sçavoir tout) après luy est volée ,
Et aussy tost que la cause entendyt
De son chemin , rundement luy a diet :
Tu vaz très mal , croy moy , si tu es saige ,
Sans mespriser de mon becq le presaigne :
Escoute ung peu ce que je feus ung temps ,

Veoy ce que suis , et le pour quoy entens ,
Tu treuveras que ma fidélité
M'a faict nuysance en disant vérité.

Pallas ung jour, par son sens et praticque
En corbillon tissu d'ozier atticque ,
Avoit l'enfant Erichthone enfermé ,
Lequel sans mere avoit esté formé :
Et deffendant que point on n'y regarde ,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les mains de trois pucelles , nées
Du roy Cecrops , sans ce qu'acertenées
Pallas les eust de l'estrange merveille ,
Qui enfermée estoit en la corbeille.
Je , qui estois de feuilles bien cachée
Du hault d'ung orme où je m'estois branchée,
Les espiois : les deux , Herse , et Pandrose
Gardoient très bien ceste corbeille close ,
Mais Aglauros , l'une de ces trois gardes ,
En appellant les deux aultres couardes ,
La defferma , si bien que l'enfant veirent
Demy serpent : la faulte qu'elles feirent
Je rapportay à la saige Pallas ,
Qui m'en rendit si dur loyer, hélas !
Que , pour jamaiz, par tout suis appelée
De Minerva la garde reculée :
Et pour avoir esté mal taciturne ,
Va devant moy la cheveche nocturne.

Certes ma peine , et ma punition
Doibt estre exemple et admonition
A tous oyseaux de quelcuncque plumaige ,
De ne chercher par leur langue dommaige.
Tu me diras , qu'en mon premier degré ,
Jamaiz Pallas ne me print de son gré ,
Ne sans l'avoir de ce bien fort requise :
Quand tu l'auras elle mesmes enquise ,
Poinct ne voudra (quoy que irritée l'aye)
Nyer, ce croy je , une chose si vraye :
Car sçavoir doibs , que jadiz je feuz née
Dedans Phocis, du noble Coronée ,
Qui me nourryt en triumpant arroy :
Chascung le sçait , j'estois fille de roy :
Et maintz seigneurs (je le dyz sans ventance)
Riches et grans cerchoient mon accointance.
Las , ma beaulté me causa dueil amer :
Car comme ung jour sur le bord de la mer
Je m'en allois pas à pas pourmenant ,
Comme je fays encores maintenant ,
Le dieu des eaux me veit , et m'escrya ,
Et plein d'ardeur de l'aymer me prya :
Puis , quand son temps , et sa doulce requeste
Perdre sentit , la force meit en queste :
Me suyt , je fuy , j'abandonne la rive ,
Et en fuyant je veoy qu'en vain j'estrive :
Dont j'appellay et dieux , et humains. Somme

Ma voix ne veint en nulle oreille d'homme :
 Pallas , sans plus , en soubvenance m'eut ,
 (Pour une vierge , une vierge s'esmeut)
 Et me donna secours que j'attendoye ,
 Les bras au ciel en pleurant je tendoye ,
 Mes bras soubdain je vins à mescongnoistre ,
 Et apperceu plumes noires y croistre :
 Mes vestemens despouiller je presume ,
 Mais je treuvay que cestoit desjà plume ,
 Dont la racine en la peau je cachois :
 Frapper des mains l'estomacq nud taschois ,
 Mais il estoit jà certes , advenu
 Que plus n'avois ne mains , n'estomacq nu.
 J'allois courant , et mes pieds ne fouloient
 Plus le sablon , ainsy comme ilz souloient ,
 Ains soulevée estois à fleur de terre ,
 Puis hault en l'air je m'envollay grant erre :
 Et de Minerve , en quy prudence abunde ,
 Faicte je feuz servante chaste et munde.
 Mais quel prouffit m'en vient , ne quel service ,
 Quand Nictymene estant par son grief vice
 Faicte cheveche , a eu tant de bon heur ,
 Qu'elle succede à mon premier honneur ?

Ne sçais tu point le propoz qu'on demene
 Par tout Lesboz , de ceste Nictymene ,
 Fille lascifve , ayant par grief delict ,
 Contaminé de son pere le lict ?

Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme,
Mais du remors de son forfait enorme
Crainct qu'on la veoye, et la lumiere fuyt,
Cachant sa honte à l'ombre de la nuict :
Ou, s'on la veoît, tous les aultres l'agassent,
Et horz de l'air de tous costez la chassent.

Lors le corbeau, se mocquant, respondit
A toy sans plus puisse nuire ton dict :
Quant est à moy, ces presaiges menteurs
J'ay à mespriz, et tous leurs inventeurs :
Puis acheva son chemin commencé,
Et à Phebus compter s'est avancé
Que Coronis a veuë, en acte sale,
Couchée avecq ung beau filz de Thessale.

Dès que Phebus entendit que s'amy
Estoit tumbée en si lourde infamy,
Du chief tumba sa couronne laurée :
Luy cheut aussy la beaulté colorée
De son cler vis, et l'archet de sa lyre.
Lors à la chaulde enflé d'une telle yre
Enfonsa l'arcq d'une force robuste,
Et de sa fleche inevitable et juste
Tout à travers a la poictrine poincte,
Qui tant de foyz à la sienne feut joincte.
Sentant le coup la dolente gémyt :
Le fer trenchant horz de la playe mit,
Dont en maintz lieux sa chair blanche et polye

De rouge sang feut trempée et salye :
Disant : Amy, bien me pouvois deffaire ,
Mais tu debvois l'enfant me laisser faire :
Or nous convient , puis qu'il plaist à fortune,
Presentement trespasser deux en une.

Sur ce poinct l'ame avecq le sang rendit ,
Et la froideur par le corps s'espandit.

Las , de si dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition :
Grant mal se veult dont le rapport ouyt ,
Et dont si fort son yre l'esblouyt :
Mauldict l'oyseau , qui l'a contrainct sçavoir
Ce qui luy faict tant de tristesse avoir :
Sa trousse hait , et son arcq , et sa main ,
Avecq le traict qui trop feut inhumain.
S'amy e eschauffe : et nettoyant sa playe
Par ung secours trop tard venu s'essaye
A surmonter la mort dure et perverse ,
Et l'art en vain de medecine exerce.
Ce que veoyant , et le feu alumer
Pour le corps ardre , et la cendre inhumer,
Point ne pleura , car il n'affiert aux dieux
Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx ,
Mais ung souspir tira de cueur profond ,
Non aultrement , ne moins grant que les font
Ceulx qui les beufz , avec ung maillet , tuënt ,
Lors que le coup , pour les assommer , ruënt.

Après pourtant que sa jadiz aymée
D'ingrate odeur Phebus eut embaulmée,
Que plainte l'eut, et embrassée avecques,
Et miz à fin l'injuste droict d'obsecques,
Pas ne souffrit sa divine clemence
Au mesme feu veoir peryr sa semence :
Ainçois l'enfant, prochain de mort amere,
Tira du feu, et du ventre à sa mere,
Puis le porta luy mesme en son giron,
Dedans la fosse au centaure Chiron.

Et le corbeau, qui pour avoir vray dict,
Pensoit avoir recompense et credict,
Il condamna, d'une colere grande,
Des blancz oyseaux n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esjouyssoit,
Dont d'ung tel dieu l'enfant il nourrysoit :
L'aise qu'il ha de peine le descharge,
Veoyant honneur joinct avecques sa charge :
Sur ce veoycy venyr eschevellée
Sa propre fille, Ocyroe appelée,
Dont une nymphe accoucha, comme on treuve,
Dessuz le bort de l'impetueux fleuve
De Caïcus : elle ne feut contente
D'avoir appriz, et miz en son entente
Du pere sien l'art de medeciner,
Ains tout son cueur met à vaticiner.
Doncq quand fureur de deviner l'eut prise,

Et qu'eschauffée elle feut , et esprise
De cest esprit , qui bouilloit dedans elle ,
L'enfant petit regarda d'ung grand zelle :
Disant , enfant , en quy vertu abunde ,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde.
Les corpz mortelz , grans , moyens , et menuz ,
A toy seront plusieurs fois bien tenuz :
Puyssance auras , par ta science arduë ,
Rendre la vie à quy l'aura perduë.
Et dés qu'auras une fois l'osé faire ,
Les dieux du ciel despits d'ung tel affaire ,
Feront que plus faire ne le pourras ,
Et par le feu de ton ayeul mourras ,
Et que d'ung dieu ung corpz mort seras faict ,
Puis d'ung corpz mort ung puyssant dieu parfaict :
Renouvellant encore ung coup ta vye ,
Aprés que mort l'aura de toy ravye.

Et toy , Chiron , mon pere que j'honore ,
Qui n'es subject à mort qui tout dévore ,
Ains par la loy de divin parentaige
Faict et créé pour durer en tout aage ,
De trespasser te prendra le desyr
Lors que viendra la douleur te saisir ,
Que sentyras par la cruelle attaincte
D'une sagette au sang de l'idre taincte :
Et d'immortel par les dieux tu seras
Rendu mortel , et si trespasseras.

Voulant encor prophetiser et dire
Quelque aultre cas , ung souspir elle tire
Du fund du cueur : et sentant peine et dueil ,
Dessuz sa face espondit l'arme d'euil
Disant , hélas ! les choses divinées
Font avancer trop tost mes destinées.
Je sens en moy la parolle faillyr,
Plus de mon corpz ne peult ma voix saillyr,
Mauldict soit l'art (tant peu vault et merite)
Qui contre moy l'yre des dieux irrite.
Las , beaucoup mieulx m'eust vallu abstenyr
De tant sçavoir des choses advenyr.
J'à m'est adviz que de fille la face
En moy se perd , et peu à peu s'efface.
J'à de desir, j'à d'appetit suis pleine
D'herbe menger, et couryr en la plaine.
Ne sçay quel dieu en jument me transforme :
Prendre m'en vois de mon pere la forme.
Mais pour quoy doibs je estre toute jument ?
Demy cheval mon pere est seulement.

Ainsy parlant la nymphe jeune et tendre
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre ,
Car de sa bouche est son parler sorty
Confusement, tost après amorty :
Ny ne sembla de jument sa voix faicte ,
Ains de jument quelque voix contrefaicte.
Puis peu à peu hennyt de grant couraige ,

Et ses deux bras marchoient dedans l'herbaige :
 Chascun des doigts l'ung à l'autre s'assemble,
 Ses ungles plats tous cinq lyez ensemble
 Feirent ung ungle espez et endurcy,
 Luy creut le col, luy creut la bouche aussy.
 De son habit la plus longue partie
 Feut par derriere en queue convertie,
 Et ses cheveulx vollans en toutes pars
 Devindrent crins (comme devant) espars
 Dessuz le col, et la face et la voix
 Elle mua toutes deux à la fois :
 Brief, tous ces caz monstrueux la tournerent
 Si bien, que nom de jument luy donnerent.

Pleurz infyns son chier pere expandit,
 Et pour néant ton secours attendit,
 O cler Phebus : mais rumpre l'ordonnance
 De Juppiter n'estoit en ta puyssance :
 Et quand en toy eust la puyssance esté,
 Tu estois lors bien ailleurs arresté :
 Car par les champs messeniens à l'heure
 Et en Elis tu faisois ta demeure :
 C'estoit au temps que l'habit de berger
 Et la houlette il te convint charger,
 Et que portois à la mode rurale
 De sept roseaux la fluste pastorale.

Or cependant qu'en tes amours pensois,
 Ou bien tandiz que flustois ou dansois,

On dict qu'alors tes vaches mal gardées
S'estoyent aux champs Pyliens escartées,
Et que Mercure illecq les apperceut
Qui en ung bois très bien cacher les sceut,
Ce larrecin faict de grant artifice
D'homme vivant ne vint en la notice,
Forz d'un villain congneu en ce champ là;
Par son droict nom Battus on l'appella,
Qui garde estoit de l'herbeuse vallée
Et du haras du riche roy Nelée.
Mercure eut peur de ce villain, par quoy
Il le tira doucement à requoy,
Et luy a dict : Amy, quel que tu sois,
Si d'avanture icy tu apperçois
Quelcung cherchant ses beufz esvanouys,
Dyz luy que veus tu ne les as, n'ouys :
Et pour loyer du tour que m'auras faict,
Pren ceste vache, et la bailla de faict.
L'autre la print, et luy dict, l'ayant prise;
Va hardyment, poursuy ton entreprise,
Le larrecin duquel tu t'ez meslé
Sera plus tost compté et revelé
Par ceste pierre, et luy en monstra une.
Mercure encor n'y eut fyance aulcune,
Par quoy il feit de s'en aller semblant,
Et puis revint en rien ne ressemblant
De voix ne corpz à sa premiere forme.

Lors au villain appuyé contre ung orme
Va dire ainsy : Bon homme , si tu peulx ,
Enseigne moy où sont allez mes beufz
Que l'on m'a priz, ce larrecin ne cache ,
Je te donray ung beuf et une vache.

Quand le villain qui promet de se taire
Ouyt parler de doubler son salaire ,
Je les ai veus , dit-il , qui se jectoient
Dessoubz ces monts , et de faict y estoient.
Adoncq se print à sousrire Mercure ,
Puis luy a dict : Double villain parjure ,
Me trahys tu ? m'accuses tu à moy ?
Et transmua son estomac sans foy
En ung caillou , nommé Touche , ou Indice ,
Qui d'accuser faict encore l'office :
Et au caillou , qui pourtant n'en peult maiz ,
Demourée est l'infamie à jamaiz.

De là s'en va , ses esles esbranlant
De Juppiter le messagier vollant :
Et hault en l'air, d'Athenes il contemple
La belle assiette , et la ville , et le temple ,
Et les jardins de prouffit et soulas ,
Terre , pour vray, agreable à Pallas.
Advint ce jour que les vierges honnestes
Au temple hault porterent sur leurs testes
De Minerva les sacrifices saints ,
En beaulx paniers de fleurz couverts et ceincts.

A leur retour Mercure les veoyant
Ne volla droict : mais ainsy tournoyant
Que le milan qui les poulets regarde ,
Quand il crainct ceulx qui en font bonne garde,
Il tourne , il rouë , et n'ose s'esloingner,
Bien s'attendant quelque proye empoingner :
Mercure ainsy d'Athenes sur les tours
Faisoit en l'air maintz circuys et tours ,
Et bassement sans s'esloingner volloit ,
Pour mieulx choisyr la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluysante et clere
Par suz toute aultre estoille qui esclaire ,
Et que Phebé l'est par dessuz Aurore ,
La belle Hersé d'autant , et plus encore
Oultrepassoit ses compaignes pucelles ,
Si qu'elle estoit l'honneur et fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la veoir s'esmerveille,
Et s'embrasoit en la sorte pareille
Que le caillou qu'avecq la funde on tire.
Qui tant plus va , plus de chaleur attire :
Et sont au cueur de Mercure advenuës
Flambes ardants dessoubz les froides nuës.

Ainsy espriz son premier chemin laisse ,
Descend de l'air, en la terre s'abaisse ,
Sans que sa forme il change ne desguise ,
Tant se fyoit en sa beaulté exquise ,
Veoire à bon droict : toutes fois par grant cure

Aidoit encore à sa beaulté Mercure :
Peigna son chief, sa cappe il accoustra :
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,
Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,
Affin qu'on veist en main son caducée
Qui gens endort, et qu'à ses plantes belles
Reluyre on veist ses beaulx patins à esles.

En la maison où demouroit Hersé
Sur le derriere estoit son lict dressé
Entre celuy de Pandrose à la dextre,
Et cestuy là d'Aglauros à senestre :
Ceste Aglauros nota de prime face
Venyr Mercure, et eut bien ceste audace
De s'enqueryr du nom d'ung si grand dieu,
Et qui l'a meu de venyr en ce lieu.
Lors respondit Mercure en ceste sorte :
Celuy je suis qui les nouvelles porte
Du pere mien, et celuy est mon pere
A qui la terre et le ciel obtempere :
Ne desguiser te veulx pour quoy je vien,
Pourceu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien
Vueilles en brief te monstrier sœur fidelle,
Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle :
Sçaiz tu que c'est ? d'Hersé suis amoureux,
Las, favorise à l'amant douloureux !

Lors Aglauros vint à le regarder
Du mesmes euil qui ne se sceut garder

De veoir naguere, en trop grant hardyesse,
Le cloz secret de Pallas la déesse :
Puis pour loyer du plaisyr qu'il demande,
Luy demanda de l'or quantité grande,
Et quant et quant de desloger le somme,
Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui veit tous ces actes perverz,
Contre Aglauros jecta l'euil de traverz,
Et du profond de son cueur courroucé
Si puyssamment un souspir a poussé,
Que bransler fait l'estomacq en avant,
Et son escu qu'elle avoit au devant.
Si luy soubvint du corbillon couvert,
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
Lors qu'elle veit par desobeyssance
L'enfant lequel sans mere print naissance.
Veoid en après qu'au celeste annonceur
Elle est ingratte, et ingratte à sa sœur,
Et que de l'or dont requeste elle fait,
L'avare avoit desjà faict son prouffit.
Que fait Pallas pour punyr telle vye,
Delibera de parler à Envy e,
Et s'en alla tout droict en son manoir
Plastré de sang melancolicque et noir.
Son manoir est caché en ung bas centre,
Où le soleil ne le vent jamaiz n'entre,
Triste en tout temps, en tout temps froid et sombre

Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscur ombre

Quand la déesse au faict des armes craincte
De l'orde vieille eut la maison attaincte,
Devant l'entrée arresta court ses pas,
Car d'y entrer à elle ce n'est pas
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grant vigueur donna contre la porte :
La porte s'ouvre, Envy elle apperçoit,
Qui accroupye à terre se paissoit
De groz serpens, viperes, et couleuvres,
Nouryssemens de ses iniques œuvres.
L'appercevant destourna son bel euil,
L'aulture se lève avecq paresse et dueil,
Et ses serpens demi mangez laissa :
Puis lentement verz Pallas s'adressa,
Et la veoyant armée, belle et blunde,
De grant despit au visaige luy gronde.

Sa face est blesme, et ha le corps ethicque,
La rouille aux dents, aux yeulx la veuë oblique
Toute de fiel est sa poictrine verte,
De noir venin est sa langue cœuverte,
Jamaiz ne rit si elle ne rencontre
Devant ses yeulx meschief ou malencontre :
Tant ha de soing qui la picque et resveille
Que point ne dort, ains son euil tousjours veille,
Pour veoirs'il vient honneur ou bien à l'homme:
Et le veoyant se desseche et consomme,

Si qu'offensant ensemble est offensée
Et son tourment se donne l'insensée.
Pallas, pourtant, quoy que ne l'aimast point,
Luy a parlé briefvement en ce poinct :

De ton noir sang empoisonne et enchante
Du roy Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure : or va si oncq allas ,
Ainsy le fault. A tant se teut Pallas ,
Et repoussant de sa picque la terre
Print à fuyr, et deslogea grant erre :
Et s'enfuyant, Envye rechignée
D'ung mauvaiz euil de travers l'a guignée ,
Entre ses dentz murmurante et despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de neudz ,
Entortillé d'ung lyen espineux ,
Et d'une nuë obscure bien cœuverte ,
Par où passoit renversoit l'herbe verte ,
Les champs fleurys çà et là dessechoit ,
Et des pavotz les testes arrachoit ;
Villes , maisons , et peuples , la villaine
Contaminoit de sa puante halaine.
Finablement de Minerve va veoir
La grant cité triumpante en sçavoir ,
D'entendement et richesses puyssante ,
Pleine d'esbatz, et en paix floryssante :
Ce que veoyant Envye l'execrable ,

Quasy pleura, n'y treuvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,
Ains que bouger, sa commission fait,
Et de sa main taincte de vieille rouille,
Premierement la poictrine luy souille,
Puis luy emplyt l'entour du cueur d'espines,
Et luy souffla jusques aux intestines
Son noir venin qui aux oz s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'espandit,
Et puis affin que la cause recente
De sa douleur loing d'elle ne s'absente,
Devant ses yeulx luy met sa sœur germaine,
Devant ses yeulx à tous coups luy ameine
Pourtraicte au vif de Mercure l'imaige,
Et de tous deux l'excellent mariaige,
Faisant bien grande une chascune chose :
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cueur marry, si que triste de jour,
Triste de nuict, gemysoit sans sejour,
Fundant sur pieds d'ennuy et mal talent
Comme la glace au soleil foible et lent :
Et de l'honneur de la bien heureuse Herse,
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,
Qu'herbes des champs, qui au feu mises fument,
Et peu à peu sans flamber se consument.
Par plusieurs fois feut souhaittant la mort
Pour ne veoir plus le bien qui tant la mord :

Par plusieurs fois à son pere plein d'yre
Voulut en mal le caz compter et dire :
Enfin veoyant Mercurius venyr,
S'en va assise à la porte tenyr
Pour le chasser : il l'aborde , il la flatte ,
Il la supplie : oste toy , dict l'ingratte ,
Car de ce lieu jamaiz ne bougeray ,
Jusques à tant que t'en deslogeray :
Et bien , dict il , suivant ton ordonnance ,
Content je suis de ceste convenance.

Mercure adoncq de sa verge charmée
Ouvrit la porte à groz verroux fermée ;
Et elle assise , en se cuydant lever ,
Sentit son corpz si pesamment grever ,
Qu'oncques ne sceut mouvoir une jointure :
Sur pieds se mettre essaya d'avanture ,
Mais ses genoux se prindrent à roidyr ,
Et peu à peu ses ungles à froidyr.
Consequemment , perdant son sang , les veines
Lui devenoient bien fort pasles et vaines.
Et comme on veoit que le chancre incurable
Gaigne pays sur ung corpz miserable ,
Et tant s'espand qu'aux parties gastées
Sont bien soubvent les saines adjoustées :
Ainsy froideur et mortifere glace
Print peu à peu en sa poictrine place ,
Luy estouppant les conduicts de la vye ,

Et le respir sans lequel on desvye :
Ny ne se mit en effort de parler :
Et ores quand s'en feust voulu mesler,
Sa voix n'avoit passaige , n'ouverture :
Son col , sa bouche , estoientjà pierre dure.
Finablement assise , morte , et froide ,
Ce feut de marbre une statuë froide :
Non marbre blancq:son cueur d'envye atteint,
De sang infect tout son corps avoit tainct.

Après qu'elle eut receu punition
De sa parole et male intention ,
Mercurius d'Athenes se partyt,
Et verz le ciel son chemin convertyt.
Au ciel venu , son pere à part le huche ,
Et sans vouloir luy descouvrit l'embusche
De ses amours : luy dict , pour abreger ,
Mon très cher filz , et feal messenger,
Descens là bas , va t'en , et point ne tarde ,
Droict au pays qui à gauche regarde
Le ciel , où luyct de ta mere le signe ,
C'est en Sidon , cité noble et insigne ;
Et le troupeau royal que tu vëois paistre
Là loing dessuz la montaigne champestre ,
Fays le venyr sans bruyt , et sans chommer,
Là bas , au long des rives de la mer.

Ces motz finyz , soubdain de haut herbaige

Les beufz chassez allerent au rivaige ,
Là où du roy la fille très cherye
Jouoit avecq les filles de Tyrye.

Majesté grande et amour mal conviennent ,
Et en ung siege ensemble ne se tiennent :
Par quoy laissant son sceptre glorieux
Ce pere et roy des hommes et des dieux ,
Qui main armée ha de trois feux ensemble ,
Qui d'un cling d'euil faict que le monde tremble
La forme print d'un taureau mugyssant ,
Et chemina sur l'herbe verdysant
Avecq les beufz : bel estoit le possible :
Sa couleur feut de blancheur indicible ,
Neige sembloit d'aulcung pied non foulée ,
Ne par Auster pluvyeux escoulée :
De muscles ha ung groz col évident :
Sur l'estomac est sa gorge pendant ,
Cornes avoit certainement petites ,
Mais à les veoir ung chascung les eust dictes
Faictes de main à bien ouvrer idoine ,
Et transluysoient plus que pur cassidoine.
Le front n'avoit ridé ne redoutable ,
Ne tant soit peu la veuë espouvantable :
Rien , sinon paix , en la face n'avoit.

La fille au roy qui de bon cueur le veoit ,
S'esbahyt fort de ce qu'il est si beau ,

Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau.
Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,
D'en approcher craignit du premier coup :
Enfin s'approche , et fleurz et herbe franche
Luy apporta prés de sa gueulle blanche :
Dont eut l'amant ung merveilleux plaisir :
Et attendant son esperé desir,
Baise la main de la vierge modeste :
Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.
Ores se jouë à elle expressement ,
Pour l'asseurer peu à peu doucement :
Ores il saulte au milieu des prez vers ,
Ores se veautre en l'areine à l'envers.
Puis, quand il veoit qu'elle n'est plus farouche ,
A elle vient ; elle sans peur le touche ,
Et de sa main virginale luy orne
De fresches fleurs , et l'une et l'aulture corne.
Enfin elle a telle hardyesse prise ,
Que sur le doz du taureau s'est assise ,
Sans sçavoir, las , à qui elle se frotte ,
Lors pas à pas droict à la mer qui flotte
Il la porta. Et dés qu'il y arrive ,
A miz ses pieds dedans l'eau de la rive.
De là soubdain , plus oultre se transporte ,
Et son butin parmy la mer emporte.
La peur la prend , et regarde estonnée

Desjà de loing la rive abandonnée :
De la main dextre une des cornes tient ,
De l'aultre main sur le doz se soustient ,
Et les habits de soye et fine toile
Branloient en l'air et au vent feirent voile.

FIN DE LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

HISTOIRE DE LEANDER ET HÉRO.

CLÉMENT MAROT AUX LECTEURS.

1514.

A peine estoit la presente ¹ histoire hors de mes mains (Lecteurs débonnaires) que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsy qu'ung loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est à sçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrupuz, et le sens si dessiré que vous eussiez dict que c'estoit ladicte brebiz eschappée d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poitiers, trompez sur l'exemplaire des aultres, m'en ont faict autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs

¹ Tiré de l'édition originale de Griphius, in-8°, Lyon, 1541.

230 CLÉMENT MAROT AUX LECTEURS.
ainsy accoustré, je vous laisse à penser de quel
cueur je donnay au diable monsieur le babouin
de parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust
autant pris de peine à gaster mon livre que
moy à le bien traduire. Ce que veoyant en
passant par la noble ville de Lyon, je priay
maistre Sebastien Griphius, excellent homme
en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la
main, ce qu'il a faict, et le vous a imprimé
bien correct, et sur la copie de l'auteur, lequel
vous prie (pour vostre contentement et le sien)
si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceux-
cy. Dieu tout-puissant soit toujours vostre
garde. De Lyon, ce 20^e jour d'octobre 1541.

HISTOIRE

DE

LEANDER ET HERO.

MUSE, dy moy le flambeau qu'on fait luyre
Pour les amours secrettes mieulx conduyre ;
Dy moy l'amant, qui , nouant en la mer ,
Alloit de nuict les nopces consommer ,
Et le nocturne embrassement receu ,
Qui d'Aurora ne feut oncq apperceu
Ne descœuvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde , et la grant tour de Seste :
Là où Hero , par amour , tant osa ,
Que Leander de nuict elle espousa.

J'oy Leander desjà nouer, ce semble ,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble :
Flambeau luysant annonçant la nouvelle
De seure amour, et qui d'Hero la belle
Toute la nuict la feste decora ,
Quand le doulx fruict des nopces savoura :
Flambeau d'amour, le signal miz exprés ,
Que Juppiter debvoit planter auprès
Des astres clers , pour le hault benefice

D'avoir si bien de nuict faict son office ,
Et le nommer l'estoille bien heureuse ,
Favorisant toute espouse amoureuse :
Car il servyt amour en ses negoces ,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla et vint par les undes soubvent ,
Ains que le fort et trop mal heureux vent
Se feust esmeu. Vien donc , ma muse , affin
De me chanter le tout jusque à la fin :
Qui telle feut , que par ung dur esclandre
Elle estaignit le flambeau, et Leandre

Seste jadiz feut ville frequentée :
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée ,
Et entre deux flotloit l'eau de la mer.
En ces deux lieux Cupido , dieu d'aymer ,
Tira de l'arcq une mesme sagette ,
Rendant d'ung coup à ses flambes subjecte
Une pucelle , et ung adolescent
Nommé Leandre agreable entre cent ,
Et l'aulture Hero, pucelle desjà meure.
Elle faisoit en Seste sa demeure ,
Luy en Abyde : et feurent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luysans
Pareils entre eux. Je te supply, lecteur,
Quand par la mer seras navigateur,
Fay moy ce bien (si passes là autour)
De t'enqueryr d'une certaine tour,

Là où Hero (ung temps feut) demouroit ,
Et des creneaux à Leandre esclairoit :
De demander mesmement te soubvienne
La mer bruyant d'Abyde l'ancienne ,
Qui en son bruyt plainct encores bien fort
De Leander et l'amour et la mort.

Mais dont advint, que Leander estant
En la cité Abydaine habitant
Feut amoureux d'Hero , jeune pucelle ,
Jusques à vaincre en fin le cueur d'icelle ?

Hero jadiz pleine de bonne grace ,
Née de riche et de gentille race ,
Estoit nonnain à Venus dedyée ,
Et se tenoit vierge , et non maryée ,
En une tour dessus la mer assise ,
Où ses parens , bien jeune , l'avoient mise.
C'estoit , de vray, une Venus secunde :
Mais si honteuse et chaste , que le monde
Luy desplaisoit , et tant s'en absentia ,
Qu'oncq l'assemblée aux femmes ne hanta.
Et davantaige aux lieux jamaiz n'alloit ,
Où la jeunesse amoureuse balloit ,
Ny aux festins , ny à nopces aulcunes ,
En esvitant des femmes les rancuues :
Car pour raison des beaultez gratieuses ,
Les femmes sont volontiers envieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse

234 HISTOIRE DE LEANDER

Veux et offrande à Venus la déesse.
Soubvent aussy alloit sacrifier
A Cupido pour le pacifyer,
Non moins craignant sa trousse trop amere,
Que le brandon de sa celeste mere :
Mais pour cela ne sceut finablement .
Les traicts à feu esviter nullement.

Or estoient jà les mois et jours venuz.,
Que Sestiens celebroident de Venuz
La grande feste , et du bel Adoniz :
Là vindrent lors les peuples infiniz
Qui habitoient les petites et grandes
Isles d'autour, tous y vindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns , les aultres d'Hemonie.
Femme du monde en toute Cytherée
N'est en faubourg , ne cité demourée.
N'y eut danseur, ny aultre demourant
Dessuz Lyban , le mont bien odorant ,
Ne Phrygien (tant aymast le sejour)
Que ni coureust veoir la feste ce jour.
Tous ceulx d'Abyde aux Sestiens voisine ;
Tous jouvenceaux qu'Amour tient en saisine
Y sont venuz : car voluntierz ilz vont
Là ou l'on dict que les festes se font ,
Plus pour y veoir des dames les beaultez ,
Que pour offrir leurs dons sur les autels.

Dedans le temple où se faisoit la feste ,
Hero marchoit en gravité honneste ,
Rendant partout de sa face amiable
Une splendeur à tous yeulx agreable :
Telle blancheur au visaige elle avoit ,
Que Cynthia , quand lever on la veoit :
Car sur le hault des jouës paroissoient
Deux cercles runds qui ung peu rougyssient ,
Comme le fons d'une rose nayfve ,
Meslé de blanche et rouge couleur vifve.
Vous eussiez dict ce corpz tant bien formé
Sembler ung champ de roses tout semé :
Car par dessus sa blancheur non pareille ,
La vierge estoit de membres si vermeille ,
Qu'en cheminant , ses habitz blancqs et longs
Monstroient par fois deux roses aux talons.

D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre , et toutes différentes.
Vray est qu'en tout, trois Graces nous sont painctes,
Des anciens : mais ce ne sont que fainctes ,
Veu que d'Hero ung chascung euil fryant
Multiplyoit cent graces en ryant :
Si que Venuz (si trop ne me deçoy)
Avoit treuvé nonnain digne de soy.

Ainsy passant de beaulté toutes celles
Qu'on estimoit en son temps les plus belles ,
L'humble novice à Venuz bien decente

236 HISTOIRE DE LEANDER

Apparoissoit une Venuz recente :
Dont il advint, quand ainsy se monstra ,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra;
Et n'en feut ung , qui n'eust en son couraige
Desir d'avoir Hero par maryaige.
Chascung l'admire, et chascung la contemple,
Si qu'en allant çà et là par le temple,
L'euil et le cueur de tous ceulx qui la veirent
(Où qu'elle allast) tout le jour la suyvirent,
Et ung jeune homme entre aultres estoit là,
Qui en ce point tout esbahy parla :
J'ay plusieurs fois veu Sparte la cité ,
Lacedemone ay par tout visité ,
Là où on oit, par maniere d'esbat ,
Sur les beaultez chascung jour maint debat :
Mais telle fille encores n'ay je veuë,
Qui soit de grace et beaulté si pourveuë.
Peult estre aussy, que Venuz en ces places
A faict venyr quelcune des trois Graces,
Certes lassé de regarder je suis ,
Mais de la veoir saouler je ne me puis :
Content serois d'estre en terre bousté ,
Aprés avoir au lict d'Hero monté :
Et dieu du ciel estre ne voudrois mye,
L'ayant chez moy pour espouse et amye.
Helas! Venuz , si c'est chose odieuse ,
Que de toucher à ta religieuse ,

A tout le moins avecques moy assemble
Par maryaige une qui luy ressemble.

Ainsy disoient maintz gracieux et doux
Jeunes amans. Mais ung aultre sur tous
Taisant son mal, hors du sens se jectoit,
Pour la beaulté qui en la vierge estoit.
O Leander, qui tant souffrys, si est ce
Qu'après avoir veu la demy déesse,
Tu ne vouleus soubz l'aiguillon d'aymer,
Couvertement ta vye consommer :
Ainçois estant à l'improviste attainct
Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct,
Tu n'eusses eu de vivre patience,
Sans de la belle avoir experience.

Aux rais des yeulx creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grant effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le povre cueur passible.

Aussy beaulté excellente et bien née
En femme honneste et non contaminée,
Aux hommes est plus aiguë et persante,
Que traict vollant tiré de main puyssante.
L'euil est la voye, et quand frappé se sent,
La playe coule, et droict au cueur descent.
Si devint lors l'amant dont je vous compte,
Ravy, tremblant, tout honteux, et sans honte.
Du cueur trembla, honte le tenoit priz,

Ravy estoit en beaulté de tel prix.
 Finablement amour l'a tant dompté,
 Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soy mesmes cerchant
 A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
 Tout pas à pas, et print l'audace après
 De costoyer la vierge d'assez prés :
 Puis de travers tourne de bonne grace
 Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace :
 En l'induysant par signes, sans mot dire,
 A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aymée,
 Bien aise feut se sentant estimée,
 Et plusieurs foyz tout bellement baissa
 Sa belle face, et puis la redressa :
 Guignant de l'euil Leander doucement¹,
 Qui en son cueur fut aise grandement
 De ce qu'Hero son amour entendit,
 Et l'entendant, point ne se deffendit.

Doncques tandiz que son heure opportune
 Il espyoit pour suyvre sa fortune,
 Le cler soleil verz occident tiroit,

¹ L'édition première de ce poëme de Gilles Corrozet, de 1541, in-4°, quoique fautive, me paroît meilleure en cet endroit, où elle met : *Suivant de l'euil Lcander doucement*,

Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on veit de l'autre part,
Qui jà du jour tesmoingne le despart.
Par quoy, veoyant le jouvenceau Leandre
De toutes partz les tenebres s'espandre,
Plus hardyment d'elle s'approcher ose,
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant, et elle sans mot dire :
Comme en courroux sa main blanche retire.
Dès qu'il sentit aux gestes la pensée
D'Hero, en bransle et demy eslançée,
De la tirer print très bien l'avanture
Par l'ung des plis de sa riche vesture,
La destournant, et la menant adoncq
A l'ung des bouts du temple, et grand et long :
Et elle alloit après luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas.
Puis de propoz feminins l'a tencé
Disant ainsy : Estes vous insensé,
Mon gentilhomme? entreprenez vous bien
D'ainsy tirer une fille de bien ?
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :
Allez ailleurs, et ma robe laissez,
Que n'espreuviez, à vostre grant dommaige,
L'yre, et fureur de mon grant parentaige.
Pryer d'amour est chose deffenduë
Nonnain, qui s'est vierge à Venuz renduë :

Et n'est loysible inventer achoison
D'aller au lict de fille de maison.

Telle parole aux filles convenable
Tenoit Hero à l'amant bien aymable.
Et quand Leandre eut de la vierge ouy
Le doulx courroux, il feut tout resjouy,
Sentant en elle, à ceste occasion,
Les signes vrays de persuasion :
Car lors que femme à ung amant conteste,
Son contester signe d'amour atteste.

Doncques après qu'il eut de grant ardeur
Baisé son col blancq, et de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aiguillonne et poinct,
Le feit parler à sa dame en ce poinct.
Chere Venuz, après Venuz la gente,
Noble Pallas, après Pallas prudente,
Je parle ainsy, car trop grandement erre,
Qui t'accompare aux femmes de la terre :
Veu que tu ez, à bien te visiter,
Toute semblable aux filles Juppiter :
Bien heureux est celuy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :
Si te supply, entens à mes clamours,
Et prens pitié des contrainctes d'amours ;
Tu te dy fille à Venuz consacrée,
Fay doncq cela qui à Venuz agréée.
Vien, vien mamye, et d'une amour égale

Entrons tous deux en sa loy conjugale :
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice ,
D'administrer à Venuz sacrifice :
Venuz ne prend aux pucelles plaisir,
Ses vrayz statuts , si tu as le desir
De les sçavoir, et ses mysteres dignes
Ce sont anneaux , nopces , lits et courtines.
Puis qu'aymes doncq Venuz douce et traictable,
Ayme la loy d'amour tant delectable,
Et me reçois en laissant tous ces vœux ,
Pour humble serf, ou mary, si tu veulx :
Serf que pour toy Cupido a vené ,
A coup de traict poursuyvy et mené ,
Usant , hélas ! en moy de tel effort
Que fait Mercure en Hercule le fort ,
Quand le mena sous sa verge dorée ,
Servyr la nymphe en Lydie honorée.
Las ! quant à moy, Venuz au beau corsaigne
M'a rendu tien , non Mercure le saige.
O noble vierge , il ne fault qu'on te dye
D'Athalanta la belle d'Arcadye :
Tu sçay comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer tousjours vierge obstinée :
Mais au moyen de Venuz indignée ,
Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'auparavant ne luy feut rigoureuse.

Pourtant , mamye , aux choses que j'ay dictes
Te fault ranger, que Venuz tu n'irrites.

Ainsy l'amant persuadoit de bouche
La belle Hero encor toute farouche ,
Si que les motz tant doulx qu'ouys elle ha
Feirent son cueur vaciller çà et là.

La vierge adoncq muette devenuë ,
Sa veuë en terre a longuement tenuë ,
Cachant sa face , en laquelle luy monte
Le sang vermeil tesmoingnaige de honte ,
Plus cheminant pensifve se monstroït ,
Et sans besoiñg bien soubvent accoustroit
Ses vestemens , tous signes en partye
D'une pucelle à aymer convertye :
Et silence est la promesse accordée
De toute fille ainsy persuadée.

Or sentoït jà ceste cy les secousses
Et aiguillons des amourz aigres doulces,
Pour ce qu'en cueur si noble et de hault prix
Facilement le doulx feu s'estoit priz ,
Puis esbahye estoit d'aultre costé
Du doulx Leandre et de sa grant beauté.

Doncq cependant qu'en la terre ses yeulx
Elle eut fchez , Leander curieux ,
Et plein d'amour de veoir n'estoit lassé
Son tendre col , qu'elle tenoit baissé ,
Lequel pourtant finablement leva ,

Puis rougyssant ainsy dire elle va :

Je ne croy pas , seigneur, que le pouvoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
Par tes deviz. Qui t'a faict si sçavant
A mettre motz deceptifs en avant?
O povre moy ! et qui t'a incité
De venir veoir mon païs et cité?
Si est ce en vain que m'as propoz teneu :
Car veu qu'errant tu ez et incongneu,
Et qu'en toy n'a seureté de fyance ¹,
Comment peulx tu avoir mon allyance?
Nous ne pouvons (pour bien te l'exposer)
Publicquement tous deux nous espouser,
Pour ce que j'ay mes parens au contraire :
Et quand vouldroit par deçà te retraire,
En te feignant personne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive :
Car en tout temps les langues sont amyes
De faulx rapports et toutes infamyes :
Et ce que faire en secret on pretend,
En plein marché male bouche l'entend :
Ce neantmoins , je te pry que je sçache
D'où tu es né , et ton nom ne me cache :

¹ Les éditions de Corrozet et de Langelier mettent *seureté ne fyance*, ce qui me paroît beaucoup mieux.

Si quiers le mien , ne te diray de non ¹ :
 Sache de vray qu'Hero est mon droict nom ,
 Et ma maison une tour haulte et droicte ,
 Là où j'habite , en menant vye estroicte ,
 Sans entretien de personne vivante ,
 Fors seulement d'une simple servante.

Ceste grant tour devant Seste à son estre
 Sur creux rivaige , auquel de ma fenestre
 Me sont les flots de la mer apparens :
 Tel fut l'adviz de mes rudes parens.
 Aultres voisins autour de moy ne hantent ,
 Ne jeunes gens point n'y dansent , ne chantent ² ,
 Mais sans cesser , et de jour et de nuict ,
 La mer venteuse à l'oreille me bruyt.

Adoncq Hero honteuse de rechief ,
 Verz son manteau baissa ung peu le chief ,
 Et en couvryt sa face illustre et clere ,
 Pensant en soy , Hero que veulx tu faire ?
 De l'autre part , Leander d'ung extresme
 Desir qu'il ha , consulte avec soy mesme ,
 Comme il pourra devenyr si heureux ,

¹ Les premières éditions de Corrozet et de Langelier , de 1541 , mettent , *Je ne te dirai non*.

² L'édition de Gilles Corrozet de 1541 , in-4° , donne ce vers ainsi : *Et jeunes gens n'y dansent et n'y chantent*.

De parvenyr au combat amoureux.

Certes amour variable en conseil
Faict playe aux cueurs, puis baille l'appareil ¹ :
Et luy, par qui sommes tous surmontez ²,
Conseille ceulx qu'il a priz et domptez.
Ainsy fait il, ainsy donnasecours
A Leander, qui après tous discours
Triste, et faisant d'ung vray amant l'office,
Va dire ung mot plein de grant artifice.

Vierge (dit il) tant peu craintif seray,
Que l'aspre mer pour toy je passeray,
Feust ce ung endroict d'innavigable gouffre,
Veoire feust l'eau bouillante en feu et souffre :
Je ne crains point la mer desesperée,
S'il fault aller en ta chambre parée :
Et si n'auray frayeur en escoutant
L'horrible bruyt de la grant mer flottant :
Ains tous les soirs mouillé, sans peur ne honte
Nageray nud en la mer Hellesponte :
Car il y a distance assez petite

¹ L'édition de Gilles Corrozet de 1541, in-4°, met ainsi : *Faict playe ez cueurs, puis donne l'appareil*. Ces derniers mots paraissent mieux que *baille l'appareil*.

² Les premières éditions mettent : *Et luy par qui nous sommes surmontez*.

246 HISTOIRE DE LEANDER

De la cité Abydaine où j'habite ,
Jusques chez toy : fay moy , sans plus , ce tour
De me monstrier sur le hault de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Deverz la nuict , affin qu'en le veoyant ,
Je sois d'amour le navire sans voile ,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoile :
Aussy affin qu'en le veoyant , ne veoye
De Bootés l'occidentale voye ,
Ny Orion cruel et pluvieux ,
Ne le train secq du chariot des cieulx ,
Qui de venyr me pourroit bien garder
A ce doulx port , où je veulx aborder.
Mais par suz tout (helas ! ma chiere dame ,)
Si tu ne veulx , qu'à coup je perde l'ame ,
Prens garde aux ventz , vueilles avoir le soing
Que trop esmeuz n'estaignent au besoing
Le cler flambeau conducteur de ma vye.
Si au surplus de sçavoir as envye
Quel est mon nom , Leander je m'appelle ,
Mary d'Ihero , la gratieuse et belle.

Ainsy tous deux ordonnoient le decret
Du maryaige entre eulx clos et secret ,
Et de garder tout l'ordre taciturne ,
Servant au faict de l'amytié nocturne ,
Dont le flambeau seroit seul tesmoingnaige ,
En promettant tout d'ung mesme couraige ,

Elle , de faire esclairer le brandon :

Luy, de se mettre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuict des espousailles ,
Par un baiser donné en fiançailles ,
Force leur feut (à regret et envis)
Se separer, et rumpre leurs devis.
Si s'en alla Hero en sa tour haulte ,
Et Leander (affin que par sa faulte
Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Marquoit de l'euil le chemin de la tour ,
Et naviguoit verz Abyde tendant.

Pensez en vous quantesfois cependant
Ont désiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'amoureux exercice.

Or avoit jà la nuict , d'eulx attenduë ,
Sa robe noire en l'air toute estenduë ,
Et les humains rendoit par tout dormans ,
Fors Leander le plus beau des amans ,
Qui , sur le bord de la mer pour naiger
Attend , pied coy , le luyant messaiger
De ses amours , et guette , de ce pas ,
Le luminaire et feu de son trespas ,
Lequel luy doibt de loing monstrier par signes
Le droict chemin des nopces clandestines.
Si tost qu'Hero veit que la nuict ombreuse
Noircye estoit d'obscurté tenebreuse ,
Soingneusement , comme elle avoit promiz ,

A le flambeau en évidence miz,
 Qui ne feut pas plus subit allumé,
 Que Leander ne feust tout enflammé
 Du feu d'amour, si que son cueur ravy,
 Et le flambeau s'allumoient à l'envy :
 Bien est il vray qu'oyant les sons horribles
 Que font en mer ces grans undes terribles,
 Il eut en soy frayeur de prime face,
 Mais peu à peu prenant cueur et audace,
 Pour s'asseurer parloit tout seul ainsy :

Amour est dur, la mer cruelle aussy,
 Ung bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
 Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer :
 Suz donc, mon cueur, prens le feu de ta part
 Et ne crains l'eau, qui en la mer s'espart.
 A ce coup fault qu'en amours me secundes :
 De quoy crains tu les vagues et les undes ?
 O cueur d'amant, n'as tu point congnoissance
 Que Venuz print des undes sa naissance ?
 Et qu'elle ha force et domination
 Dessuz la mer, et sur l'affection
 Qui nous conduict ? Mis à fin ce propoz,
 Il dépouilla ses membres bien dispoz.
 Et des deux mains ses habits deslyez
 Autour du col a serrez et lyez :
 Puis s'esloingnant du bord, ung peu en ça,
 D'ung sault de course en la mer s'élança.

Tirant tousjours verz la clere lanterne :
Et tellement en la mer se gouverne ,
Que luy tout seul navigant verz sa dame
Estoit sa nef , son passeur , et sa rame.

Hero tandiz qui des creneaux esclaire ,
De son manteau cœuvroit la lampe claire ,
Quand s'eslevoit quelque nuysible vent ,
Et la garda d'estaindre bien soubvent ,
Jusques à tant que Leander passé
Au port de Seste arriva tout lassé ,
Et que la vierge en sa tour haulte et forte ¹
Le fait monter : mais sachez qu'à la porte
Elle embrassa , d'amour et d'aise pleine ,
Son cher espoux quasy tout hors d'haleine ,
Ayant encor ses blancqs cheveulx mouillez² ,
Tout degouttans , et d'escume souillez.
Lors le mena dedans son cabinet ,
Et quand son corpz eut essuyé bien net ,
D'huile rosat bien odorant l'oingnit ,
Et de la mer la senteur estaingnit.

En ung lict hault adoncques il se couche ,
Et elle auprès , qui sa vermeille bouche

¹ Les premières éditions de Corrozet et de Langelier mettent ainsi : *Adoncq la vierge , etc.*

² L'édition de Gilles Corrozet de 1541 , in-4° , met mieux en disant : *Ayant encor ses blondz cheveulx mouillez.*

250 HISTOIRE DE LEANDER

Ouvryt, ainsy parlant à son espoux,
Auquel encor bien fort battoit le poux :

Amy, tu as beaucoup de travail priz,
Plus qu'aulture espoux n'en a oncq entrepriz :
Amy, tu as de travail priz beaucoup,
Assez te doibs contenter pour ung coup
De l'eau sallée, et de l'odeur mauvaise
De la marine : or te metz à ton aise,
Et en mon sein (cher amy qui tant vaulx) :
Ensevely tes labeurs et travaulx.

Leandre adoncq la sainture impolluë,
Qu'elle portoit, soubdain luy a tolluë
D'autour du corpz, et entrèrent tous nudz
Aux saintes loix de la doulce Venuz.

Helas! c'estoient des nopces, mais sans danses:
C'estoit ung lict, mais lict sans accordances
D'hymnes chantez : nul poëte on n'y veit
Qui du sacré mariaige escrivist :
Cierge benit aulcung n'y feut posé,
Pour illustrer le lict de l'espousé :
Là menestriers ne sonnerent aubades :
Là baladins ne jectèrent gambades :
Chantz nuptiaux point n'y feurent chantez
Par les amys, et les deux parentez :

¹ L'édition de Gilles Corrozet de 1541, in-4°,
met ainsi ces deux vers :

Et les travaulx et labeurs maritins
Boute les tous entre ces deux tetins.

Ainçois à l'heure à coucher disposée
Silence fait le lit de l'espousée :
Et l'ornement , et principale cure
De ceste feste , estoit la nuict obscure :
Si qu'Aurora , qui le monde embellit ,
Ne veit jamaiz couché dedans ce lit
Le maryé : car sans jour et sans guide ,
Tous les matins repassoit vers Abyde ,
Insatiable , et plein d'ardant desir
De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Hero , pour si seurement faire ,
Que ses parens ne congneussent l'affaire ,
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit ,
Et de jour vierge , et de nuict femme estoit.

O quantes fois le beau jour évident
Ont souhaitté descendre en occident !

Ainsy leur grande amytié conduysaient ,
Et en plaisir secret se deduysoient :
Mais peu vescu ont en ceste maniere ,
Et peu jouy de l'amour marinier ,
Car dès que vint le bruineux hyver ,
Veoycy les vents tous esmeuz arriver ,
Qui esbranloient les fundemens profonds
De l'eau debile , et battoient jusqu'au fons ,
Faisans mouvoir d'oraigne horriblement
Toute la mer , çà et là , tellement
Que les nochers , fuyans les eaux yrées ,

Avoient aux ports leurs voiles retirées.

Mais le fort vent , ne l'hyver, ne l'oraige
N'espouventa jamaiz ton fort couraige ,
O Leander : ains la lampe allumée
Dessuz la tour à l'heure accoustumée
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps , la fausse , et la maligne,
Helas ! Hero de bon sens despourveuë ,
Debvoit l'hyver se passer de la veuë
De son amy , sans plus faire reluyre
Le brandon prest à ses plaisirs destruyre :
Mais destinée à son malheur la meine ,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine ,
Meit sur la tour le flambeau , sans propoz ,
Non plus flambeau d'amours , mais d'Atropoz.

Or estoit nuict , quand les vents vehemens ,
Par merveilleux et diverz soufflemens
Poussans l'ung l'autre , en mer se remuerent ,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le rivaige : à celle mauvaise heure ,
Le povre amant , que faulx espoir asseure
D'aller encore aux ordinaires nopces ,
Estoit porté des bruyantes et grosses
Vagues de mer. Jà les undes ensemble
S'entrebattoient : l'eau sallée s'assemble
Tout en ung mont : les flots vont jusqu'aux cieulx :
La terre esmeuë est des vents en tous lieux

Par leur combat : car Boreas se vyre
Contre Notus, Eurus contre Zephyre ,
Si que l'oraige en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maux intolerables
Avoit souffert des undes implacables ,
Pryoit Venuz de luy estre opportune,
Pryoit Thetis , se vouoit à Neptune ,
Et n'oublya de dire à Boreas ,
O Aquilon , qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle atticque ,
Entens à moy : mais nul dieu aquaticque
A son pryer n'a l'oreille inclinée ,
Et n'a l'amour sceu vaincre destinée :
Car tout rumpu de ceste impetueuse
Emotion de la mer fluctueuse
Aux jambes eut les puissances debiles ,
Ses bras mouvans devindrent immobiles.
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grant quantité d'eau pleine d'amertume ,
Finablement le vent par sa rudesse ,
Estaindre vint la lanterne traistresse ,
Avecq la vye , et l'ardante amytié
De Leander , digne de grant pitié.
Tandiz Hero avoit ses beaulx yeulx verts
Toujours au guet vigilans et ouverts ,
Et lors sur pieds pleurant , pensant , resvant ,

254 HISTOIRE DE LEANDER ET HERO.

La miserable en sa face levant,
Va veoir du jour la clere estoille Aurore,
Et ne veoit point son cher espoux encore.
Par quoy estant jà estainct le flambeau,
Deçà, delà, jecta son euil tant beau
Sur le grant doz de la mer, pour sçavoir
Si son amy navigant pourra voir:
Mais las, si tost qu'elle eut jetté sa veuë
Encontre bas, la povre despourveuë
Va veoir au pied de la tour, desciré
Contre les rocqz, son amy désiré.
Dont par fureur rumpit son vestement
Au tour du sein, puis tout subitement,
Jectant un cry de personne insensée,
Du hault en bas de la tour s'est lancée.

Ainsy Hero mourut le cueur marry,
D'avoir veu mort Leander son amy¹:
Et après mort, qui amans desassemble,
Se sont encor tous deux treuvez ensemble.

¹ L'édition de Gilles Corrozet, in-4 de 1541, porte *Léandre son Mary*.

LE

JUGEMENT DE MINOS,

SUR LA PRÉFÉRENCE D'ALEXANDRE LE GRAND ,
ANNIBAL DE CARTHAGE ET SCIPION LE ROMAIN ,
DIT L'AFRICAIN , PRIS DE LUCIAN , ENTRE LES
DIALOGUES DES MORTS , AU PREMIER TOME.

1514.

ALEXANDRE.

O ANNIBAL, mon hault cueur magnanime
Ne peult souffryr que , par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes charrois ,
Quant à honneur, et triumphans arrois ,
Car seulement aulcung ne doit en riens
Accomparer ses faicts d'armes aux miens :
Ains (comme nuls) est decent de les taire
Entre les preux .

ANNIBAL.

Je soustien le contraire ,
Et m'en rapporte à Minos l'ung des dieux ,
Juge infernal commis en ces baz lieux
A soustenir le glaive de justice :
Dont fault que droict avec raison juste ysse ,

Pour ung chascung.

MINOS.

Or me dictes , seigneurs :
Qui estes-vous , qui touchant haults honneurs
Querez avoir l'ung sur l'aulture advantaige ?

ALEXANDRE.

Cy est le duc Annibal de Carthaige ,
Et je le grant empereur Alexandre ;
Qui feis mon nom par tous climatz espandre
En subjugant chascune nation.

MINOS.

Certes vos noms sont en perfection
Dignes de loz et des gloires supresmes ,
Dont decorez sont vos clers diadesmes :
Si m'esbahys , qui vous a meuz ensemble
Avoir desbat.

ALEXANDRE.

Minos (comme il me semble)
Tu doibs sçavoir , et n'ez pas ignorant ,
Qu'oncq ne souffrys homme de moy plus grant
Ne qui à moy feust pareil , ou esgal :
Mais tout ainsy comme l'aigle royal
Estend son vol plus prés des airs celestes
Que nul oyseau , par bellicqueuses gestes
J'ay surmonté tous humains aux harnois :

Par quoy. ne veulx que ce carthaginois
Ait bruyt sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS.

Or convient doncq que l'ung de vous se taise,
Affin que l'aultre ait loysir et saison,
Pour raconter devant moy sa raison.

ANNIBAL.

Certes , Minos , ceulx je repute dignes
D'estre eslevez jusques aux cours divines
Par bon renom , qui de basse puyssance
Sont parveneuz à haultaine accroissance
D'honneur et biens , et qui nom glorieux
Ont conquesté par faictz laborieux :
Ainsy que moy, qui à peu de cohorte
Me desparty de Carthaige la forte ,
Et en Sicile , où marcher desiroye ,
Prins et ravy, pour ma premiere proye ,
Une cité , Sarragosse nommée ,
Des fiers Romains très grandement aymée ,
Que, maulgré eulx , et leur force superbe ,
Je petignay aux piedz ainsy que l'herbe ,
Par mes haults faicts et furieux combatz.

On sçait aussy, comme je miz au baz ,
Et dissipay (dont gloire j'en merite ,
Des Gallicans le puyssant exercite :
Et par quel art , moyens , et façons caultes

Taillay les montz , et les Alpes très haultes
Minay , et miz les rochers en rumpture ,
Qui sont haults murs , massonnez par nature ,
Et le renfort de toutes les Itales :
Auquel pays (quand mes armes ducales
Y flamboyent) maint ruysséan tout ordy
Du sang romain , que lors j'y espany :
Ce sont tesmoins , et certaines espreuves.
Si est le Pau , Tibre , et maints aultres fleuves ,
Desquels soubvent la très pure et clere unde
J'ay faict muer en couleur rubicunde.

Pareillement les chasteaux triumphans ,
Par suz lesquelz mes puyssans elephans
Je feis marcher , jusques aux murs de Romme :
Etn'est decent que raconte , ou que nomme
Mes durs combatz , rencontres martiennes ,
Et grans efforts par moy faicts devant Cannes.

Grant quantité de noblesse romaine
Ruerent jus par puyssance inhumaine
Lors mes deux braz , quand en signe notoire
De soubverain triumphe meritoire ,
Trois muis d'anneaux à Carthaige transmiz
De très fin or , lesquels furent desmiz
Des doigts des morts , sur les terres humides
Tous estenduz , car des charongnes vuides
De leurs espritz gisantes à l'envers
Par mes conflictz feurent les champs cœuverts :

De tel façon qu'on en fait en maintz lieux
Pontz à passer fleuves espatieux.

Par maintesfoys, et semblables conquestes
Plus que canons, ou foudroyans tempestes,
Feis estonner du monde la monarche,
Tousjours content, quelque part où je marche,
Le titre seul de vray honneur avoir,
Sans vaine gloire en mon cueur concepvoir,
Comme cestuy, qui pour occasion
D'une incredible et vaine vision,
La nuict dormant, apparue à sa mere,
Se disoit filz de Juppiter le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et, homme dieu, veut estre adoré.

Ainçois, Minos, tousjours et ainsy comme
Petit souldart me suis reputé homme
Carthaginois, qui pour heur ou mal heur,
Ne fuz attainct de liesse ou douleur.
Puis on congnoist, comme au païs d'Africque,
Durant mes jours, à la chose publique
Me suis vouleu vray obeyssant joindre:
Et qu'ainsy soit, ainsy comme le moindre
De tout mon ost, au simple mandement
De mes consors, concluz soubdainement
De m'en partyr, et adressay ma voye
Verz Italie, où grant desir avoye.

Que diray plus? par ma grande prouesse,

Et par vertu de sens et hardyesse ,
J'ay achevé maints aultres durs efforts
Contre et enverz les plus puyssans et forts.
Mes estendars , et guidons martiens
Oncq ne dressay vers les Arineniens ,
Ou les Medois , qui se rendent vaincuz ,
Ains qu'employer leurs lances et escuz :
Mais feis trembler de main victorieuse
Les plus haultains : c'est Romme l'orgueilleuse ,
Et ses souldarts , que lors je combatys
Par maintes fois , et non point des crainctifs ,
Mais des plus fiers feis un mortel deluge.

Et d'aulture part , Minos (comme bon juge)
Tu doids prevoir les aises d'Alexandre :
Car dés que mort son pere vouleut prendre ,
A luy , par droict , le royaume survint ,
Et feut receu , dés que sur terre vint ,
Entre les mains d'amyable Fortune ,
Qui ne feut oncq en ses faicts importune :
Et s'il veult dire avoir vaincu les rois
Dare , et Pyrrhus , par millitans arrois ,
Aussy feut il vaincu en ses delices
D'immoderez , et desordonnez vices :
Car si son pere ayma bien en son cueur
Du dieu Bacchus la vineuse licqueur ,
Aussy fait il : et si bien s'en troubloit ,
Que non pas homme , ains beste ressembloit.

N'occit il pas (estant yvre à sa table)
 Callisthenès , philosophe notable ,
 Qui reprenoit , par discrettes parolles ,
 Les siennes mœurs , vitieuses et folles ,
 Certainement vice sy detestable
 En moy (peult estre) eust esté excusable ,
 Ou quelcung aultre , en mœurs , et disciplines
 Peu introduict : mais les saintes doctrines
 Leuës avoit d'Aristote son maistre ,
 Qui , pour l'instruire , et en vertuz accroistre ,
 Par grand desyr nuict et jour travailloit ,
 Et après luy trop plus qu'aultre veilloit.

Et si plus hault esleve sa personne ,
 Dont en son chief il a porté couronne ,
 Pourtant ne doibt homme duc despriser ,
 Qui a voulu entre vivans user
 De sens exquis , et prouesse louable ,
 Plus que du bien de fortune amiable.

MINOS.

Certes , ces faictz de très clere vertu
 Sont decorez. En après , que diz tu ,
 Roy Alexandre ?

ALEXANDRE.

A homme plein d'outraige
 N'est de besoiing tenyr aulcung langaige :
 Et mesmement la riche renommée

De mes haultz faicts aux astres sublimée,
Assez et trop te peulvent informer
Que par suz moy ne se doibt renommer,
Aussy tous ceulx de la vie mortelle
Sont congnoissans la raison estre telle:
Mais neantmoins, pour ce qu'à maintenyr
Loz et honneur je veulx la main tenyr,
Sçache, Minos, juge plein de prudence,
Qu'en la verdeur de mon adolescence,
Portant en chief ma couronne invincible,
Au glaive aigu prins vengeance terrible
(Comme vray filz) de ceulx qui la main meirent
Dessuz mon pere, et à mort le submirent:
Et non content du royaume qu'avoye,
Cerchant honneur, miz et jectai en voye
Mes estendars, et à flotte petite
De combatans, par moy feut desconfite
Et mise au baz en mes premiers assaulx,
Thebes, cité anticque, et ses vassaulx:
Puis subjugay, par puyssance royalle,
Toutes citez d'Achaye, et Thessale,
Et decouppay à foison par les champs
Illyriens, de mes glaives trenchans,
Dont je rendy toute Grece esbahye.
Par mon pouvoir feut Asie envahye:
Libye prins, la Phase surmontay:
Brief, tous les lieux où passay et plantay

Mes estendars', redoutans ma puyssance ,
Feurent submiz en mon obeyssance.

Le puyssant roy Dare congnt à Tarse ,
Par quel vigueur feut ma puyssance espars
Encontre luy, quand, soubz luy, chevaucherent
Cent mil Persois, et fierement marcherent
Verz moy de front dessoubz ses estendars
Bien trois cent mil pietons, hardys souldars.
Que diray plus? quand vint à l'eschauffer,
Le vieil Charon, grant nautonnier d'enfer,
Bien eut à faire à gouverner sa peaultre
Pour celuy jour passer de rive en aultre
Tous les espritz, qu'à baz je luy transmiz
Des corpz humains qu'à l'espée je miz.

A celuy jour, en la mortelle estorce,
Pas n'espargnay ma corporelle force,
Car aux enfers quatre vingts mil espritz
J'envoyai lors : et si hault cueur je priz,
Que me lançay par les flottes mortelles :
De ce font foy mes playes corporelles.

Et jà ne fault laisser aneantyr
Mes grans combats executez en Tyr :
Et ne convient que le loz on me rase,
D'avoir passé le hault mont de Caucase,
Ung chascung sçait qu'y feuz tant employé
Que tout soubz moy fut rasé et ployé.

En Inde feis aborder mon charroy

Triumphamment, où Porrus le fier roy,
A son meschief, de mes braz espreuva
La pesanteur, quand de moy se treuva
Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay
En tant de lieux, qu'à la fin detrachay
Le dur rocher, où Hercules le fort
Pour le passer, en vain mit son effort.
Brief, tout battis, et vaincquis sans propoz,
Jusques à tant que la fiere Atropoz,
Seule cruelle ennemye aux humains,
Mon pouvoir large osta horz de mes mains.
Et s'ainsy est que jadiz en maint lieu
Feusse tenu des mundains pour un dieu,
Et du party des dieux immortels né,
De tel erreur pardon leur soit donné:
Car la haulteur de mes faictz, et la gloire
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encores plus : tant feutz fier belliqueur,
Que j'entreprins, et euz vouloir en cueur
De tout le monde embrasser et saisir,
Si fiere mort m'eust presté le loysyr.

Or ça, Minos, je te supply, demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende
De doulx plaisirs) si plus il est recorz
De ses delicts de Capuë, où son corpz
Plus debrisa aux amoureuz alarmes
Qu'à soustenir gros boiz, haches, et armes.

Ne feut sa mort meschante et furibunde ,
Quand par despit de vivre au mortel monde
Feut homicide et bourreau de soy mesmes ,
En avallant les ords venins extremes ?
Et pour monstrier sa meschance infinye ,
Soit demandé au roy de Bithynye ,
Dict Prusias , vers lequel il s'enfuyt ,
S'il feut jamaiz digne de loz et bruyt.
Ung chacung sçait qu'il feut le plus pollu
De tous plaisirs , et le plus dissollu :
Et que , par fraude , et ses trahysonz fainctes ,
Il est veneu de son nom aux attainctes.
Plusieurz grans faictz il fait en maintes terres :
Mais qu'est ce au prix de mes bruytz et tonnerres ?
A tous mortelz le caz est evident ,
Que si jugé n'eusse tout Occident
Estre petit , ainsy que Thessalie ,
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
Tout conquesté sans occision nulle ,
Jusques au lieu des columnes d'Hercule.
Mais (pour certain) je n'y daignay descendre.
Car seulement ce hault nom Alexandre
Les fait mes serfs redoutans mes merveilles :
Par quoy , Minos , garde que tu ne vueilles
Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION.

Entens ainçois ce que veulx proferer ,

Juge Minos.

MINOS.

Comment ez tu nommé ?

SCIPION.

Scipion suis , l'Africain surnommé ,
Homme romain de noble experience.

MINOS.

Or parle donc : je te donne audience.

SCIPION.

Certes , mon cueur ne veult dire ou penser
Chose , pour quoy je desire exaucer
La grant haulteur de mes faictz singuliers ,
Par suz ces deux belliqueux chevaliers :
Car je n'euz oncq de vaine gloire envye :
Mais , s'il te plaist , Minos , entens ma vye.

Tu sçaiz assez que de mes jeunes ans
Faictz vitieux me feurent desplaisans ,
Et que vertu je voulus tant cheryr ,
Que tout mon cueur se meit à l'acqueryr ,
Jugeant en moy science peu valoir ,
Si , d'ung hault vueil , et par ardent vouloir ,
D'acqueryr bruyt et renom vertueux ,
N'est employée en œuvres fructueux.
Brief , tant aymay vertu , que , dés enfance ,
Je feus nommé des Romains l'esperance.

Car , quand plusieurs du senat esbahys
De craincte , et peur , à rendre le pays
Par maintes fois feurent condescendans ,
Je , de hault cueur , et assez jeune d'ans ,
Sailly en place , ayant le glaive au poing ,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing
Que le cler nom que par peine et vertu
Avions acquys , feust par honte abbatu :
Et que celuy mon ennemy seroit ,
Qui la sentence ainsy prononceroit.
Lors estimans cela estre ung presage ,¹
Et que les dieux pour le grant avantaige
Du bien public , m'avoient donné hault cueur
En aage baz , comme ung fort belliqueur ,
Feus esleu chief de l'armée romaine :
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Je feis jecter mes bannieres au vent ,
Et Annibal pressay tant et soubvent ,
Qu'avecq bon cueur , et bien peu de conduicte
Le feis tourner en trop honteuse fuitte
Tant qu'en la main de Rome l'excellente
Serve rendy Carthaige l'opulente :

¹ L'édition de Bonnemère met ainsi ces vers :

Lors congnoissant que les divins augures
Pour subvenyr à leurs choses futures,
M'avoient donné hardyesse de cueur
En jeunes ans , comme un fort belliqueur.

Et toutes fois les romains consistoires ,
Après mes grans et louables victoires ,
Aussy humain et courtois m'ont treuvé
Qu'avant que feusse aux armes espreuvé.

Tous bien mundains prisay moins que petit,
L'amour du peuple estoit mon appetit ,
Et d'acqueryr maintz vertueux offices
A jeune prince honnestes et propices.
Et d'aulture part , de Carthaige amenay
Maintz prisonniers , lors que j'en retournay
Victorieux : desquelz en la presence
Par moy feut priz le poëte Terence :
Dont aux Romains mon faict tant agreea ,
Qu'en plein senat censeur on me crea.

Ce faict , Asie , et Lybie coureus :
D'Egypte , et Grece à force l'amour eus.
Et qu'ainsy soit , soubz querelle très juste
Par plusieursz fois ma puyssance robuste
Ont espreuvé. Puis je consul veoyant
Le nom romain , jadiz refflamboyant ,
Lors chanceler, soy ternyr et abattre ,
Pour l'eslever feuz conqueryr et battre
Une cité de force et biens nantye ,
Dicte Numance , ez Espaignes bastye.

Trop long seroit (Minos) l'entier deduyre
De mes haults faictz , qu'on verra tousjours luyre
Et d'aulture part , simple vergoingne honneste

D'en dire plus , en rien ne m'admoneste :
Par quoy à toy en laisse l'achaison ,
Qui sçaiiz où sont les termes de raison.

Si t'advertys qu'oncques mal heur en riens
Ne me troubla : ne pour comble de biens ,
Que me donnast la déesse fatale ,
Close ne feut ma main très liberale.

Bien l'ont congneu , et assez le preuverent ,
Aprés ma mort , ceulx qui rien ne treuverent
En mes thresors des biens mundains delivres ,
Fors seulement d'argent quatre vingts livres:

Des dieux aussy la bonté immortelle
M'a bien voulu douer de grace telle ,
Que cruaulté et injustice au bas
Je dejectay, et ne miz mes esbats
Aux vanitez et doulx plaisirs menus
De Cupido le mol filz de Venus ,
Dont les deduicts et mundaines enquestes
Nuysantes sont à louables conquestes ,
Tous lesquelz motz je ne dy pour tascher
A leur honneur confondre ou surmacher :
Ainçois le dy pour tousjours en prouesse
Du nom romain soustenir la haultesse :
Dont tu en az plus ouy referer
Que n'en pourroit ma langue proferer.

LA
SENTENCE DE MINOS.

CERTAINEMENT vos martiaulx ouvraiges
Sont achevez de très ardans couraiges :
Mais s'ainsy est que par vertu doive estre
Honneur acquys , raison donne à congnoistre
Que Scipion, jadiz fuyant delices ,
Et non saillant de vertu horz des lices ,
D'honneur dessert le titre pretieux
Devant vous deux , qui fustes vitieux.

Par quoy jugeons Scipion preceder
Et Alexandre Annibal exceder.
Et si de nous la sentence importune
Est à vous deux , demandez à fortune ,
S'elle n'a pas tousjours favorisé
A vostre part. Après soit advisé
Au trop ardent et oultrageux desir
Qu'eustes jadiz de prendre tout plaisir
A (sans cesser) espandre sang humain ,
Et ruyner de fouldroyante main,
Sans nul propoz, la fabricque du monde :
Où raison fault , vertu plus n'y abunde.

DES

VISIONS DE PETRARQUE.

DE THUSCAN EN FRANÇOIS¹.

UNG jour estant seulet à la fenestre
Vey tant de caz nouveaulx devant mes yeulx ,
Que d'en tant veoir fasché me convint estre.
Si m'apparut une bische à main dextre ,
Belle pour plaire au soubverain des dieux.

Chassée estoit de deux chiens envieux ,
Ung blanc , ung noir, qui par mortel effort
La gente beste aux flans mordoient si fort ,
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menée
Cheoir sous un roc. Et là, la cruauté
De mort vainquit une grande beaulté ,
Dont souspirer me fait sa destinée.

Puis en mer haulte ung navire advisoye ,
Qui tout d'hebene et blanc yvoire estoit ,
A voiles d'or, et à cordes de soye :
Doulx feut le vent , la mer paisible et coye ,
Le ciel partout cler se manifestoit.
La belle nef pour sa charge portoit
Riches thresors , mais tempeste subite

¹ Tiré d'anciennes éditions de Clément Marot.

En troublant l'air, ceste mer tant irrite,
Que la nef heurte ung rocq caché sous l'unde.
O grant fortune ! ô crevecueur trop grief,
De veoir peryr en ung moment si brief,
La grant richesse à nulle aultre secunde !

Aprés je vei sortyr divins rameaux
D'ung laurier jeune, en ung nouveau boscaige,
Et me sembla veoir ung des arbrisseaux
De paradiz, tant y avoit d'oyseaux
Diversement chantans à son umbraige :
Ces grans delicts ravyrent mon couraige :
Et ayant l'euil fiché sur ce laurier,
Le ciel entour commence à varier
Et à noircyr : dont la fouldre grant erre
Vint arracher celuy plant bien heureux,
Qui me faict estre à jamaiz langoureux,
Car plus telle ombre on ne recouvre en terre.

Au mesme bois sourdoit d'ung vif rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement :
De ce lieu fraiz tant excellent et cher.
N'osoient pasteurs ne bouviers approcher :
Mais mainte muse, et nymphe seulement,
Qui de leurs voix accordoient doulcement
Au son de l'eau. Là j'assys mon desir,
Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
Je vey, hélas ! de terre ouvryr ung gouffre,
Qui la fontaine et le lieu devora :

Dont le mien cueur grant regret encore ha,
Et y pensant, du seul penser je souffre.

Au boiz je vey ung seul phenix portant
Esles de pourpre, et le chief tout doré :
Estrange estoit, dont pensay en l'instant
Veoir quelque corpz celeste, jusqu'à tant
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
Et au ruyseau que terre a devoré.

Que diray plus ! toute chose enfin passe.
Quand ce phenix veit les rameaux en place,
Le troncq rumpu, l'eau seche d'aulture part,
Comme en desdain de son becq s'est feru,
Et des humains sur l'heure disparu :
Dont de pitié et d'amour mon cueur ard.

Enfin je vey une dame si belle,
Qu'en y songeant tousjours je brusle et tremble :
Entre herbe et fleurz pensifve marchoit elle,
Humble de soy, mais contre amour rebelle :
Et blanche cotte avoit, comme il me semble,
Faicte en tel art, que neige et or ensemble
Sembloient meslez : mais en suz la ceinture,
Cœuverte estoit d'une grant nuë obscure,
Et au talon ung serpenteau la blesse,
Dont languissoit comme une fleur cueillye :
Puis asseurée en liesse est saillye.
Las rien ne dure au monde, que tristesse.

274 DES VISIONS DE PÉTRARQUE.

O chanson mienne : en tes conclusions
Dy hardyment, ces siz grans visions
A monseigneur donnent ung doulx desyr
De briefvement soubz la terre gesyr.

SIX SONNETS
DE PETRARQUE,

SUR

LA MORT DE SA DAME LAURE.

VOI CH' ASCOLATE IN RYME SPARSE IL SUONO.

Vous qui oyez en mes rythmes le son
D'iceulx souspirs, dont mon cueur nourrissoye,
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,
N'estant pas moy, mais bien d'aulture façon :

De vainstravaulx dont feis rythme et chanson
Treuver m'attens (mais qu'on les lise et veoye)
Non pitié seule, ains excuse en la voye,
Où l'on congnoist amour ce faulx garson.

Si veoye je maintenant, et entens
Que long temps feuz au peuple passetemps,
Dont à part moy, honte le cueur me ronge :

Ainsy le fruict de mon vain exercice
C'est repentance, avecq honte, et notice
Que ce qui plaist au munde n'est que songe.

O PASSI SPARSI , O PENSIER' VAGHI E PROMPTI.

O pas esparz ! ô pensées soubdaines !
 O aspre ardeur ! ô memoire tenante !
 O cueur debile ! ô volonté puyssante !
 O vous mesyeulx : non plus yeulx, mais fontaines.

O branche, honneur des vainqueurs capitaines ,
 O seule enseigne aux poëtes duysante !
 O doulce erreur ! qui sous vye cuysante
 Me faict aller cerchant et monts et plaines.

O beau visaige où amour met la bride !
 Et l'esperon , dont il me poinct et guide
 Comme il luy plaist , et defence y est vaine.

O gentils cueurs, et ames amoureuses
 S'il en feut oncq ! et vous umbres paoureuses ,
 Arrestez vous pour veoir quelle est ma peine.

CHI VUOL VEDER QUANTUM QUE PUO NATURA.

Qui voudra veoir tout ce que peult nature ,
 Contempler vienne une qui en tous lieux
 Est ung soleil, ung soleil à mes yeulx ,

Veoire aux ruraulx qui de vertu n'ont cure.

Et vienne tost , car mort prend (tant est dure)
Premier les bons , laissant les vitieux,
Puis ceste cy s'en va du rang des dieux :
Chose mortelle et belle bien peu dure.

S'il vient à tempz veoirra toute beaulté ,
Toute vertu , et mœurs de royaulté ,
Joincts en ung corpz par merueilleux secret :

Alors dira que muette est ma rythme ,
Et que clarté trop grande me supprime ,
Mais si trop tarde , aura tousjours regret.

LASCIATO HAI MORTE SENZA SOLE IL MONDO.

MORT , sans soleil tu az laissé le munde
Froid , et obscur , sans arcq l'aveugle archer ,
Graces , beaultez , prestes à tresbucher ,
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas , et bannys son honneur et facunde ,
Seul fasché suis : seul n'ay que me fascher :
Car de vertu feis la plante arracher ,
C'est la premiere , où prendrons la secunde ?

Plaindre debvroient l'air , la mer et la terre ,

Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demouré , ou comme ung pré sans fleurz :

Le monde l'eut sans la congnoistre à l'heure ,
Je la congneus , qui maintenant la pleure :
Si fait le ciel , qui s'orne de mes pleurz.

GLI ANGELI ELETTI E L'ANIME BEATE.

Le premier jour que trespassa la belle ,
Les purs espritz , les anges pretieux ,
Saintes, et saints, citoyens des haults cieulx
Tous esbahyz vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beaulté nouvelle ,
(Ce disoient ilz) apparroist à nos yeulx !
Nous n'avons veu du monde vitieux
Monter çà hault encore une ame telle.

Elle , contente avoir changé demeure ,
Se parangonne aux anges d'heure à heure ,
Puis coup à coup derriere soy regarde ,

Si je la suy : il semble qu'elle attend ,
Dont mon desir ailleurz qu'au ciel ne tend ,
Car je l'oy bien cryer que trop je tarde.

DA PIU BELLI OCHI E DAL PIU CHIARO VISO.

Des plus beaulx yeulx, et du plus cler visaige,
Qui oncques feut, et des beaulx cheveulx longs,
Qui faisoient l'or, et le soleil moins blonds,
Du plus doux riz, et du plus doux langaige.

Des bras et mains, qui eussent en servaige,
Sans se bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chief jusqu'aux talons
Sembloit divin, plus qu'humain personnaige.

Je prenois vye. Or d'elle se consollent
Le roy celeste, et ses courriers qui vollent,
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre :

Ung seul confort attendant à mon dueil,
C'est que là hault, elle qui sçait mon vueil,
M'impetrera qu'avecq elle puisse estre.

EPITAPHE DE MA DAME LAURE.

En petit lieu comprins vous pouvez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue, le devoir,

280 SONNETS DE PETRARQUE.

Feurent vaincus de l'amant par l'aymée :

O gentille ame estant tant estimée ,

Qui te pourra louer qu'en se taisant ?

Car la parole est tousjours reprimée ,

Quand le sujet surmonte le disant.



EPIGRAMME

DE

SALMONIUS,

MIS DE LATIN EN FRANÇOIS. AU ROY.

Ainsy qu'ung jour, au grant palais tes yeulx
Veirent dresser les symulacres vieulx
Des rois françois (roy d'entre eulx l'excellence)
Numbrer vouleus tout par ordre et sequence
Les tiens ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à prince tant humain :
Mais quand le lieu vuide tu vins à veoir,
Lequel s'attend le tien imaige avoir,
Veoyez, dys tu, la place à moy promise,
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propoz
Feus tu esmeu de la peur d'Atropoz ?
Non, car tu has, maulgré mort, assurance
Qu'entre les dieux sera ta demeure.

LES TRISTES VERS

DE

PHILIPPE BEROALDE,

SUR LE JOUR DU VENDREDY SAINCT , QUI SE COM-
MENCE EN LATIN : VENIT MOESTA DIES , REDIIIT
LACHRYMABILE TEMPUS.

Or est veneu le jour en dueil tourné,
Or est le temps plein de pleurz retourné !
Or sont ce jour les funerailles saintes
De Jesus Christ celebrées , et tainctes
D'aspre douleur : soient doncques rougyssans
Ores nos yeulx par larmes d'eulx yssans.
Tous estomacqs en griefs vices tombez
Par coups de poing soient meurtris et plumbez ,
Quicuncques ayme , exalte , et qui decore
Le nom de Dieu , et son pouvoir adore ,
Cœuvre son cueur et sensitif exprés
De groz sanglots s'entresuyvans de prés.

Veoycy le jour lamentable sur terre ,
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre :
Pourtant plaisyrs , amours , jeux et bancquets ,
Ris , voluptez , brocquars et fins cacquets ,

Tenez vous loing : et vienne douleur rude ,
Soing , pleurz , souspirs , avecq sollicitude .
C'est le jour noir , auquel fault pour paincture
De dueil monstrier , porter noire taincture .
Soient doncq vestuz de couleur noire et brune
Princes , prelates , et toute gente commune :
Viennent aussy avecq robe de dueil ,
Jeunes et vieulx , en plourant larmes d'euil ,
Et toute femme ou liesse est aperte ,
De noir habit soit vestuë et cœuverte .

Rivieres , champs , forests , monts et vallées ,
Ce jourd'huy soient tristes et desolées .

Bestes aussy privées et sauvaiges
En douleur soient . Par fleuves et rivaiges
Soient gemyssans poissons cœuverts d'escaille ,
Et tous oyseaux paincts de diverse taille .

Les elemens , la terre , et mer profonde ,
L'air , et le feu , lune , soleil , le monde ,
Le ciel aussy de haulteur excellente ,
Et toute chose à present soit dolente :
Car c'est le jour dolent et douloureux ,
Triste , terny , trop rude , et vigoureux .
Maintenant doncq fault usurper et prendre
Les larmes d'euil , qu'Heracle sceut esandre :
De Xenocrate ou de Crassus doibt on
Avoir la face , et le front de Caton :
La barbe aussy longue , rude , et semblable

A celle là d'ung prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive,
Robe de pourpre, où d'escarlate vifve :
Ne soit luysant la chaîne à grosse boucle
Dessuz le col, ny l'ardente escarboucle :
Ne vueille aulcung autour des doigts cercler
Verte esmeraude, ou dyamant très cler :
Sans pigner soit le poil au chief tremblant,
Et aux cheveux soit la barbe semblant :
Ne soit la femme en son cheminer grave,
Et d'eau de fard son visaige ne lave :
Ne soit sa gorge en blancheur decorée,
Ne d'aulcung art sa bouche colorée :
Ne soient les chiefs des grans dames coiffez
D'ornemens fins, de gemmes estoffez :
Mais sans porter brasseletz ne carcans,
Prennent habitz, signe de dueil marquans.

Car c'est le jour auquel le Redempteur,
De toute chose unique createur,
Après tourmens, labeurs de corpz et veines,
Mille soufflets, flagellemens, et peincs,
Illusions de ces Juifs inhumains,
Pendit en croix encloué piedz et mains,
Picquant couronne au digne chief portant,
Et d'amertume ung breuvage goustant.

O jour funebre ! ô lamentable mort !
O cruauté, qui la pensée mord

De ceste gent prophane et incrédule !
O fiere tourbe emplye de macule ,
Trop plus subiette à rude felonnie ,
Que ours de Libye , ou tigres d'Hircanie ,
Ne que le sale et cruel domicile ,
Où s'exerçoit tyrannie en Sicile !
Ainsy avez , sacrileges , mouillé
Voz mains au sang qui ne feut oncq souillé :
Et iceluy miz à mort par envye ,
Qui vous avoit donné lumiere et vye ,
Manoirs , et champs de tous biens plantureux ;
Puyssant empire et siege bien heureux ;
Et qui jadiz , en faisant consommer
Pharaon roy dedans la rouge mer ,
En liberté remeit sous vos monarches
Tous vos parens , anciens patriarches.

O crime , ô tache , ô monstre , ô cruel signe
Dont par tout droict apparroist la racine !
O fausse ligne extraicte de Judée ,
Az tu osé tant estre oultrecuydée ,
De perdre cil qui par siecles plusieurs
T'a preservé par dons superieurz ,
Et t'a instruit en la doctrine exquise
Des saintes loix du prophete Moyse ,
En apportant sur le hault des limites
De Sinay les deux tables escriptes ,
Pour et affin qu'obtinses diadesmes ?

O digne palme aux regions supresmes !

Las ! quels mercyz tu rens pour ung tel don !

O quel ingrat et contraire guerdon !

Et quel peché se pourroit il treuver

Semblable au tien ? point ne te peulx laver.

A tous humains certes est impossible

D'en perpetrer encor ung si horrible ;

Car beau parler, ny foy ferme et anticque ,

Religion , ne vertu auctenticque

Des peres saints n'ont sceu si hault atteindre

Que ta fureur ayes vouleu refraindre.

Des vrais disans prophetes les oracles ,

Ne de Jesus les apparens miracles

De faulx conseil ne t'ont sceu revocquer ,

Tant t'ez vouleu à durté provocquer.

O gent sans cueur, gent de faulse nature ,

Gent aveuglée en ta perte future ,

En meurdrissant par peines et foiblesses

Ung si grant roy, de ton coulsteau te blesses :

Et qu'ainsy soit , à present tu en souffres

Cruelle gehenne en feu , flambes , et souffres :

Si qu'à jamaiz ton tourment merité

Veoids et veoirras : et ta posterité ,

Si elle adhere à ta faulte importune ,

Se sentyra de semblable fortune :

Car il n'y a que luy qui sceust purger

Le trop cruel et horrible danger

De mort secunde , et sans luy n'auront grace
Voz filz vivans , n'aulcune humaine race.

Quelcuncque Juif pour telle faulte ancienne
N'ha siege, champ, ny maison qui soit sienne.
Et tout ainsy que la forte tourmente
En pleine mer la nasselle tourmente ,
Laquelle estant sans mats, sans voile, et maistre,
De tous les vents à dextre et à senestre
Est agitée : ainsy vous estes , Juifz ,
De tous costez dechassez et fuyz ,
Vivans tousjours sous tributaire reigle.
Et tout ainsy que le cygne hait l'aigle ,
Le chien le loup , Hannuier le François ,
Ainsy chascung , quelque part que tu sois ,
Hait et hairra ta faulse progenie ,
Pour l'inhumaine et dure tyrannie
Que feis à cil qui tant de biens t'offryt ,
Quand paradiz et les enfers t'ouvryt.

O doulce mort , par salut manifeste
Tu nous repaiz de viande celeste :
Par toy fuyons le regne plutonicque :
Par toy gist bas le serpent draconicque :
Car le jour vient agreable sur terre ,
Le jour qu'on doibt noter de blanche pierre :
Le jour heureux en trois jours surviendra ,
Que Jesus Christ des enfers reviendra.
Par quoy, pecheur dont l'ame est délivrée ,

Qui ce jourd'huy portes noire livrée ,
Resjouy toy, pren plaisir pour douleur :
Pour noir habit, rouge et vifve couleur :
Pour pleurz, motetz de liesse assignée :
Car c'est le jour d'heureuse destinée ,
Qui à Satan prepare affliction
Et aux mortelz seure salvation.

Dont congnoissant le bien de mort amere ,
Doulx Jesus Christ, né d'une vierge mere ,
S'il est ainsy que ton pouvoir honore ,
S'il est ainsy que de bon cueur t'adore :
S'il est ainsy que j'ensuyve ta loy ,
S'il est ainsy que je vive en ta foy ,
Et comme croy qu'ez aux cieulx triumpant ,
Secourz, hélas ! ung chascung tien enfant :
Si qu'en vivant soit en santé la vye ,
Et en mourant aux cieulx l'ame ravye.

COLLOCQUE D'ERASME,

INTITULÉ

ABBATIS ET ERUDITÆ¹.

AUX LECTEURS.

Qui le sçavoir d'Erasme vouldra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy collocque tant bien faict,
Car c'est d'Erasme et de Marot le faict.

AU LECTEUR.

ENTENS (lecteur) que ce collocque,
Qui est d'un abbé ignorant
Duquel une femme se mocque,
Religion ne met à néant :
Mais l'abuz ung peu descœuvrant,
Des gens sçavans l'honneur ne touche :
Ainsy l'entens en le lisant.
Qui sera morveux, si se mouche.

¹ Tiré d'une édition particulière de ce Colloque et du suivant, imprimé in-16, sans lieu ni date, mais avant 1580, puisqu'il en est parlé dans la bibliothèque de la Croix du Maine.

COLLOCQUE D'ÉRASME.

L'ABB .

QUEL menaige , dame Isabeau ,
Veoy je ceans ?

ISABEAU .

N'est il pas beau ?

L'ABBÉ .

Je ne sçay quel beau , mais vrayment
Il ne sied pas fort proprement
A fille ne femme .

ISABEAU .

Pour quoy ?

L'ABBÉ .

Pour ce qu'en ce lieu de requoy ,
Tout est plein de livres .

ISABEAU .

Tant mieulx :

Et desja , vous qui estes si vieulx ,
Abbé nourry en seigneurie ,
Veistes vous jamaiz librarie
Chez les grans dames ?

L'ABBÉ.

Si ay si ,
Tout en beau françois : mais ceux-cy
Ce sont livres latins et grecz.

ISABEAU.

J'entens bien , ilz vous sont aigretz :
Mais dictes moy en conscience ,
N'apprend on sagesse ou science
Qu'en livres françois seulement ?

L'ABBÉ.

Cela n'appartient nullement
Qu'à princesses de hault affaire :
Quand elles ne sçavent que faire ,
Pour recréer ung peu leurs ames.

ISABEAU.

Et n'appartient il qu'aux grans dames
De sçavoir, et de vivre à l'aise ?

L'ABBÉ.

Or escoutons , ne vous desplaise ,
C'est mal accouplé , ce me semble ,
Vivre à l'aise , et sçavoir ensemble :
Aux femmes n'appartient sçavoir ,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisyr, et à l'aise vivre.

ISABEAU.

Il fault que l'assault je vous livre :
Dictes moy, n'appartient-il point
A chascung de venyr au poinct
De bien vivre?

L'ABBÉ.

Je croy qu'ouy.

ISABEAU.

Et venez çà, povre esblouy,
Doib je dire aveugle, qui est ce
Qui peult vivre en aise et liesse
Sans vivre bien?

L'ABBÉ.

Mais je demande
Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien?

ISABEAU.

Par ainsy doncques,
Vous apprenez tous ceulx quicuncques
Vivent d'une vye mauvaise,
Pourveu qu'ils vivent à leur aise :
Ne faictes pas ?

L'ABBÉ.

Je cuyde moy,

Que ceulx qui vivent sans esmoy
Et à plaisyr, vivent très bien.

ISABEAU.

Mais ce tant grant plaisir, ou bien
Vient il des choses de dehors,
Ou de l'esprit?

L'ABBÉ.

Il ne vient, fors
De ce que je sens et saveure,
Ou que je veoy.

ISABEAU.

Je vous assure
Que ne vous estes destourbé,
Et estes ung subtil abbé,
Mais ung très lourdault philosophe :
Respondez moy, quel estophe
Est le grant aise? à vostre advis
Où le prenez vous?

L'ABBÉ.

En convis,
A boire et dormyr tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

ISABEAU.

Et si Dieu en ces choses là,

D'avanture avoit mis science ,
Et ce beau don de sapience ,
En vivriez vous moins plaisamment ?

L'ABBÉ.

Qu'appellez vous premierement
Sapience? affin qu'on le sçache.

ISABEAU.

Chose dont vous ne tenez tache :
C'est à sçavoir congnoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit ,
Et que tout le bien qui peryt ,
Comme argent, honneur, noble race ,
Ne le rend (saulve vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussy.

L'ABBÉ.

C'est le moindre de mon soucy,
Que ceste sapience.

ISABEAU.

Veoire :

Or ça , pourriez vous jamaiz croire
Que je sens plus d'aise et grant heur
A lire quelque bon auteur
Moral , naturel ou divin ,
Que vous à boire de bon vin ,

Ou jouer quand on a disné?
Que vous en semble , *Domine* ,
Ne vis-je pas en grans ébas?

L'ABBÉ.

Quant à moy, je n'y en veoi pas
Sans mentyr.

ISABEAU.

Je ne m'enquierz point
Qui vous délecte , ou qui vous poinct ,
Mais de ce qui doibt délecter.

L'ABBÉ.

Je ne voudrois point alecter
Mes moines dispoz et delivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

ISABEAU.

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en ayme mille fois mieulx :
Pour quoy en voz religieux,
Les livres doncques n'apprenez ?

L'ABBÉ.

Je les en ay tousjours treuvez
Moins obéyssans la moitié

Et si hardyz que c'est pitié
 A me respondre : ilz me replicquent
 D'ung tas de decrets qu'ilz explicquent,
 De saint Pierre et saint Mathieu
 Et de saint Paul.

ISABEAU.

Ho de par Dieu :
 Vous leur commandez doncq de lire
 Choses qui peuvent contredire
 A saint Pierre et saint Paul l'apostre?

L'ABBÉ.

Par mon ame, sauve la vostre,
 Je ne sçay quel' doctrine ilz ont,
 Mais je hay les moines qui sont
 Replicquans, et voudrois n'avoir
 Moine qui eust plus de sçavoir
 Que j'en ay.

ISABEAU.

Pour y obvyer,
 Il ne fault rien qu'estudier
 Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ.

Jà n'ay loisir mettre en avant
 Toutes ces choses.

ISABEAU.

La raison?

L'ABBÉ.

Pour autant qu'en nulle saison
N'y puis vacquer.

ISABEAU.

Quoy ! nostre maistre,
Ne pouvez vous vacquer à estre
Prudent et saige ?

L'ABBÉ.

Ma foy non.

ISABEAU.

Vous n'en aurez doncq point le nom :
Et qui vous garde d'y entendre ?

L'ABBÉ.

Tout plein de soingz qu'il me fault prendre
Pour ma maison , faire la court :
Mon service qui n'est pas court ,
Chevaulx , chiens , oyseaux , choses telles.

ISABEAU.

Ces choses là vous semblent elles
Meilleures que devenyr saige ?

L'ABBÉ.

Que voulez vous ? c'est ung usaige
Que nous avons.

ISABEAU.

Je vous demande ,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corpz et les testes ,
De vous et vos moines en bestes ,
Les feriez vous pas estre veaux ,
Et vous cheval ?

L'ABBÉ.

Quels motz nouveaulx ?
Non vrayment.

ISABEAU.

Si seroit ce bien ,
Pour garder qu'ils ne feussent rien
Plus que vous , en faisant ainsy.

L'ABBÉ.

Je n'aurois pas trop grant souey ,
Quelz animaulx feussent les moines ,
Ne les curez , ne les chanoines ,
Pourveu qu'homme je feusse.

ISABEAU.

Somme ,
Vous pensez doncq celuy estre homme
Qui n'est saige , et n'y veult pourveoir ?

L'ABBÉ.

Je suis , si le voulez sçavoir ,

Pour moy assez saige et heureux.

ISABEAU.

Sy sont bien les pourceaux pour eulx
En leur qualité.

L'ABBÉ.

Par mon ame ,
Vous estes une estrange dame ,
Et me semblez une sophiste.

ISABEAU.

Par ma foy, monsieur le buliste ,
Ce que me semblez ne diray :
Mais bien, je vous demanderay
Pour quoy mes livres faschent tant
A vostre veuë.

L'ABBÉ.

Pour autant
Que la quenouille, et le fuseau
Sont armes de femmes.

ISABEAU.

Tout beau :

La femme ne doibt elle point
Gouverner sa maison à poinct ,
Instruyre ses enfans ?

L'ABBÉ.

Si faict.

ISABEAU.

Et pensez vous qu'ung tel effect
Se puisse mener sans prudence ?

L'ABBÉ.

Nenny vrayment , comme je pense.

ISABEAU.

Affin qu'adverty en soyez,
Les livres que vous me veoyez
Me font telle chose congnoistre.

L'ABBÉ.

On veoit tous les jours en mon cloistre
Soixante et quatre moines vivre ;
Toutesfois au diable le livre
Qu'en leur chambre encore on a veu.

ISABEAU.

A ce compte , c'est bien proveu
A vos moines de bonne sorte.

L'ABBÉ.

Quand des livres , je vous supporte ,
Mais non latiner.

ISABEAU.

Veoycy raige :

Pour quoy ?

L'ABBÉ.

Pour ce que tel langaige
Aux femmes n'est pas bien séant.

ISABEAU.

Ne respondes point pour néant :
Raison ?

L'ABBÉ.

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder
Leur chasteté.

ISABEAU.

Doncques les songes ,
Les fables et sottes mensonges
Des romans ont propriété
De garder nostre chasteté ?
N'ont pas ?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas tout.

ISABEAU.

Là doncq,
Dites hardyment tout du long
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ.

Toutes femmes ,
Qui craignent tumber en diffames ,

En si grant dangier ne seront
Des prestres , quand point ne sçauront
Parler latin.

ISABEAU.

En bonne foy,
Le moindre dangier que j'y veoy,
C'est cestuy là : car du latin
Vous travaillez soir et matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'ABBÉ.

La commune l'estime ainsy,
Que je le vous ay recité,
Par ce qu'il n'est pas usité,
Ne commun qu'une femme ou fille
Sçaiche tant, ne qu'elle babille
Latin, ne groz, ni elegant.

ISABEAU.

Pour quoy m'allez vous alleguant
La commune qui est le pire
Autheur que vous me sçauriez dire
Pour faire bien? Et davantaige,
Pour quoy m'alleguez vous l'usaige
Et la coustume qui s'oppose
Tousjours à faire bonne chose?
Aux bonnes choses conviendrait
S'accoustumer, lors adviendrait

Qu'on veoirroit la chose en usance ,
Qui estoit hors d'accoustumance ,
Ce qui estoit amer à tous ,
Seroit d'ung chascung treuvé doux :
Ce qui semble laid si long temps ,
Seroit fort beau.

L'ABBÉ.

Je vous entends.

ISABEAU.

Par vostre foy, je vous demande :
Sied il mal à une Allemande
Sçavoir françois?

L'ABBÉ.

Non.

ISABEAU.

Raison quelle?

L'ABBÉ..

Et que sçay je moy, affin qu'elle
Parle aux François, ou leur responde,
Dy je pas bien?

ISABEAU.

Le mieulx du monde :
Pour quoy doncq me venez reprendre
Si le latin je veulx apprendre ,
Pour parler avecq tant d'autheurs

Saiges, sçavans, consolateurs,
Tant bien disans, tant bien vueillans,
Et en tout si bien conseillans
Ceulx qui les lisent?

L'ABBÉ.

Je vous jure
Que de ces livres la lecture
Diminu merveilleusement
A la femme l'entendement :
Avecq ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles sont ung peu legieres
Du cerveau.

ISABEAU.

De dire combien
Vous en avez, je n'en sçay rien :
Si peu que j'en ay toutes fois,
J'aymerois mieulx cent mille fois
L'user en quelque bonne estude
Qu'en une grande multitude
D'oraisons sans cueur barbotées :
Ou en jambons, ou en tostées,
Toustes nuicts après qu'estes yvres.

L'ABBÉ.

La frequentation des livres
Pour vray engendre frenasie.

ISABEAU.

Veoycy estrange fantasie :
Les propoz de tous ces beuveurs ,
Que vous avez , buffons , baveurs ,
Vous font ilz frenaticque ?

L'ABBÉ.

Moy ?

Mais bien me mettent horz d'esmoy ,
Et d'ennuy , c'est bien le contraire.

ISABEAU.

Comment doncq se pourroit il faire ,
Que si honnestes deviseurs ,
Que mes livres tant beaulx diseurs
Me feissent nuysance ?

L'ABBÉ.

On le dict.

ISABEAU.

Ce qu'on en veoit y contredict :
Combien des vostres veoit on plus ?
A qui le jeu des dez ou flus ,
Le long veiller , les beuveries ,
Ont engendré des resveries ,
Et des fureurz ?

L'ABBÉ.

Ma foy , madame ,
Si ne voudrois je point de femme
Qui de sçavoir eust le degré.

ISABEAU.

Et je me sçay ung très bon gré
D'avoir ung homme pour espoux
Qui est tout different à vous :
Car la science qu'ay apprise
Faict que davantaige il me prise ,
Et que je l'ayme beaucoup mieulx.

L'ABBÉ.

Quand j'y pense , je deviens vieulx.

ISABEAU.

A quoy ?

L'ABBÉ.

A la peine qu'on prend ,
Quand les sciences on apprend ,
Puis fault mouryr.

ISABEAU.

Hé ! grosse teste ,
Aymeriez vous mieulx mouryr beste ,
Si demain vous passiez le pas ,
Que de mouryr sçavant ?

L'ABBÉ.

Non pas :
Pourveu que je n'eusse jamaiz
Peine d'apprendre.

ISABEAU.

Veoire mais

Sans peine au monde nul ne peult
Atteindre à rien de ce qu'il veult :
Encor tout ce qui est acquys ,
Tant soit il à grant peine quis ,
En mourant il fault qu'on le lasche :
Pour quoy doncq est ce qu'il vous fasche
De prendre quelque peu de peine
Pour chose tant noble et certaine ,
Et dont le fruict à l'autre vye
Nous accompagne ?

L'ABBÉ.

J'ay envye
De dire qu'en commun langaige
Nous disons , une femme saige
Folle deux fois.

ISABÉAU.

Certainement
Cela se dict communement
Par les fols : mais quoy, nostre maistre !
La bien saige ne le peult estre :
Et celle qui faict son arrest
D'estre bien saige , et point ne l'est ,
Est folle deux fois.

L'ABBÉ.

Mais d'où vient

Qu'aux femmes aussy mal advient
Science , qu'ung bast à ung bœuf?

ISABEAU.

Croyez , *Domine Abbate* ,
Qu'ung bœuf sied mieulx d'estre basté ,
Qu'à ung asne de porter mitre.
Que tient on en vostre chapitre
De la Vierge mere?

L'ABBÉ.

J'en tien ,
Quant à moy , ce qu'ung bon chrestien
Doibt tenyr.

ISABEAU.

Elle ne lisoit
Doncq jamaiz livres?

L'ABBÉ.

Si faisoit :
Mais sans doubte , elle ne leut oncques
En ces livres cy.

ISABEAU.

En quoy doncques?
Je ne l'ay encor apprins d'ame.

L'ABBÉ.

En ces heures de nostre dame

Devotement.

ISABEAU.

Veoycy bon homme :
Et à quel usaige ?

L'ABBÉ.

De Rome ,
Comme je croy.

ISABEAU.

Paule et Eustoche
Femmes aymant Dieu et leur proche
Ne feurent elles pas expertes
En la sainte escripture ?

L'ABBÉ.

Certes.

Aujourd'huy nous n'en veoyons point,
Au moins bien peu.

ISABEAU.

Tout en ce poinct ,
C'estoit jadiz chose bien rare
Que de veoir ung abbé ignare :
Aujourd'huy il est si commun ,
Que cent mille aussy bien comme ung
Se treuveront ; jadiz les princes ,
Rois , Césars et chiefs de provinces
N'estoient moins exquis en sçavoir,

Qu'en armes, puyssance et avoir :
Et n'est encores cette chose
Si rare, comme l'on propose,
Aux Itales et en Espagne,
Aujourd'huy veoyre en Allemaigne
Force femmes se treuveront,
Qui aux plus clers disputeront :
En Angleterre sont encore
Les filles du chancelier More :
En France tenons pour Minerve
La sœur du roy, que Dieu conserve :
Et aux lettres fort on y prize
Les nobles filles de Soubize :
Et si garde à vous ne prenez,
Il adviendra qu'à vostre nez
Aux escoles presideront,
En pleine église prescheront,
Et auront vos mitres et crosses.

L'ABBÉ.

Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutesfois.

ISABEAU.

Que Dieu vous en garde !
C'est à vous à y prendre garde :
Car si tenez tousjours ces voyes,
A prescher se mettront les oyes,
Plus tost qu'elles vous souffrent estre

Pasteurs sans vos brebiz repaistre.
Vous veoyez quel est le danger,
La force du monde changer,
Son personnaige quitter fault
Au beau milieu de l'eschafault,
Ou que de faict, ou de parolle,
Chascung sçache jouer son rolle :
Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ.

Quel grant diable m'a adressé
A cette femme? En bonne foy,
Si jamaiz chez nous je vous veoy,
Plus gratieux nous vous serons.

ISABEAU.

Et comme quoy?

L'ABBÉ.

Nous danserons,
Bancqueterons, yrons chasser,
Pour vous faire le temps passer;
Et si jamaiz vous veistes rire,
Nous rirons bien.

ISABEAU.

Vrayment beau sire,
J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
Sans aller là.

COLLOCQUE

L'ABBÉ.

Adieu.

ISABEAU.

Adieu.

COLLOCQUE D'ERASME,

INTITULÉ

VIRGO Μισογάμος¹.

AU LECTEUR FRANÇOIS.

AMY lecteur, sois adverty
Qu'au latin n'ha rien d'avantaige
Que ce qui est icy verty
Par Marot en nostre langaige.

CLEMENT ET CATHERINE.

CLEMENT.

BIEN aise suis de veoir la fin,
Du soupper (Catherine) affin
D'aller se pourmener ensemble :
Car, veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE.

Je vieillissois aussy à table :

¹ Tiré de la même édition que le Colloque précédent.

Et si m'ennuoyois d'estre assise.

CLEMENT.

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise :
Veoyez , veoyez tout à la runde ,
Comment le monde rit au monde ,
Aussy est il en sa jeunesse.

CATHERINE.

Vous dictes vray.

CLEMENT.

Et pour quoy est ce
Que vostre printemps çà , et là
Ne rit aussy ?

CATHERINE.

Pour quoy cela ?

CLEMENT.

Pour ce que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

CATHERINE.

Paroît il que j'aye
Aultre visaige que le mien
Accoustumé ?

CLEMENT.

Voulez vous bien ,
Sans que vostre euil soit esblouy ,
Que je vous montre à vous ?

CATHERINE.

Ouy.

CLEMENT.

Veoyez vous bien là cette rose ,
Qui s'est toute retraicte et close
Vers le soir ?

CATHERINE.

Je la veoy. Et puis :
Vous voulez dire que je suis
Ainsy decheuë.

CLEMENT.

Toute telle.

CATHERINE.

La comparaison est plus belle
Que propre.

CLEMENT.

Si ne m'en croyez ,
Mirez vous bien , et vous veoyez
En ce ruyseau : mais dictes moy ,
Pour quoy avecq si grant esmoy
Durant le soupper souspirez ?

CATHERINE.

Il ne fault que vous enquieriez
De chose qui aulcunement
Ne vous touche.

CLEMENT.

Mais grandement.

Car, quand vous estes en soucy,
Je suis tout fasché : qu'est cecy ?
Vous souspirez encor, ma dame :
Comme il vient du profond de l'ame
Ce souspyr là !

CATHERINE.

Sans point mentyr,
J'ay qui au cueur se faict sentyr :
Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT.

A moy qui vous tiens pour ma sœur,
Non, non, Catherine, mamye,
N'ayez ne crainte ne demye,
Dictes moy tout sans rien obmettre :
Car à seurté vous povez mettre
Vostre secret en ces oreilles,
Tant il soit grant.

CATHERINE.

Veoycy merveilles.
Peult estre quand vous le sçaurez,
Aulcune puyssance n'aurez
De m'y servyr.

CLEMENT.

On vous orra.

Et qui par effect ne pourra
Vous secouryr, peult estre au fort,
Qu'on vous servyra de confort,
Ou de conseil.

CATHERINE.

J'ay la pepye,

CLEMENT.

D'où vient cecy, suis je une espye,
Ou, ne m'aymez vous point autant
Que vous soulez ?

CATHERINE.

Je vous hay tant,
Que j'ay moins chier mon propre frere :
Et toutesfois mon cœur differe
D'en dire rien.

CLEMENT.

Vous estes fine,
Venez ça, si je le devine,
Le confesserez vous adoncq ?
Vous reculez, promettez doncq :
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE.

C'est vous mesmes qui estes fin,
Or suz, puisque promettre fault,

COLLOCQUE

CLEMENT.

Tout premier rien ne vous deffault
Que je veoy en felicité.

CATHERINE.

Plust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

CLEMENT.

Quant à vostre aage ,
Vous estes en la fleur : et gaige
Que le plus de vos ans ne monte
Qu'à dix et sept.

CATHERINE.

Non.

CLEMENT.

A ce compte ,
Je croy que la peur de vieillesse
Ne vous met pas en grant tristesse,

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

On veoit de tous costez
En vous cent parfaites beaultez :
Grans dons de Dieu.

CATHERINE.

Je vous affye

Que ne me plains , ni glorifye
De beaulté quelle qu'elle soit.

CLEMENT.

Aprés , assez on apperçoit
Que n'avez maladie aulcune :
Sinon qu'il y en eust quelqu'une
Qu'on ne veoit point.

CATHERINE.

Là Dieu mercy,
Je n'ay rien eu jusques icy
De mal caché.

CLEMENT.

Quant au renom ,
Il n'est point mal.

CATHERINE.

Je croy que non.

CLEMENT.

Puis vous avez , je suis records ,
Ung esprit digne de ce corps :
Veoire tel sur ma conscience ,
Que, pour moy , en toute science
Je le voudrois.

CATHERINE.

S'il y en ha ,
Il vient de Dieu qui le donna ,

Et en louë sa bonté haulte.

CLEMENT.

Au reste , vous n'avez point faulte
De cette bonne grace exquise ,
Laquelle est tousjours tant requise
En la beaulté.

CATHERINE.

Je vous assure
Que je voudrois bien estre seure
D'avoir bonnes mœurs.

CLEMENT.

Au surplus ,
Il n'est rien qui abaisse plus
Beaucoup de cueurs , que povre race ,
Mais Dieu vous a faict cette grace ,
D'estre yssuë de bons parens ,
Biens nez , riches et apparens ,
Et qui vous aiment.

CATHERINE.

Je n'en doubte.

CLEMENT.

Que diray plus ? Veoyez qu'en toute
Cette ville je ne veoy point
Fille qui me vient mieulx à poinct ,
Ne que pour moy si tost j'esleusse ,

S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
Pour ma femme.

CATHERINE.

Aussy pour espoux
Je n'en voudrois aultre que vous,
Si c'estoit à moy à choisir :
Et que j'eusse quelque desyr
De maryaige.

CLEMENT.

Il fault bien dire
Que le regret qui vous martyre
Soit ung grant cas.

CATHERINE.

Pour abreger,
Il n'est pas du tout si leger
Comme l'on diroit bien.

CLEMENT.

Or suz,
Si je vous metz le doigt dessus,
Ne vous en fascherez vous jà ?

CATHERINE.

Je vous l'ay accordé desjà
Besongnez.

CLEMENT.

Sans mentyr je sçay,

Et de faict j'en ay faict l'essay,
Combien le mal d'amour tourmente :
C'est vostre douleur vehemente,
Confessez, vous l'avez promiz.

CATHERINE.

Je confesse qu'amour a miz
En mon cueur l'ennuy que je porte ;
Mais non pas amour de la sorte
Que celle que vous entendez.

CLEMENT.

Si plus grant clerc ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour est ce ?

CATHERINE.

Amour divine.

CLEMENT.

Brief, quand dix ans je penserois,
Plus deviner je ne sçaurois :
Mais vostre bouche le dira,
Ou ceste main ne partyra
Jamaiz de la mienne.

CATHERINE.

Quel homme !

Vous me pressez aussy fort, comme
S'il vous touchoit.

CLEMENT.

Or quelque chose
Qui soit en vostre cueur enclose ,
Mettez le hardyment icy.

CATHERINE.

Puisque vous m'efforcez ainsy ,
Je la diray : quasy de l'aage
D'enfance me vint en couraige
Une affection si très grande.

CLEMENT.

Et de quoy ?

CATHERINE.

D'estre de la bande
Des vierges sacrées,

CLEMENT.

Comment !

D'estre moinesse ?

CATHERINE.

Justement.

CLEMENT.

Hem , c'est prendre bran pour farine.

CATHERINE.

Que dictes vous ?

CLEMENT.

Rien , Catherine.

Je toussois : dictes à loysir.

CATHERINE.

Mes parens à ce mien desir
N'ont jamaiz faict que resister.

CLEMENT.

Et vous ?

CATHERINE.

Et moy de persister
Et de pryeres et de larmes ,
Leur donnois soubvent force allarmes
Pour les gaigner.

CLEMENT.

Et eulx que feirent ?

CATHERINE.

Finablement , après qu'ils veirent
Que je ne cessois de pryer,
Derequeryr, pleurer, cryer,
Ils s'amollyrent : promettans
Dés que j'aurois dix et sept ans ,
De faire à mon intention ,
Pourveu que ma dévotion
Continuast : or suis je au terme ,
Et mon vouloir est tousjours ferme :
Toutesfois parens et amyz,
Contre tout ce que m'ont promyz ,

Me refusent cela que tant
Jour et nuict me va contristant ,
Je vous ay dict ma maladie :
Si povez , faictes que je dye
Que j'ay treuvé un medecin.

CLEMENT.

Vierge plus blonde qu'ung bassin ,
Tout premier conseiller vous veulx
Que vos affections et vœux
Vous moderez : et si contente
L'on ne vous faict de vostre attente ,
D'en prendre ennuy ne vous jouez :
Mais vouez ce que vous povez
Pour le plus seur,

CATHERINE.

Morte je suis ,
Si je n'ay ce que je poursuis ,
Veoire bientost.

CLEMENT.

Mais veoirement ,
D'où prinstes vous premierement
Ce mortel desir?

CATHERINE.

Une fois
Que guere d'aage je n'avois ,

En ung convent on nous mena
De nonnains : on nous pourmena ,
On nous monstra là toutes choses.
Ces nonnains fraîches comme roses
Me plaisoient et me sembloient anges.
Tout reluysoit jusques aux franges
En leur église : leurs preaux
Et jardins estoient si très beaulx ,
Quand tout est dict , en tous les lieux
Où je voulois tourner les yeulx ,
Tout me ryoit : sur ce venoient
Mille propoz que nous tenoient
Ces nonnains en leur doux langaige.
J'en treuvay là deux de mon aage ,
Et avecq qui je m'esbatois.
Du temps que petite j'estois.
De ce temps là , sans point mentyr
Commença mon cueur à sentyr
Le desir d'une telle vye.

CLEMENT.

De rien condamner n'ay envye :
Si est ce qu'à toutes personnes
Toutes choses ne sont pas bonnes :
Et veu la gentille nature ,
Laquelle en vous je conjecture ,
Tant par les mœurs que par la face ,

Il me semble , sauf vostre grace ,
Que debvriez prendre pour espoux
Quelque beau filz , pareil à vous :
Et instituer bien et beau
Chez vous un convent tout nouveau ,
Dont vous serez la mere abbesse ,
Et lui, l'abbé.

CATHERINE.

Quoy ? que je laisse
Le propoz de virginité ?
Plus tost mouryr.

CLEMENT.

En verité ,
Virginité grant chose vault ,
Pourveu qu'elle soit comme il fault :
Mais pour cela n'est jà mestier
Qu'entriez en cloistre , ne monstier
D'où ne puissiez sortyr après.
Vous povez vivre vierge , auprès
De pere et mere.

CATHERINE.

Il est ainsy :
Mais non trop seurement aussy.

CLEMENT.

Dictes vous ? mais le plus soubvent

Plus à seurté qu'en ung convent :
Parmy ces diables de porceaux
De moines, remplys de morceaux,
Il fault que tant de moy tenez,
Qu'ils ne sont chastrez ne savez,
Et tout nuds ressemblent ung homme.
Tout partout peres on les nomme :
Et de faict plusieursz fois advient
Que ce nom très bien leur convient.
Les vierges de cueur pur et munde,
Au temps passé en lieu du munde
Plus honnestement ne vivoient
Qu'avecq leurs parens, et n'avoient
Que l'evesque pour leur beau pere.
Mais nommez moy le monastere,
Je vous pry, que vous voulez prendre,
Pour en servitude vous rendre
A jamaiz.

CATHERINE.

Celuy de Tempert.

CLEMENT.

N'est ce pas celuy qui appert
Sur la montaigne, par de là
Le bois de vostre pere?

CATHERINE.

Là.

CLEMENT.

Je congnois toute la mesgnie
De ceans : quelle compaignie !
Elle merite bien , pensez ,
Que pour elle vous delaissez
Vos parens si bons et honnestes.
Quant au prieur, sur toutes bestes
Je la vous pleuy la plus sotte :
Il y ha six ans qu'il radotte
D'aage , et d'ivrongnerie extresme ,
Et ha deux compaignons de mesme ,
Frere Jehan , et frere Gervais :
Frere Jehan n'est pas trop mauvais ,
Mais au reste il n'y ha rien d'homme ,
Fors seulement la barbe : somme
Il n'ha ne savoir , ne cerveau.
Et frere Gervais est si beau ,
De contenance si badine ,
Que sans le frocq sacré et digne
Qui couvre tout , il troteroit
Parmy la ville , et porteroit
Ce beau chaperon à oreilles ,
Publicquement.

CATHERINE.

Ilz sont tant doux.

CLEMENT.

Si les congnois je mieulx que vous.

Mais ilz sont (j'entens bien le cas),
Verz vos parens, vos advocats,
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE.

Frere Jehan m'y faict du service,
Et est mon grant solliciteur,
Je le sçay bien.

CLEMENT.

Quel serviteur !
Or prenons qu'ilz soient maintenant
Doctes, et bons à l'advenant
Pour cest affaire : dès demain
En moins que de tourner la main,
Sots et mauvaiz se trouveront;
Et telz que baillez vous seront,
Vous les fault recepvoir et prendre
Pour tout jamaiz.

CATHERINE.

Il fault entendre
Que soubvent on faict des bancquets
Chez nous, où on tient des cacquets
Qui m'offensent et scandalisent :
Car tousjours les propoz que disent
Ces maryez par vanité,
Ne sentent pas virginité :

Et parfois, dont faschée suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

CLEMENT.

Qui fuyr veult
Tout ce qui offenser le peult,
Quand et quand se fasse inhumer,
L'oreille doit s'accoustumer
A ouyr toutes choses dire;
Prendre le bon, laisser le pire
Pour le meilleur : et d'aulture part
Je croy que vous avez à part
Vostre chambre chez vostre pere.

CATHERINE.

Ouy desja.

CLEMENT.

Si on delibere
De faire quelque groz banquet,
Tandiz qu'ilz tiendront leur cacquet,
Tenez vous en vostre chambrette,
Et en devotion secrette,
Avecques Dieu là devisez,
Psalmodyez, pryiez, lisez;
Louez sa bonté éternelle
Ainsy la maison paternelle
Ne vous fera brin de souilleure;

Mais bien vous la rendrez meilleure,
Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE.

Si est il toutesfois plus seur
Parmy les vierges se treuver.

CLEMENT.

Je ne veulx certes repreuver
Leur compaignie chaste et honneste,
Mais gardez bien qu'en vostre teste
Vous n'ayez une impression
De faulse imagination :
Quand ung temps y aurez esté,
Et bien veu d'ung chascung costé,
Peult estre que toutes les choses
Entre les murailles encloses,
Et lesquelles voz yeulx y veirent
Ne vous riront comme elles feirent.
Toutes celles qui voiles ont,
Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE.

Veoylà bons motz.

CLEMENT.

Bons et notables
Sont les motz qui sont veritables :
Sinon qu'à mainctes du chapistre

Soit permiz de prendre le tiltre
De Marie mere pucelle :
A celle fin qu'on les appelle
Vierges après l'enfantement.

CATHERINE.

Vous parleriez bien aultrement
Si vous vouliez.

CLEMENT.

Propoz final,
Soubvent tout n'est pas virginal
Parmy ces vierges.

CATHERINE.

Non, beau sire,
Et pour quoy?

CLEMENT.

Je le vous voys dire :
Pour ce que, parmy ces pucelles,
Se treuvent grant nombre de celles
Qui de mœurz ressemblent Sapho,
Plus que d'entendement.

CATHERINE.

Ho, ho!
Quel jargon! je ne l'entens point.

CLEMENT.

Aussy l'ay je dict tout à point,
IV. 31

Affin que ne feust entendu.

CATHERINE.

Or veoylà , mon cueur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu , puisqu'il continuë
Depuis tant d'ans que m'a tenuë,
Et ne faict que croistre et m'attirer
De jour en jour.

CLEMENT.

Mais, au contraire,
Cest esprit là suspect me semble ;
Veu que tous voz parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ilz eussent esté inspirez,
Si vostre desir feust de Dieu.
Mais la playsance de ce lieu,
Que vous veistes , petite fille ,
Des nonnains la doulce babille,
Leur habit saint , le chant d'icelles,
Leurz ceremonies tant belles ,
Veoylà l'esprit qui attira
Vostre cueur , et qui l'inspira :
Avecq les caphardes parolles
De ces moynes à testes folles
Qui vous chevalent pour leur bien ,

Et pour dringuer, ils savent bien
Que vostre pere est homme large :
A soupper l'auront, à la charge
Qu'il portera du vin, assez
Pour dix beuveurs maistres passez ;
Ou bien chez luy en yront boire.
Par quoy, si vous m'en voulez croire,
Rien contre le gré ne ferez
De pere et mere : et penserez
Que Dieu veult que soubz leur puyssance
Demouriez en obéyssance,
Songez y bien.

CATHERINE.

En tel affaire,
C'est chose sainte de ne faire
Compte de ses parens.

CLEMENT.

Sans faincte,
Pour Jesus Christ c'est chose sainte
N'obéyr à pere, ne mere.
Au contraire, c'est chose amere
Les mespriser en aultre endroit :
Car ung filz chrestien quiouldroit
De malle faim laisser mouryr
(J'entens si le peult secouryr)
Son pere idolastre ou ethnicque,

Ne fault qu'à luy pardon s'applicque.
Mais si vous n'avez le baptesme ,
Et la mere ou le pere mesme
Vous veulent garder de le prendre ,
Lors à eulx ne debvez entendre :
Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste
De faire chose deshonneste,
Alors pourriez en verité
Contemner leur auctorité.
Mais qu'a besoin tout ce mystere
De convent , ne de monastere ?
Vous avez en toute saison
Jesus Christ en vostre maison.
Davantaige , ainsy que je treuve ,
Nature dict, et Dieu approuve ,
Saint Paul remonstre fort et ferme ,
Et la loy humaine conferme ,
Qu'enfans obéyr sont tenuz
Aux peres dont ilz sont venuz.
Voulez vous de dessoubz les mains
De voz parens doux et humains
Vous retirer , et faire change
D'ung vray pere à ung pere estrange ?
Et la propre mere tant chiere
Permuter à une estrangiere ?
Ou , pour mieulx dire , voulez vous
Pour des parens benins et doux

Des maistres et maistresses rudes ?
Et acheter les servitudes ,
Vous qui meritez qu'on vous serve ,
Fille de maison , non point serve ?
Certes charité chrestienne
Rumpt toute coustume ancienne
D'esclaves , et serfs qu'on avoit ,
Fors que les marques on en veoit
Encore en quelque region.
Mais soubz nom de religion ,
Ce monde fol en son cerveau
A treuvé ung genre nouveau
De servitude : on n'y permet
Sinon ce que la reigle y met.
Quelque bien qu'on vous donne et baille ,
C'est au prouffit de la canaille ,
Trois pas aller vous pourmener ,
Soubdain vous feront retourner ,
Comme si la fuite aviez prise ,
Pour avoir vostre mere occise.
Et affin qu'on congnoisse mieulx
La servitude desdicts lieux ,
Il fault qu'elle soit despouillée
La robe des parens baillée :
Et à la mode qu'on traictoît
Jadiz les serfs qu'on achetoit ,
Ilz changent , qui est grant mespriz ,

Le nom qu'au baptesme on a priz :
De sorte que pour Pierre ou Blaise ,
Fault avoir nom Jehan, ou Nicaise.
Jacques aura , dés qu'il feut né,
A Jesus Christ son nom donné ,
Et quand cordelier se rendra ,
Le nom de François il prendra.
Souldard qui laisse la livrée ,
Pour ung plaisyr qui le recrée ,
Semble renuncer à son maistre.
Et saint homme nous pensons estre ,
Celuy qui une robe vest ,
Laquelle Jesus Christ qui est
Seigneur de tout , point ne luy donne ,
Et s'il despouille et abandonne
L'habit que d'ailleurs il a priz ,
Il en sera plus fort repriz
Que s'il laissoit par griefve offense
La blanche robe d'innocence
Qu'il eut de Jesus Christ son roy.

CATHERINE.

Certes on dict, et je le croy,
Que c'est chose de grant merite
Si quelcung sa liberté quitte ,
Et en tel servaige se boust
De son gré.

CLEMENT.

Cela vient sans doubte
De pharisaïque doctrine :
Saint Paul au rebours endoctrine
Que qui est franc , s'y doibt tenyr
Sans point vouloir serf devenyr :
Mais plus tost qu'on se delibere
De devenyr franc et libere.
Et ce qui rend plus mal heureuse
Ceste servitude fascheuse ,
Il vous fault servyr plusieurs maistres ,
Soubvent grosses bestes champestres ;
Bien soubvent trop long temps tenuz ,
Aulcunes fois nouveaulx venuz.
Or ça est il loy ny usance ,
Qui vous mette horz la puyssance ,
Et horz des droicts de pere et mere ?

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

Et venez ça , commere ,
Povez vous doncq oultre leur gré
Vendre ou acheter champ ou pré ,
Qui soit de leur bien ?

CATHERINE.

Rien quelcuncques.

CLEMENT.

Qui vous baille cette loy doncques
De vous livrer en main estrange?
Veu que pere et mere à ce change
Ne veulent consentir à rien,
N'estes vous pas leur propre bien,
Et leur chiere possession?

CATHERINE.

La foy et la dévotion
Font cesser toute loy humaine.

CLEMENT.

Le faict de la loy se demaine
Ailleurz, et principalement
Au baptesme : icy seulement
N'est question que de changer
D'accoustremens, et se ranger
Par extraordinaire envye
A ne sçay quel genre de vye,
Qui n'est bon ne mauvaiz de soy.
Je suis marry quand j'apperçoy
Combien avecq la liberté
Vous perdrez de commodité,
Maintenant il vous est licite,
Dedans vostre chambre petite
Rire à part vous, estudyer,
Faire oraison, psalmodyer

Quand et autant qu'il vous plaira :
Et dés qu'il vous y faschera ,
Vous povez ouyr les canticques ,
Et hymnes ecclesiasticques :
Au service divin aller ,
De Dieu en chaire ouyr parler ,
Ou bien, si quelque fille ou dame
Qui soit bonne de corpz, ou d'ame
Vous treuvez , ou homme sçavant ,
Ilz vous pourront mettre en avant
Cent bons propoz , desquelz à l'heure
Vous pourrez devenyr meilleure.
Et pourrez eslire , ou cercher
Homme qui sçache bien prescher
Jesus Christ sans capharderie.
Si une fois en moynerie
Vous entrez , perdre vous convient
Ces choses là , desquelles vient
Ung grant prouffit quant à la foy.

CATHERINE.

Mais tandiz, à ce que je veoy ,
Je ne seray point nonnain.

CLEMENT.

Non.

Et si serez , puisque ce nom
Vous plaist si fort, et audience ,
Elles s'enflent d'obedience :

Et vous, n'avez vous pas cest heur
D'obéyr à vostre pasteur,
Et aux parens, comme est escript
En la reigle de Jesus Christ?
Quant à povreté qu'elles vouënt,
Et dont tant s'estiment et louënt,
Ne l'avez vous, quand tous voz biens
Voz parens les ont, et vous riens?
Toutesfois les vierges vouées,
Jadiz estoient sur tout louées
Des doctes et des saintes gens,
De subvenyr aux indigens,
Selon la fortune et l'affaire,
Ce qu'elles n'eussent pas sçeu faire,
Si leur bien eussent rejecté;
Au reste, quant à chasteté,
La vostre n'empirera point
A vostre maison : par ce poinct
Vous veoylà nonnain, autant vault.
Dictes moy que c'est que s'en fault?
Ung certain voile, une chemise,
Qui dessuz la robe soit mise,
En lieu que dessoubz on la porte,
Et des mines de mainte sorte,
Qui de soy ne font valoir mieulx
La personne devant les yeulx
De Dieu, qui nostre cueur regarde?

CATHERINE.

Vous me comptez , quand j'y prens garde ,
Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT.

Je dis choses vrayes et belles ,
Et de raison.

CATHERINE.

Certes si est ce
Qu'au cueur jamaiz n'auray liesse ,
Si sans espoir on m'interdict
Religion.

CLEMENT.

Veoylà bien dict :
Promistes vous pas au baptesme
Religion ?

CATHERINE.

Si feis.

CLEMENT.

Et mesme
Tousceulx qui soubz Jesus Christ vivent ,
Et ses commandemens ensuyvent ,
Ne sont ilz point religieux ?

CATHERINE.

Si sont.

CLEMENT.

Je suis fort envieux
De sçavoir doncq, comment s'appelle
Ceste religion nouvelle,
Qui rend ainsy de nul effect
Ce que loy de nature a faict :
Ce qu'enseigne la loy anticque,
Et ce qu'apprend l'evangelicque,
Et l'apostolicque conferme.
Ce decret là, tant soit il ferme,
De Dieu n'est faict, ni approuvé,
Mais par les moynes contreuvé.
A ce propoz plusieurs se treuvent
Qui les maryaiges approuvent
Des jeunes gens, lesquels s'attachent,
Sans que pere et mere le sçachent,
Veoyre maulgré eulx plusieurs fois :
Raison humaine toutesfois,
Ne les loix les plus anciennes,
Ne Moyse dedans les siennes,
Ne l'Evangile, ne canon
Ne tient cela.

CATHERINE.

Je croy que non.
Pour ce doncq voulez proposer
Que je ne sçaurois espouser

Jesus Christ , s'il ne vient à plaire
A mes parens ?

CLEMENT.

Je vous declare
Que desjà espousé l'avez ,
Quand tous par luy feusmes lavez
Au baptesme. Et qui est l'espouse
Qui deux fois ung mary espouse ?
Il n'est question seulement
Que du lieu , de l'habillement ,
Des ceremonies ensemble.
Pour cela ne fault , ce me semble ,
Pere et mere ainsy mespriser.
Et puis , il fault bien adviser
Qu'en voulant encore entreprendre
De Jesus Christ , pour mary prendre ,
A d'aulture ne vous maryez.

CATHERINE.

A les escouter, vous diryez
Qu'on ne peult plus saintement faire ,
Que ne tenyr en cest affaire
Compte de parens ne tuteurs.

CLEMENT.

Pryez doncques ces beaulx docteurs
Qu'aux saints escriptz ilz vous en treuvent
Quelque passaige : et s'ilz ne peuvent ,

Commandez leur de boire ung verre
De bon vin de Beaune, ou d'Auxerre,
Ilz pourront bien faire cela.
Quand ses parens on laisse là
Infideles, pour Jesus suyvre,
Cela, c'est son salut poursuyvre :
Mais ses parens chrestiens quitter,
Pour en moynerie habiter,
(Qui est soubvent et j'en respons,
Pour les mauvaiz laisser les bons :)
Quelle devotion peult ce estre?
Encores ceulx que le bon maistre
Jesus Christ avoit convertis
A la foy du temps des Gentils,
Estoient tenuz par tous moyens
Servyr à leur pere et parens,
Autant comme il se povoit faire,
Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE.

Vous tenez doncques pour mauvaiz
Cest ordre de vivre ?

CLEMENT.

Non faiz :

Mais tout ainsy qu'aux enserrées,
Et qui du tout s'y sont fourrées,
Je ne voudrois persuader

D'en sortyr horz, ne d'évader :
Ainsy, sans scrupule ny doubte ,
Puis conseiller à fille toute ,
Mesme de gentille nature ,
De n'entrer point à l'avanture
En lieu d'où ne puisse sortyr :
De ce vous puis bien advertyr :
Veu mesme que le plus soubvent ,
Virginité en ung convent ,
Plus tost qu'ailleurs est en danger ,
Et que sans vostre habit changer ,
Povez faire autant d'œuvres bonnes
Au logiz , comme font les nonnes
En leur convent.

CATHERINE.

Vos argumens
Sont infinyz et véhemens :
Toutesfois de ce mien desyr,
Ne se peult mon cueur dessaisyr,
Et j'en suis là.

CLEMENT.

Et bien, ma mye ,
Si attirer je ne puis mye
Vostre volonté à la mienne ,
A tout le moins, qu'il vous soubvienne
Des propoz tenuz en ce lieu.

Ce temps pendant je pry e à Dieu
Que l'affection desireuse
Que vous avez , soit plus heureuse
Que mon conseil n'a pas esté ,
De n'avoir sçeu estre accepté.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



